Sarah Bernhardt

MA DOUBLE VIE

2ème partie

Mémoires

1907

édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com

Table des matières

XIX 4
XX 16
XXI 22
XXII 38
XXIII 57
XXIV 73
XXV 83
XXVI 96
XXVII 110
XXVIII 118
XXIX 137
XXX 142
XXXI 156
XXXII 170
XXXIII 180
XXXIV 203
XXXV 212
XXXVI 224
XXXVII 243
XXXVIII 267

Table des illustrations.....279
Ce livre numérique.....281

XIX

Tout le monde sain et sauf, nous partons pour Paris. Mais, arrivés à Saint-Denis, plus de train. Il était quatre heures du matin. Les Allemands étaient maîtres de tous les environs de Paris ; et les trains ne fonctionnaient que pour leur service.

Après une heure de démarches, de pourparlers, de rebuffades, je rencontrai un officier supérieur plus éduqué, plus aimable, qui fit chauffer une locomotive qui devait me transporter gare du Havre (gare Saint-Lazare).

Le voyage fut très amusant : ma mère, ma tante, ma sœur Régina, Mlle Soubise, les deux femmes de chambre, les enfants et moi, nous nous casâmes dans un tout petit carré dans lequel était un tout petit banc étroit appartenant, je crois, au guetteur de l'époque. La machine marchait lentement, les rails étant souvent barrés par des chariots, des wagons.

Partis à cinq heures du matin, nous arrivâmes à sept heures. À un endroit que je ne puis définir, nos conducteurs allemands avaient été changés contre des conducteurs français.

Alors, je m'informai, et j'appris que Paris était troublé par des mouvements révolutionnaires. Le chauffeur, avec qui je causais, était un être très intelligent et très avancé. « Vous feriez mieux, me dit-il, d'aller ailleurs qu'à Paris, car, d'ici peu, on se cognera. »

Nous étions arrivés. Je descendis avec ma smala de la locomotive, au grand ahurissement des gens de la gare. Je n'étais plus bien riche, mais j'offris vingt francs à un homme d'équipe qui consentit à prendre nos six valises. Nous devions faire chercher ma malle et celles de ma famille, le tantôt.

Mais à cette heure où pas un train n'était attendu, impossible de trouver une voiture... Les enfants étaient si fatigués... que faire ? J'habitais rue de Rome, n° 4, ce n'était pas loin, mais ma mère ne marchait presque jamais, étant dolente avec un cœur très faible ; et les bébés étaient si, si fatigués, avec leurs yeux bouffis mal ouverts, et leurs petits membres devenus gourds par le froid et l'immobilité.

Je commençais à me désespérer ; mais une voiture de laitier passant, je la fis héler par l'homme d'équipe. « Vingt francs pour prendre ma mère et les deux bébés et les conduire, 4, rue de Rome ? – Et vous aussi, ma petite demoiselle, me dit le laitier ; vous êtes plus maigre qu'une sauterelle, vous ne pèserez pas lourd en surplus. » Je ne me le fis pas dire deux fois, quoique un peu vexée.

Après avoir installé maman, un peu hésitante, près du laitier, et les bébés et moi dans la voiture, assise entre les bidons de lait vides et pleins, je dis à notre conducteur : « Ça vous est égal de revenir au-devant d'elles ? – Je montrai le groupe restant – il y aura encore vingt francs. – Ça y est ! dit le brave garçon. Bonne journée ! ne fatiguez pas vos pattes, vous autres ! Je reviens tout de suite ! » Et, fouettant son maigre cheval, il nous emporta dans une course folle.

Les enfants roulaient. Je me cramponnais. Maman serrait les dents, ne disant mot, glissant sous ses longs cils un regard mécontent vers moi.

Arrivés à ma porte, le laitier arrêta sa bête si court, que j'ai cru que maman tombait sur la croupe du cheval. Nous descendîmes enfin, et la voiture repartit à fond de train.

Maman me bouda pendant une heure. Pauvre jolie maman. Ce n'était pas ma faute.

J'avais quitté Paris depuis onze jours. J'avais laissé une ville triste, mais de cette tristesse douloureuse résultant de grands malheurs inattendus. Nul n'osait lever le front, craignant d'être souffleté par le vent qui faisait flotter le drapeau allemand arboré là-bas, vers l'Arc de triomphe.

Je retrouvai Paris effervescent, grondeur. Les murs étaient placardés d'affiches multicolores. Toutes ces affiches contenaient les plus folles harangues. De belles et nobles pensées côtoyaient d'absurdes menaces. Les ouvriers se rendant au travail s'arrêtaient là, devant les placards. Un d'eux lisait tout haut, et la foule, grossissant, recommençait sa lecture.

Et tous ces êtres qui venaient de tant souffrir de cette abominable guerre trouvaient un écho dans ces appels à la vengeance. Ils étaient bien excusables, hélas ! Cette guerre avait creusé sous leurs pieds un gouffre de ruines et de deuils. La misère déguenillait les femmes. Les privations du siège avaient déprimé les enfants. La honte de la défaite avait découragé les hommes. Eh bien, ces appels à la révolte, ces cris anarchistes, ces hurlements de foules criant : « À bas les trônes ! À bas les Républiques ! À bas les riches ! À bas les calottins ! À bas les Juifs ! À bas l'armée ! À bas les patrons ! À bas les travailleurs ! À bas tout ! » Ces cris réveillèrent les engourdis.

Les Allemands, qui fomentaient toutes ces émeutes, nous rendirent sans le vouloir un réel service. Ceux qui s'abandonnaient à la résignation furent secoués dans leur torpeur.

D'autres qui demandaient « la revanche » trouvèrent un aliment à leurs forces inactives. Personne n'était d'accord. Il y

avait dix, vingt partis différents s'entredévorant, se menaçant. C'était terrible ! Mais c'était le réveil. C'était la vie après la mort.

J'avais pour amis une dizaine de chefs aux différentes opinions, et tous m'intéressaient : les plus fous et les plus sages.

Je voyais souvent Gambetta chez Girardin, et c'était une joie pour moi d'écouter cet homme admirable. Ce qu'il disait était si sage, si pondéré et si entraînant. Cet homme au ventre épais, aux bras courts, à la tête trop grosse, prenait quand il parlait une auréole de beauté.

Du reste, Gambetta n'était jamais commun, jamais ordinaire. Il prisait, et son geste de la main pour chasser les grains épars était plein de grâces. Il fumait de gros cigares et savait fumer sans incommoder personne.

Quand, fatigué de la politique, il parlait de littérature, c'était un charme unique ; il savait tout et disait admirablement les vers.

Un soir, après un dîner chez Girardin, nous jouâmes ensemble toute la scène du premier acte *d'Hernani*, avec doña Sol. Et, s'il n'y fut pas beau comme Mounet-Sully, il y fut aussi admirable. Une autre fois, il récita tout *Ruth et Booz* en commençant par le dernier vers.

Mais je préférais encore à tout cela ses discussions politiques, surtout lorsqu'il rebondissait sur la réplique d'une opinion contraire à la sienne. Les qualités éminentes du talent de cet homme politique étaient la logique et la pondération. Et sa force entraînante était son chauvinisme. La mort si menue de ce grand cerveau est un déconcertant défi jeté à l'orgueil humain.

Je voyais parfois Rochefort dont l'esprit me ravissait. Mais je ressentais cependant un malaise près de lui, car il était cause de la chute de l'Empire. Et quoique je sois très républicaine,

j'aimais l'empereur Napoléon III. Il a été trop confiant, mais bien malheureux. Et il me semblait que Rochefort l'insultait trop, après son malheur.

Je voyais aussi très souvent Paul de Rémusat, enfant chéri de Thiers. C'était un esprit, un esprit délicat, aux idées larges, aux manières élégantes. Quelques-uns l'accusaient d'orléanisme. Il était républicain, et républicain beaucoup plus avancé que M. Thiers. Et c'est bien peu le connaître que de le croire autre chose que ce qu'il disait être.

Paul de Rémusat avait l'horreur du mensonge. Il était sensible, droit et ferme de caractère. Il ne prenait de part active à la politique que dans les cercles fermés, et son avis prévalait toujours, même à la Chambre, même au Sénat. Il ne voulut jamais parler que dans les bureaux. Cent fois on lui proposa le portefeuille des Beaux-Arts, cent fois il refusa.

Enfin, une fois, sur mes instances répétées, il faillit se laisser nommer Ministre des Beaux-Arts ; mais, au dernier moment, il refusa, et m'écrivit une lettre délicieuse dont voici quelques passages. La lettre n'ayant pas été écrite pour être publiée, je ne me reconnais pas le droit de le faire. Mais je puis, sans crainte, publier ces quelques lignes :

> Permettez-moi, ma charmante amie, de rester dans mon ombre ; j'y vois plus clair que dans l'éclat aveuglant des honneurs. Vous me savez gré parfois d'être attentif aux misères que vous me signalez. Laissez-moi dans mon indépendance. Il m'est plus agréable d'avoir le droit de soulager tout le monde, que d'être forcé de soulager n'importe qui...
>
> ... Je me suis fait, en fait d'art, un idéal de beauté qui semblerait à juste titre trop partial...

...

C'est bien dommage que la droiture de cet homme délicat ne lui ait pas permis d'accepter ce poste. Les réformes qu'il indiquait étaient bien nécessaires et le sont encore... Enfin...

Je connaissais aussi et voyais souvent un grand fou plein de rêves et de folles utopies : il se nommait Flourens. C'était un grand et beau garçon. Il voulait le bonheur pour tous, la fortune pour tous ; et il tirait sur les soldats sans réfléchir qu'il commençait par faire le malheur d'un ou de plusieurs. Le raisonnement avec lui était impossible. Mais il était charmant et brave.

Je le vis deux jours avant sa mort : il vint avec une toute jeune fille qui voulait se consacrer à l'art dramatique. Je lui promis de m'en occuper.

Le surlendemain, la malheureuse enfant vint m'annoncer la mort héroïque de Flourens, qui, ne voulant pas se rendre, ouvrit tout grands ses bras et cria aux soldats hésitants : « Tirez donc ! Moi, je ne vous épargnerais pas ! » Et il tomba sous les balles.

Un homme moins intéressant, et que je regardais comme un fou dangereux, était un nommé Raoul Rigault qui fut un instant préfet de police.

Il était très jeune, très audacieux, d'une ambition folle et décidé à tout pour arriver. Et le mal lui semblait plus facile à commettre que le bien. Cet homme était un réel danger.

Il faisait partie de cette bande d'étudiants qui m'envoyaient chaque jour des vers et que je retrouvais partout, enthousiastes et fous. On les avait surnommés, dans Paris, les « Saradoteurs ».

Un jour, il m'apporta une petite pièce en un acte. Cette pièce était si bête, et les vers si plats, que je la lui renvoyai avec un mot qu'il trouva sans doute désobligeant, car il m'en garda rancœur.

Et voici comment il essaya de se venger. Un jour, il se fit annoncer chez moi. Mme Guérard était là au moment où on l'introduisit. « Vous savez, me dit-il, que je suis aujourd'hui tout-puissant. – Par le temps qui court, cela n'a rien d'étonnant, répliquai-je. – Je viens vous trouver pour faire la paix ou la guerre. »

Cette façon de me parler ne me convenait pas. Je me levai d'un bond. « Comme je prévois que vos conditions de paix ne me conviendront pas, cher Monsieur, je ne vous laisse pas le temps de me déclarer la guerre : vous êtes de ceux qu'on préfère, quelque méchants qu'ils soient, avoir comme ennemis que comme amis. » Et je priai mon maître d'hôtel de reconduire le préfet de police jusqu'à la porte.

Mme Guérard était désespérée : « Cet homme nous fera du mal, ma petite Sarah, je vous l'affirme. » Son pressentiment ne la trompait pas. Seulement, elle pensait à moi et non à elle ; et ce fut contre elle qu'il exerça sa première vengeance, en déplaçant un de ses parents, commissaire de police, pour l'envoyer à un poste inférieur et dangereux. Puis il inventa mille misères. Un jour, je reçus l'ordre de me rendre de suite, pour affaire urgente, à la préfecture de police. Je ne répondis pas. Le lendemain, une estafette à cheval me remettait un mot du sieur Raoul Rigault, qui me menaçait de me faire chercher par une voiture cellulaire. Je ne tins aucun compte des menaces de ce drôle qui fut fusillé peu de temps après et mourut sans bravoure.

Cependant, la vie n'était plus tenable à Paris. Je décidai de partir pour Saint-Germain-en-Laye. Je priai ma mère de

m'accompagner, mais elle partait pour la Suisse avec ma sœur cadette.

Le départ de Paris ne fut pas aussi commode que je l'avais supposé. Des communards, fusil sur l'épaule, arrêtaient les trains et fouillaient partout : dans les sacs, les poches, et même sous les coussins des compartiments. Ils craignaient que les voyageurs n'allassent porter des journaux aux Versaillais. C'était monstrueusement bête.

L'installation à Saint-Germain-en-Laye ne fut pas chose facile. Presque tout Paris s'était réfugié dans ce petit pays aussi joli qu'ennuyeux. Du haut de la terrasse, où la foule se tenait matin et soir, nous voyions les menaçants progrès de la Commune.

De tous côtés de Paris, les flammes s'élevaient, orgueilleuses et dévastatrices. Souvent le vent nous apportait des papiers brûlés. On les envoyait aussitôt à la mairie. La Seine en charriait des quantités que les mariniers ramassaient dans des sacs. Certains jours, et ceux-là étaient les plus angoissants, un opaque voile de fumée enveloppait Paris. Aucune brise ne permettait aux flammes de se faire une trouée.

La ville brûlait sournoisement sans qu'il fût possible à nos yeux anxieux de découvrir les nouveaux foyers allumés par ces fous furieux.

Je montais à cheval chaque jour. J'allais à travers la forêt. Je poussais jusqu'à Versailles, mais cela n'était pas sans danger, car on rencontrait souvent, dans la forêt, de pauvres diables affamés qu'on soulageait avec joie ; mais souvent aussi, des prisonniers, échappés de Poissy, ou des communards francs-tireurs qui voulaient tuer à tout prix un soldat versaillais.

Revenant un jour de Triel, où nous avions galopé, le capitaine O'Connor et moi, dans tous les coteaux, nous nous engageâmes assez tard dans la forêt, pour prendre par le plus court,

lorsqu'un coup de feu sortant d'un taillis voisin fit bondir mon cheval vers la gauche, d'une façon si rude que je fus désarçonnée. Heureusement, ma bête était sage. O'Connor s'empressa auprès de moi ; mais, me voyant sur pied, prête à me remettre en selle : « Une seconde, je veux sonder ce taillis. » En trois temps de galop, il fut à l'endroit indiqué. J'entendis un coup de feu, puis des branches craquer sous des pieds fuyards. Un autre coup de feu ne ressemblant en rien aux deux autres, et mon ami reparut, le pistolet en main.

« Il ne vous a pas touché, lui demandai-je ? – Si, la première fois, légèrement, à la jambe. Il a tiré trop bas. Le second coup, il a tiré au hasard. Mais je crois qu'il a ma balle de revolver dans le corps. – Mais, lui dis-je, je l'ai entendu qui fuyait. – Oh ! ricana l'élégant capitaine, il n'ira pas loin. – Pauvre diable... murmurai-je. – Oh ! non, s'écria O'Connor, non, je vous en prie, ne les plaignez pas : ils nous tuent chaque jour des quantités d'hommes ; hier encore, cinq soldats de mon régiment ont été trouvés sur la grand'route de Versailles, non seulement tués, mais mutilés. » Et, grinçant des dents, il acheva sa phrase dans un juron.

Je me retournai vers lui un peu étonnée, mais il n'y prit pas garde.

Nous continuâmes notre route, marchant aussi vite que nous le permettaient les obstacles de la forêt. Tout à coup nos chevaux s'arrêtèrent, renâclant, reniflant. O'Connor prit son revolver en main et descendit, traînant sa monture.

À quelques mètres de nous, un homme gisait à terre. « Ça doit être mon drôle de tout, à l'heure. » Et, se penchant sur l'homme, il l'interpella ; un gémissement répondit à son appel. O'Connor n'avait pas vu l'homme, il ne pouvait le reconnaître. Il fit flamber une allumette. L'homme n'avait pas de fusil.

J'étais descendue, et j'essayai de soulever la tête, du malheureux, mais je retirai ma main pleine de sang. Il avait ouvert

les yeux et, les fixant sur O'Connor : « Ah ! c'est toi, chien de Versaillais !... C'est toi qui m'as tiré dessus ! Je t'ai raté, mais... » et sa main essaya de retirer le revolver placé dans sa ceinture, mais l'effort était trop grand, la main retomba inerte.

De son côté, O'Connor avait armé son revolver. Je me plaçai devant l'homme, en le suppliant de le laisser en repos ; mais j'eus peine à reconnaître mon ami. Ce joli homme blond, correct, un peu snob mais charmant, me semblait être devenu une brute.

Arc-bouté vers le malheureux, la mâchoire inférieure avançant, il broyait sous ses dents des phrases inarticulées. Sa main crispée froissait sa colère, tel on fait d'une lettre anonyme, pour la jeter ensuite avec dégoût.

« O'Connor, laissez cet homme, je vous en prie ? » Il était aussi galant homme que bon soldat. Il se détendit, reprit conscience de la situation. « Soit ! dit-il, en m'aidant à remonter à cheval. Quand je vous aurai mise à votre hôtel, je reviendrai avec des hommes pour faire ramasser ce drôle. »

Nous étions de retour une demi-heure après, n'ayant pas échangé un mot durant le trajet.

Je conservai une grande amitié pour O'Connor, mais je ne pouvais jamais le voir sans penser à cette triste scène. Et soudain, quand il me parlait, ce masque de brute dans lequel il m'apparut une seconde se collait sur son visage rieur.

Et quand, dernièrement, au mois de mars 1905, le général O'Connor, qui commandait en Algérie, vint me voir un soir dans ma loge, il me raconta ses démêlés avec de grands chefs arabes. « Je crois, s'écria-t-il en riant, qu'il va falloir en découdre ! » Et le masque du capitaine se colla sur le visage du général.

Je ne l'ai plus revu. Il est mort six mois après.

On put enfin rentrer dans Paris. L'abominable et honteuse paix signée, la malheureuse Commune écrasée, il paraît que tout était rentré dans l'ordre. Mais que de sang ! que de cendres ! que de femmes en deuil ! que de ruines !

Dans Paris, on respirait l'odeur âcre de la fumée. Tout ce que je touchais chez moi me laissait aux doigts une imperceptible coloration un peu grasse. Un malaise général enveloppait la France, mais surtout Paris.

Cependant les théâtres rouvraient leurs portes, et ce fut un soulagement général.

Un matin, je reçus de l'Odéon un bulletin de répétition. Et je secouai mes cheveux. Je frappai du pied, humant l'air, tel un jeune cheval qui s'ébroue.

On rouvrait la carrière. On allait galoper de nouveau à travers les rêves. La lice était ouverte. La lutte s'engageait. La vie recommençait, car c'est vraiment bizarre que l'esprit de l'homme ait tourné la vie du côté de la lutte perpétuelle. Quand ce n'est plus la guerre, c'est encore la bataille ; car on est cent mille pour un même but.

Dieu a créé la terre et l'homme l'un pour l'autre. La terre est grande. Que de terrain sans culture ! Des milles et des milles, des lieues et des lieues, sont des terres neuves attendant les bras qui puiseront dans son sein les trésors de l'inépuisable nature. Et l'on reste groupés. Des tas, affamés, guettant d'autres groupes aux aguets.

L'Odéon ouvrit ses portes au public en lui offrant du répertoire. On mit quelques pièces nouvelles à l'étude.

Une surtout eut un retentissant succès. Ce fut *Jean-Marie,* d'André Theuriet, en octobre 1871.

Cette pièce en un acte est un réel petit chef-d'œuvre. Et elle conduisit tout droit son auteur à l'Académie. Porel, qui jouait Jean-Marie, eut un gros succès. Il était alors élancé, fringant et plein de juvénile ardeur. Il manquait un peu de poésie, mais le rire joyeux de ses trente-deux dents donnait en ardeur gourmande ce qu'il aurait fallu donner en poétique désir. C'était bien tout de même.

Mon rôle de jeune Bretonne, soumise au vieil époux imposé, et vivant éternellement avec le souvenir du fiancé disparu... peut-être mort, était joli, poétique et attendrissant par le sacrifice final.

Il y avait même une certaine grandeur dans la fin de la pièce. Elle eut, je le répète, un immense succès, et augmenta ma réputation naissante.

Mais j'attendais l'événement qui devait me faire consacrer Étoile. Je ne me rendais pas très bien compte de ce que j'attendais, mais je savais qu'il allait venir, le Messie.

Et ce fut le plus grand poète du siècle dernier qui posa sur mon front la couronne des élus.

XX

À la fin de cette année 1871, on nous annonça, d'une façon un peu mystérieuse et solennelle, que nous allions jouer une pièce de Victor Hugo.

J'avais, à cette époque de ma vie, le cerveau encore fermé aux grandes idées. Je vivais dans un milieu un peu bourgeois par ma famille, un peu cosmopolite par ses connaissances et amis plus ou moins snobs et par les connaissances et amis que ma vie indépendante d'artiste m'avait fait choisir.

J'avais entendu depuis mon enfance parler de Victor Hugo comme d'un révolté, d'un renégat ; et ses œuvres, que j'avais lues avec passion, ne m'empêchaient pas de le juger avec une très grande sévérité.

Et je rougis, aujourd'hui, de rage et de honte, en pensant à tous mes absurdes préjugés entretenus par la petite cour imbécile ou de mauvaise foi qui m'encensait.

J'avais cependant le grand désir de jouer *Ruy Blas*. Le rôle de la reine me semblait si charmant ! Je fis part de ce désir à Duquesnel, qui me dit y avoir pensé déjà.

Cependant, Jane Essler, artiste en vogue, mais un peu vulgaire, avait de grandes chances contre moi. Elle était alors très liée d'amitié avec Paul Meurice, l'ami intime, le conseiller de Victor Hugo.

Un ami amena chez moi Auguste Vacquerie, l'autre ami, et même le parent, de l'illustre Maître. Auguste Vacquerie promit de parler à Victor Hugo. Deux jours après, il revint me voir, m'affirmant que j'avais toutes les chances pour moi.

Paul Meurice lui-même, homme intègre, âme charmante, m'avait proposée à l'auteur.

Puis Geffroy, l'artiste admirable retiré de la Comédie-Française, et appelé à jouer *Don Salluste*, avait dit, paraît-il, qu'il ne voyait qu'une petite reine d'Espagne digne de porter la couronne : moi.

Je ne connaissais pas Paul Meurice. Et j'étais un peu étonnée que ces gens me connussent.

La lecture fut annoncée pour le 6 décembre 1871, à deux heures, chez Victor Hugo. J'étais tellement gâtée, tellement adulée, encensée, que je me sentis blessée par ce sans-gêne d'un homme qui ne daignait pas se déranger, et invitait des femmes à venir chez lui, alors qu'il avait un terrain neutre : le théâtre, fait pour l'audition des pièces.

Je racontai ce fait inouï, à cinq heures, chez moi, devant ma petite cour ; et femmes et hommes se récrièrent : « Comment ? Ce châtié d'hier ! ce pardonné d'aujourd'hui ! ce rien du tout ! osait demander à la petite idole, à la reine des cœurs, à la fée des fées, de se déranger ? »

Tout mon petit cénacle était en émoi. Hommes et femmes ne tenaient pas en place. Elle n'ira pas ! « Écrivez-lui ceci... Écrivez-lui cela... »

Et on ébauchait des lettres impertinentes, méprisantes... quand on annonça le maréchal Canrobert. – Il faisait alors partie de ma petite cour de cinq heures.

Il fut très vite mis au courant par mon turbulent entourage. Il se fâcha tout rouge sur les imbécillités débitées contre le Grand Poète.

« Vous ne devez pas, me dit-il, aller chez Victor Hugo, qui n'a, ce me semble, aucune bonne raison pour se dérober aux usages établis. Mais prenez l'excuse d'un malaise subit ; et, croyez-moi, ayez pour lui le respect qu'on doit au génie. »

Je suivis le conseil de mon grand ami. Et voici la lettre que j'envoyai au poète :

> « Monsieur,
>
> « La reine a pris froid. Et sa Camerera Mayor lui interdit de sortir. Vous connaissez mieux que personne l'étiquette de cette Cour d'Espagne. Plaignez votre reine, Monsieur ! »

Je fis porter la lettre. Et voici la réponse que m'envoya le poète :

> « Je suis votre valet, madame. – Victor Hugo. »

Le lendemain, on recommença la lecture aux artistes sur la scène ; car je crois que la lecture n'eut pas lieu... ou, du moins, n'eut pas lieu en entier chez le Maître.

Je fis donc la connaissance du monstre. Ah ! que je leur en ai voulu longtemps, à ces sots qui m'avaient verrouillé le cerveau.

Il était charmant, le monstre. Et si spirituel, et si fin, et si galant : d'une galanterie qui est un hommage, non une injure. Et bon pour les humbles. Et toujours gai.

Il n'était pas, certes, l'idéal de l'élégance ; mais il avait dans ses gestes une modération, dans son parler une douceur, qui sentaient l'ancien pair de France.

Il avait la répartie vive et l'observation tenace, avec douceur. Il disait mal les vers, mais il adorait les entendre bien dire. Il faisait souvent des croquis pendant les répétitions. Souvent, pour gourmander un artiste, il parlait en vers. Un jour, au courant d'une répétition, pendant qu'il essayait de convaincre le pauvre Talien sur sa mauvaise diction, ennuyée de la longueur du colloque, je m'étais assise sur la table, ballottant mes jambes. Il comprit mon impatience et, se levant du milieu de l'orchestre, il s'écria :

> Une reine d'Espagne, honnête et respectable,
> Ne devrait pas ainsi s'asseoir sur une table.

Je bondis de la table, un peu gênée, cherchant à lui répondre quelque chose d'un peu piquant, ou de spirituel... Mais je ne trouvai rien, et je restai confuse et en méchante humeur.

Un jour, la répétition ayant fini une heure plus tôt, j'attendais, le front collé aux vitres, l'arrivée de Mme Guérard qui venait me chercher. Je regardais le trottoir, en face, borné par la grille du Luxembourg. Victor Hugo venait de traverser, et se mettait en marche. Une vieille femme attira son attention. Elle venait de déposer à terre un lourd paquet de linge, et s'essuyait le front d'où perlaient des gouttes de sueur, malgré le froid. Sa bouche édentée s'entrouvrait pour haleter, et ses yeux étaient d'une inquiétude navrante en regardant la large voie qu'il lui fallait traverser, et où se croisaient les voitures et les omnibus. Victor Hugo s'approcha d'elle et, après un court colloque, il tira de sa poche une piécette qu'il remit à la pauvre vieille ; puis, ôtant son chapeau, il le lui confia et, d'un geste leste, la figure rieuse, il enleva le paquet sur son épaule et traversa la chaussée, suivi de la femme ahurie.

Je descendis quatre à quatre pour l'embrasser, mais le temps de gagner le couloir, de bousculer Chilly qui voulait m'arrêter, et de descendre l'escalier, Victor Hugo avait disparu. Je ne vis que le dos de la vieille femme qui me semblait clopiner plus légèrement.

Le lendemain, je dis au poète que j'avais été témoin de sa délicate bonne action. « Ah ! me dit Paul Meurice, les yeux mouillés d'émotion : Tous les jours qui se lèvent sont jours de bonté pour lui. » J'embrassai Victor Hugo, et nous allâmes répéter.

Ah ! les répétitions de *Ruy Blas* ! je ne puis les oublier. Elles étaient toutes de bonne grâce et de charme.

Quand Victor Hugo arrivait, tout s'illuminait. Et ses deux satellites, qui ne le quittaient presque jamais, Auguste Vacquerie et Paul Meurice, entretenaient le feu divin quand le Maître s'absentait.

Geffroy, sévère, triste et distingué, me conseillait souvent. Puis, dans les moments de repos, je lui posai quelques mouvements, car il était peintre. Et il y a dans le foyer de la Comédie-Française deux tableaux de lui, représentant les sociétaires des deux sexes pendant deux générations. Les tableaux ne sont pas d'une facture originale, ni d'une belle coloration, mais ils sont fidèles comme ressemblance, paraît-il, et d'un arrangement assez heureux.

Lafontaine, qui jouait *Ruy Blas*, avait parfois avec le Maître de longues discussions, dans lesquelles Victor Hugo ne cédait jamais. Et je dois avouer qu'il avait toujours raison.

Lafontaine avait de la foi et du panache, mais une très mauvaise diction pour les vers ; et ses dents perdues, remplacées par un râtelier, donnaient de la lenteur à son débit et un petit clapotis bizarre entre son palais vrai et son faux palais de

caoutchouc : cela gênait souvent l'oreille attentive à saisir la beauté du vers.

Quant à ce pauvre Talien, qui jouait don Guritan, il écopait à tout instant. Il avait compris son rôle tout à l'envers, et Victor Hugo le lui expliquait clairement et spirituellement. Mais Talien était un comédien plein de bonne volonté, dur au travail, toujours consciencieux, mais bête comme une oie. Ce qu'il n'avait pas compris de prime abord, il ne le comprenait jamais ; c'était fini pour la vie. Mais, comme il était honnête et loyal, il s'en remettait à l'auteur et s'abandonnait alors, en toute abnégation. Il disait : « Ce n'est pas cela que j'ai compris. Mais je ferai ce que vous m'indiquerez. » Et il répétait mot à mot, geste par geste, les inflexions et les mouvements demandés.

Cela me crispait douloureusement et infligeait un cruel soufflet à la solidarité de mon orgueil artistique.

Je le prenais souvent dans les coins, ce pauvre Talien, et j'essayais, mais en vain, de le pousser à la révolte. Il était grand, les bras trop longs, les yeux las. Le nez fatigué d'avoir tant poussé s'affaissait sur la lèvre avec un découragement navrant. Le front était bordé de cheveux drus, et le menton s'enfuyait à la hâte de ce visage mal construit.

Une grande bonté était répandue sur son être, et cette bonté était tout lui. Aussi l'aimait-on infiniment.

XXI

Le 26 janvier 1872 fut pour l'Odéon une fête artistique. Le Tout-Paris des premières, le tout-vibrant de la jeunesse, s'étaient donné rendez-vous dans la large salle, solennelle et poussiéreuse.

Ah ! la splendide et émouvante représentation !

Quel triomphe pour Geffroy, pâle, sinistre et dur dans son costume noir de don Salluste ! Mélingue, dans don César de Bazan, désillusionna un peu le public ; et c'est le public qui eut tort... Le rôle de don César de Bazan est un faux bon rôle, qui tente toujours les artistes par le brio du premier acte ; mais le quatrième acte, qui lui appartient tout entier, est navrant, lourd et inutile. On peut le retirer de la pièce, tel un bigorneau de son coquillage, et la pièce n'en sera pas moins droite et d'aplomb.

Mais ce 26 janvier déchira le voile léger qui embrumait encore mon avenir, et je sentis que j'étais destinée à la célébrité. J'étais restée, jusqu'à ce jour, la petite fée des étudiants : je devins l'Élue du Public.

Essoufflée, étourdie, ravie par mon succès, je ne savais à qui répondre dans le flot toujours renouvelé des admirateurs et des admiratrices.

Puis, tout à coup, je vis la foule s'écarter et se mettre en haie. Et j'aperçus Victor Hugo et Girardin qui s'avançaient vers

moi. En une seconde, j'évoquai toutes les stupides pensées que j'avais eues contre cet immense génie.

J'eus le souvenir de ma première entrevue, guindée et tout juste polie avec cet homme de bonté et d'indulgence. J'aurais voulu, à cet instant où toute ma vie ouvrait ses ailes, lui crier mon repentir et lui dire ma dévotieuse gratitude.

Mais, avant que j'aie pu parler, il avait mis le genou en terre, et tenant mes deux mains sous ses lèvres, il murmura : « Merci, merci. »

Ainsi, c'était lui qui disait merci. Lui, le Grand Victor Hugo, dont l'âme était si belle, dont le génie universel emplissait le Monde. Lui, dont les mains généreuses jetaient des pardons, tels des gemmes, à tous ses insulteurs !

Ah ! que j'étais petite, honteuse et heureuse !

Il se releva, serrant les mains qui se tendaient vers lui, trouvant pour chacun le mot qu'il fallait.

Il était si beau, ce soir-là, avec son large front auquel s'accrochait la lumière, sa toison d'argent drue, tels des foins coupés au clair de lune, ses yeux rieurs et lumineux.

N'osant me jeter dans les bras de Victor Hugo, je tombai dans ceux de Girardin, l'ami sûr de mes premiers pas, et je pleurai. Il m'entraîna dans un coin de ma loge, me disant : « Maintenant, il ne faut pas vous laisser griser par ce grand succès. Il ne faut plus faire de sauts périlleux, maintenant que vous voilà couronnée de lauriers. Il faut être plus souple, plus docile, plus sociable. »

Je le regardai et répondis : « Je sens, ami, que je ne serai jamais souple, ni docile. Je tâcherai d'être sociable : c'est tout ce que je puis promettre. Quant à ma couronne, je vous jure que, malgré mes sauts périlleux, et j'en ferai toujours, je le sens, elle ne bougera plus. »

Paul Meurice, qui s'était approché de nous, me rappelait cette conversation, le soir de la première d'*Angelo,* au Théâtre Sarah Bernhardt, le 7 février 1905.

Rentrée chez moi, je restai longtemps à causer avec Mme Guérard, puis, quand elle voulut partir, je la suppliai de rester encore. J'étais devenue si riche d'avenir, d'espérances, que j'avais peur des voleurs. « Mon petit'dame » resta près de moi et nous devisâmes jusqu'au jour levant.

À sept heures, nous prîmes une voiture. Je reconduisis ma chère amie chez elle, et je fis encore une heure de promenade.

J'avais déjà eu bien des succès : *Le Passant, Le Drame de la Rue de la Paix,* Anna Damby dans *Kean, Jean-Marie.* Mais je sentais bien que le succès de *Ruy Blas* les dépassait et que, cette fois, je devenais discutable, mais non négligeable.

Je me rendais souvent, le matin, chez Victor Hugo ; il était plein de charme et de bonté.

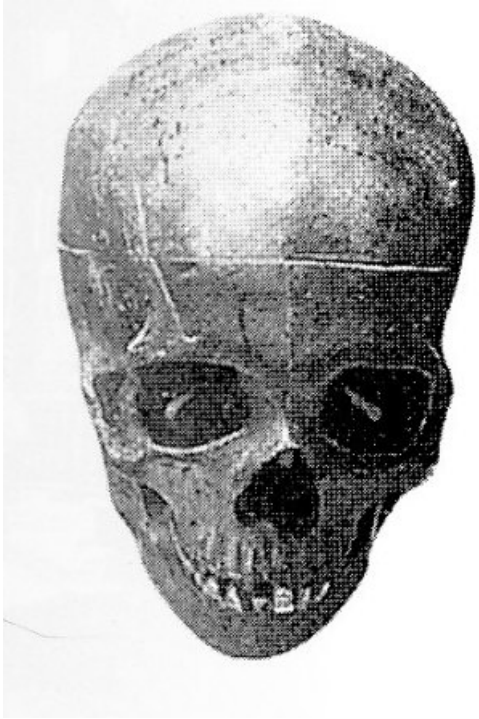
Quand je fus tout à fait en quiétude avec lui, je lui contai mes premières impressions, toutes mes stupides et nerveuses révoltes à son égard, tout ce qu'on m'avait dit, tout ce que j'avais cru dans ma naïve ignorance des choses politiques.

Un matin, le Maître prit grande joie à ma conversation. Il fit mander Mme Drouet, l'âme douce, compagne de son âme glorieuse et révoltée. Il lui dit, en riant avec mélancolie : « La mauvaise œuvre des méchants est de semer l'erreur dans tous les terrains, propices ou non. »

Et cette matinée se grava à tout jamais dans mon esprit ; car le grand homme parla longtemps. Oh ! pas pour moi ! mais pour ce que je représentais pour lui. N'étais-je pas, en effet, la jeune génération, à laquelle l'éducation bourgeoise et cléricale

avait faussé l'esprit en fermant les cerveaux à toute idée généreuse, à toute envolée vers le Nouveau ?

Quand je quittai Victor Hugo, je me sentis, ce matin-là, plus digne de son amitié.



crâne sur lequel V. Hugo écrivit des vers à Sarah Bernhardt

J'allai chez Girardin. Il était sorti. Je voulais causer avec un être qui aimait le poète. Je me rendis chez le maréchal Canrobert.

Et là, j'eus une grande surprise : au moment où je descendais de voiture, je faillis tomber dans les bras du maréchal qui sortait de chez lui. « Quoi ? qu'y a-t-il ? Est-ce que c'est partie remise ? » me fit-il en riant. Je ne le compris pas. Je le regardai un peu ahurie... « Eh bien, avez-vous oublié que vous m'avez invité à déjeuner ? »

Je restai confondue. Je l'avais complètement oublié. « Ah ! tant mieux ! lui dis-je. J'avais tant le désir de causer avec vous. Venez, je vous emmène. »

Et je lui contai ma visite à Victor Hugo. Je lui répétai les belles choses qu'il m'avait dites, oubliant que souvent je parlais contre ses idées. Mais cet homme admirable savait admirer. Et s'il ne pouvait, et surtout ne voulait pas changer ses opinions, il approuvait les grandes idées qui devaient amener les grands changements.

Un jour qu'il se trouvait avec Busnach chez moi, une discussion politique s'éleva, assez violente. Je craignais un instant que les choses ne tournassent mal, Busnach étant l'homme le plus spirituel et le plus grossier de France – il est vrai de dire que si le maréchal Canrobert était un homme poli et très bien élevé, il ne le cédait en rien en esprit à William Busnach.

Ce dernier, énervé par les répliques gouailleuses du maréchal, s'écria :

« Je vous mets au défi, Monsieur le maréchal, d'écrire les odieuses utopies que vous venez de soutenir ! – Oh ! Monsieur Busnach, répondit froidement Canrobert, nous ne nous servons pas du même acier pour écrire l'Histoire : vous vous servez d'une plume et moi de une épée ! »

Le déjeuner que j'avais si bien oublié était cependant un déjeuner arrangé depuis plusieurs jours. Nous trouvâmes à la maison : Paul de Rémusat, la charmante Mlle Hocquigny, et M. de Montbel, jeune attaché d'ambassade. J'expliquai mon retard tant bien que mal, et cette matinée se termina par le plus délicieux accord de pensées.

Jamais je ne ressentis, plus que ce jour, la joie infinie d'écouter.

Pendant un silence, Mlle Hocquigny, se penchant vers le maréchal, lui dit : « N'êtes-vous pas d'avis que notre jeune amie devrait entrer à la Comédie-Française ? – Ah ! non ! non ! Je suis si heureuse à l'Odéon ! J'ai débuté à la Comédie ; et, le peu

de temps que j'y suis restée, j'ai été si malheureuse... – Vous serez forcée, chère amie, forcée d'y rentrer. Croyez-moi, mieux vaut tôt que tard. – Bah ! ne gâtez pas ma joie d'aujourd'hui, je ne me suis jamais trouvée plus heureuse ! »

Quelques jours après, un matin, ma femme de chambre me remit une lettre. Le large timbre rond autour duquel on lit : « Comédie-Française » se trouvait sur le coin de l'enveloppe.

Je me rappelai que dix ans auparavant, presque jour pour jour, Marguerite, notre vieille bonne, m'avait, avec la permission de ma mère, remis une lettre portant la même enveloppe. Mon visage alors s'était empourpré de joie. Je sentais, cette fois, la légère caresse de la pâleur effleurer ma figure.

J'ai toujours, quand les événements viennent déranger ma vie, un mouvement de recul. Je m'accroche une seconde à ce qui est ; puis je me lance tête perdue dans ce qui sera. Tel un gymnasiarque se cramponne à son trapèze pour se lancer à toute volée dans le vide. En une seconde, ce qui est devient pour moi ce qui fut, et je l'aime d'une émotion tendre, comme chose morte. Mais j'adore ce qui sera. C'est l'inconnu, l'attirance mystérieuse. Je crois toujours que ce sera l'inouï, et je frissonne des pieds à la tête, dans un malaise délicieux.

Je reçois des quantités de lettres, et je trouve que je n'en reçois jamais assez. Je les regarde s'amonceler, comme je regarde les vagues de la mer. Que vont-elles m'apporter, ces mystérieuses enveloppes : petites grandes, roses, bleues, jaunes, blanches ?

Que vont-elles rejeter sur le roc, ces grandes vagues rageuses, assombries de varechs ? Quel cadavre de mousse ? Quelle épave de naufrage ? Que vont-elles jeter sur la plage, ces petites vagues courtes, reflets du ciel bleu, ces petites vagues rieuses ? Quelle étoile de mer rose ? Quelle anémone mauve ? Quelle coquille nacrée ?

Aussi, je n'ouvre jamais mes lettres de suite. Je regarde les enveloppes, cherche à reconnaître l'écriture, le cachet, et ce n'est que lorsque je suis bien certaine de qui est la lettre, que je l'ouvre.

Les autres, je les fais ouvrir par mon secrétaire ou par ma gentille amie Suzanne Seylor. Mes amis savent si bien cela qu'ils mettent toujours leur nom ou initiales dans le coin de leurs lettres. À cette époque-là, je n'avais pas de secrétaire. Mais « mon petit'dame » m'en servait.

Je regardai longtemps la lettre, et je la remis enfin à Guérard. « C'est, me dit-elle, une lettre de M. Perrin, administrateur de la Comédie-Française. Il demande si vous pouvez lui fixer une heure, mardi ou mercredi dans l'après-midi, soit à la Comédie, soit chez vous ? – Merci. Quel jour sommes-nous ? – Lundi. » Alors j'installai Guérard à mon secrétaire. « Veux-tu lui répondre que j'irai demain à trois heures. »

Je gagnais fort peu à cette époque à l'Odéon. Je vivais sur ce que m'avait laissé mon père, c'est-à-dire sur la transaction faite avec le notaire du Havre ; et il ne me restait pas grand-chose.

J'allai donc trouver Duquesnel et lui montrai la lettre. « Eh bien, me dit-il, que vas-tu faire ? – Rien. Je viens te demander conseil. – Eh bien, je te conseille de rester à l'Odéon. D'ailleurs, tu as encore un an d'engagement, je ne te laisserai pas partir ! – Alors, augmente-moi ? On m'offre douze mille francs par an à la Comédie ; donne-moi quinze mille francs ici, et je resterai, car je n'ai pas envie de partir. »

« Écoute, reprit très amicalement le séduisant directeur. Tu sais que je ne puis agir seul. Je ferai mon possible, je te le jure. » Et Duquesnel tenait toujours sa parole. « Reviens demain avant de passer à la Comédie, je te donnerai la réponse de Chilly. Mais crois-moi, s'il s'entête dans un refus de t'augmenter, ne pars

pas ! Nous trouverons un moyen. Et puis... et puis... enfin, je ne puis t'en dire davantage ! »

Je revins le lendemain ainsi que c'était convenu. Je trouvai Duquesnel et Chilly dans le cabinet directorial. Chilly m'interpella assez brutalement : « Eh bien, Duquesnel me dit que tu veux t'en aller ? Où vas-tu ? C'est stupide ! ta place est ici ! Voyons, réfléchis... Au Gymnase, on ne joue que des pièces modernes et à toilettes, ça n'est pas ton affaire. Au Vaudeville, de même. À la Gaîté, tu te casseras la voix. Tu es trop distinguée pour l'Ambigu... »

Je le regardai sans rien répondre. Je compris que son co-associé ne lui avait pas parlé du Théâtre-Français. Il se sentit gêné et marmonna : « Hein ! tu es de mon avis ?...

– Non ! Tu as oublié la Comédie ! »

Il s'esclaffa dans son large fauteuil. « Ah ! non, ça, ma chère amie, il ne faut pas me la faire : ils ont soupé de ton mauvais caractère, à la Comédie. J'ai, l'autre soir, dîné avec Maubant. Et comme quelqu'un disait qu'on devrait t'engager à la Comédie-Française, il a failli étrangler de fureur. Et je t'assure qu'il n'a pas été tendre pour toi, le grand tragédien. – Eh bien, tu aurais dû me défendre ! m'écriai-je, irritée. Tu sais bien que je suis une très sérieuse pensionnaire. – Mais, je t'ai défendue. Et j'ai même ajouté que ce serait bien heureux pour la Comédie d'avoir une artiste ayant ta volonté ; que peut-être cela changerait le ton monotone de la Maison ; et je disais ce que je pense. Mais lui, ce pauvre tragédien, était hors de lui. Il ne te trouve aucun talent. D'abord, il prétend que tu ne sais pas dire les vers, que tu ouvres trop les *a... ;* enfin, à bout d'arguments, il a ajouté que, lui vivant, tu n'entrerais pas à la Comédie-Française. »

Je restai un instant silencieuse, contrôlant le pour et le contre du résultat probable de ma tentative. Enfin, me décidant, je murmurai, déjà ébranlée : « Alors, tu ne veux pas m'augmenter ? – Non, mille fois non ! hurla Chilly ; tu me feras

chanter quand ton engagement sera terminé, et alors nous verrons. Mais d'ici là, j'ai ta signature, tu as la mienne, je m'en tiens à notre contrat. Le Théâtre-Français, en dehors d'ici, est le seul théâtre qui te convienne. Et je suis bien tranquille de ce côté-là. – Tu as peut-être tort. »

Il se leva brusquement et, venant se camper en face de moi, les deux mains dans ses poches, il me dit d'un ton odieux et familier : « Ah çà ! tu me prends donc pour un idiot ! » Je me levai froidement et, le repoussant légèrement de la main : « Oui, je te prends pour un triple idiot ! » Et je m'élançai vers l'escalier, où les appels de Duquesnel furent vains. Je volais de deux en deux marches.

Arrivée sous les arcades de l'Odéon, je fus arrêtée par Paul Meurice qui venait, de la part de Victor Hugo, inviter Duquesnel et Chilly pour le souper de la centième de *Ruy Blas*.

« Je sors de chez vous, me dit-il. Je vous ai laissé un mot de Victor Hugo. – Bien, bien c'est convenu. » Et, sautant dans ma voiture : « Je vous verrai demain, cher ami. – Mon Dieu, que vous voilà pressée ? – Oui, oui. » Et, me penchant, je criai à mon cocher : « À la Comédie-Française ! » Puis mon regard d'au revoir se porta sur Paul Meurice, resté bouche bée sur les marches des arcades.

Arrivée à la Comédie, je fis passer ma carte à Perrin. Cinq minutes après, je fus introduite près du glacial mannequin. Car il y avait deux hommes très distincts en cet homme : celui qu'il était, et celui qu'il avait créé pour les besoins de sa carrière. Perrin était galant, aimable, spirituel, et légèrement timide ; le mannequin était froid, cassant, silencieux, et légèrement poseur.

Je fus d'abord reçue par le mannequin qui, debout, sensiblement courbé pour le salut à une femme, le bras tendu, indiqua le fauteuil hospitalier.

Il attendit avec affectation que je me sois assise, pour s'asseoir. Puis, prenant un coupe-papier pour occuper ses mains, il me dit d'une voix un peu blanche – celle du mannequin : « Vous avez réfléchi, Mademoiselle ? – Oui, Monsieur. Et voilà, je viens signer. »

Et, avant qu'il m'eût encouragée à bibeloter sur son bureau, j'avançai mon fauteuil, pris une plume et me mis en devoir de signer ; mais je n'avais pas pris assez d'encre et j'allongeai à nouveau mon bras à travers la largeur de la table. J'enfonçai résolument ma plume au fond de l'encrier. Mais, cette fois, j'en avais trop pris et, dans le trajet de retour, une grosse goutte d'encre tomba sur le large papier blanc posé devant le mannequin.

Il pencha sa tête, ayant l'œil un peu torve et regardant comme un oiseau qui aperçoit dans son millet un grain de chènevis. Et comme il se préparait à retirer la feuille tachée : « Attendez ! Attendez ! m'écriai-je en m'emparant du papier maculé, je vais voir si j'ai eu tort ou raison de signer. Si c'est un papillon, j'ai eu raison ; si c'est autre chose, n'importe quoi, j'ai eu tort. » Et, pliant la feuille en deux à l'endroit de l'énorme tache, j'appuyai fortement.

Alors, Émile Perrin se mit à rire, renonçant à son mannequin. Et penché vers moi sur le papier, nous l'ouvrîmes tout doucement, comme on fait d'une main dans laquelle on a emprisonné une mouche. La feuille déployée laissa voir, au milieu de sa blancheur, un magnifique papillon noir aux ailes étendues.

« Eh bien ? fit Perrin tout à fait démannequinisé, nous avons bien fait de signer ! » Et nous causâmes alors comme des amis qui se retrouvent.

Cet homme était charmant et très séduisant, malgré sa laideur. Quand je le quittai, nous étions amis et ravis l'un de l'autre.

Je jouais *Ruy Blas* le soir à l'Odéon. Vers dix heures, Duquesnel vint dans ma loge : « Tu as été un peu dure pour ce pauvre Chilly. Et puis, vraiment, tu n'as pas été gentille : tu aurais dû revenir quand je t'appelais. Est-ce vrai, ce que nous a dit Paul Meurice, que tu t'es rendue de suite au Théâtre-Français ? – Tiens, lis », lui dis-je en lui remettant mon engagement avec la Comédie.

Duquesnel prit l'engagement et, après en avoir pris connaissance : « Tu veux bien que je le montre à Chilly ? – Montre-le-lui. » Il s'approcha de moi et me dit d'un air grave et chagrin : « Tu n'aurais jamais dû faire cela sans me prévenir. C'est un manque de confiance que je ne méritais pas. » Il avait raison, mais la chose était faite.

Un instant après, Chilly arrivait, furieux, gesticulant, criant, balbutiant de colère : « C'est une indignité ! une trahison ! Tu n'avais pas le droit !... Je te ferai payer ton dédit !... » Comme je me sentais en méchante humeur, je lui tournai le dos et m'excusai de mon plus mal près de Duquesnel.

Il était peiné ; et j'en avais un peu de honte, car cet homme ne m'avait donné que des preuves de sympathie ; et c'était lui qui, en dépit de Chilly et de tant d'autres mauvais vouloirs, avait tenu la porte ouverte à mon avenir.

Chilly tint parole et engagea contre moi et la Comédie un procès que je perdis ; et je dus payer six mille francs de dédit aux directeurs de l'Odéon.

Quelques semaines plus tard, Victor Hugo offrit aux interprètes de *Ruy Blas* un grand souper de centième. Ce fut une grande joie pour moi. Je n'avais jamais assisté à aucun souper de ce genre.

Je n'avais guère parlé à Chilly depuis notre dernière scène. Mais, ce soir-là, il se trouvait à ma droite, et nous dûmes nous réconcilier. J'étais, moi, à la droite de Victor Hugo. À sa gauche était Mme Lambquin, qui jouait la Camerera Mayor, et Duquesnel près de Mme Lambquin.

En face de l'illustre poète était un autre poète, Théophile Gautier : tête de lion sur un corps d'éléphant ; esprit délicieux et mots de choix dans un rire gras. Les chairs du visage, adipeuses, molles et blafardes, étaient trouées par deux prunelles voilées de lourdes paupières. Le regard était charmant et lointain.

Il y avait dans cet être une noblesse orientale, étranglée par la mode et les mœurs occidentales. Je savais presque tous ses vers, et je le regardais avec tendresse, ce tendre énamouré du beau.

Je me plaisais à le vêtir de superbes costumes orientaux. Je le voyais étendu sur de grands coussins, ses belles mains fouillant dans les gemmes de toutes couleurs. Quelques-uns de ses vers murmuraient au bord de mes lèvres, et je partais avec lui dans le rêve infini, quand un mot de mon voisin Victor Hugo me fit tourner la tête vers lui.

Quelle différence ! Il était, Lui, le grand poète, l'être le plus ordinaire qui fut, sauf son front lumineux. Son aspect était lourd, quoique très actif ; son nez était commun ; son œil était paillard ; sa bouche, sans beauté ; sa voix seule avait de la noblesse et du charme. J'aimais l'entendre en regardant Théophile Gautier.

Et, cependant, j'avais quelque gêne à regarder en face de moi, car à côté du poète se trouvait un être odieux, Paul de

Saint-Victor : ses joues avaient l'air de deux vessies suintant l'huile qu'elles contenaient ; son nez en bec de corbin était acerbe ; ses yeux méchants et durs ; ses bras étaient trop courts ; son ventre trop gros. Il avait l'air d'une jaunisse.

Il avait beaucoup d'esprit et beaucoup de talent ; mais il employait l'un et l'autre à dire et à écrire plus de mal que de bien. Je savais que cet homme me haïssait et je lui rendis de suite haine pour haine.

Dans le toast que porta Victor Hugo, pour remercier tous et toutes du concours zélé apporté à la réapparition de son œuvre, tout le monde, penché vers le poète, tenait son verre en l'air ; mais l'illustre Maître se tourna vers moi : « Quant à vous, Madame... » À ce moment exact, Paul de Saint-Victor posa son verre si violemment sur la table qu'il se brisa. Il y eut un petit moment de stupeur, mais je me penchai au travers de la table, et tendant mon verre à Paul de Saint-Victor « Prenez le mien, Monsieur : en buvant, vous saurez ma pensée, réponse à la vôtre que vous venez d'exprimer si clairement. » Le méchant prit mon verre, mais avec quel regard.

Victor Hugo termina son toast au milieu des applaudissements et des vivats. Alors Duquesnel se pencha en arrière et, m'appelant tout bas, me dit de prévenir Chilly qu'il fallait répondre à Victor Hugo.

Ainsi je fis. Mais il me regarda d'un œil glauque et, d'une voix morte, il me dit : « On me tient les deux jambes. » Je le regardai plus attentivement, pendant que Duquesnel réclamait le silence pour le speech de M. de Chilly. Je vis que ses doigts tenaient sa fourchette avec désespérance ; le bout des doigts était blanc, le reste de la main était violet. Je pris cette main, elle était glacée ; l'autre était sous la table pendante et molle.

Le silence s'était fait. Tous les yeux convergeaient vers Chilly. « Lève-toi », murmurai-je, saisie d'effroi. Il fit un mou-

vement, et sa tête s'affaissa brusquement, écrasant le visage dans son assiette.

Ce fut un brouhaha étouffé ! Les femmes, peu nombreuses, entourèrent le pauvre homme. Des paroles bêtes, banales et indifférentes furent marmonnées, telles les prières familières.

On envoya chercher son fils. Puis deux garçons du restaurant vinrent enlever le corps, vivant, mais inerte, qui fut déposé dans un petit salon. Duquesnel resta près de lui, me priant de rejoindre les invités du poète.

Je rentrai dans la salle du banquet. Il s'était formé des groupes. « Eh bien ? me dit-on en me voyant entrer. – Il est aussi mal. Le médecin vient d'arriver, il ne peut pas encore se déclarer. – C'est une mauvaise digestion ! aspira Lafontaine (Ruy Blas), lampant un petit verre d'eau-de-vie. – C'est une anémie cérébrale ! » sanctionna lourdement Talien (don Guritan), qui perdait sans cesse la mémoire.

Victor Hugo s'approcha et dit simplement : « C'est une belle mort. » Puis, me prenant par le bras, il m'entraîna vers le fond de la salle, détournant mes pensées par de galants et poétiques chuchotements.

Un peu de temps s'écoula dans une pesante tristesse ; puis Duquesnel parut.

Il était pâle, mais s'était composé une figure d'homme du monde et répondait à toutes les questions : « Mais oui... on vient de le ramener chez lui... ce ne sera rien, paraît-il... deux jours de repos... Probablement un froid aux pieds pendant le repas. »

« Oui, s'écria un des invités de *Ruy Blas*... Oui, il y avait un sacré vent-coulis sous la table ! – Oui, répondit Duquesnel à quelqu'un qui le harcelait. Oui, sans doute, trop de chaleur à la tête... – De fait, ajouta un autre invité, de fait, on avait la tête dans le feu avec ce fichu gaz. » Je voyais le moment où tous ces

gens allaient reprocher à Victor Hugo le froid, le chaud, les victuailles et les vins de son banquet.

Duquesnel, énervé par les propos imbéciles, haussa les épaules et, m'écartant de la foule, me dit : « Il est perdu ! » J'en avais le pressentiment, mais cette certitude m'étreignit d'un poignant chagrin. « Je veux partir ! dis-je à Duquesnel. Sois assez bon pour faire demander ma voiture. »

Et, comme je me dirigeais vers le petit salon qui servait de vestiaire, je fus heurtée par la vieille Lambquin qui, un peu grisée par la chaleur et les vins, valsait avec Talien. « Ah ! pardon ! ma petite Madone. J'ai failli vous ficher par terre. » Je l'attirai à moi et, sans réfléchir, je lui dis vivement à l'oreille : « Ne dansez plus, maman Lambquin, Chilly se meurt ! »

De pourpre qu'elle était, son visage devint blanc comme la craie. Ses dents s'entrechoquaient sans un mot balbutié. « Ah ! ma pauvre Lambquin ! Si j'avais su vous faire autant de mal... » Mais elle ne m'écoutait plus ; et endossant son manteau : « Vous partez ? me dit-elle. – Oui. – Voulez-vous me reconduire ? Je vous raconterai... » Elle entoura sa tête d'un fichu noir et nous descendîmes ainsi, conduites par Duquesnel et Paul Meurice qui nous mirent en voiture.

Elle habitait le quartier Saint-Germain, moi la rue de Rome. Chemin faisant, la pauvre femme me raconta ceci : « Vous savez, ma petite, que j'ai la manie des somnambules, cartomanciennes et autres diseuses de bonne aventure. Eh bien, figurez-vous que vendredi dernier – car vous savez, moi, je ne les consulte que le vendredi – une cartomancienne m'a dit : "Vous mourrez huit jours après la mort d'un homme brun, pas jeune, qui est mêlé à votre vie." Vous comprenez, ma petite, que j'ai pensé qu'elle se fichait de moi, car il n'y a pas d'homme mêlé à ma vie, puisque je suis veuve et n'ai jamais eu de liaison. Alors, je l'ai houspillée ; car enfin, je paie sept francs – elle fait généralement payer dix francs, mais c'est sept francs seulement pour les artistes. – Alors, furieuse de ce que je ne la croyais pas,

elle m'a pris les deux mains, et elle m'a dit : "Vous avez beau hurler, c'est comme ça ! Et, si vous voulez que je vous dise la vérité vraie : c'est un homme qui vous fait vivre ! Et même, pour être plus vraie : ce sont deux hommes qui vous font vivre, un brun et un blond ! C'est du propre !" Elle n'avait pas achevé son "C'est du propre !" qu'elle recevait une gifle comme elle n'en a jamais reçue, je vous l'affirme ! Seulement, après, je me suis creusé la tête pour comprendre ce que voulait dire la gueuse, et j'ai trouvé : Les deux hommes, le brun et le blond, qui me font vivre, ce sont nos directeurs : Chilly et Duquesnel. Et voilà que vous me dites que Chilly... »

Elle s'arrêta, très essoufflée par son récit et, reprise de terreur : « J'étouffe », murmura-t-elle enfin ; malgré le froid glacial, nous baissâmes toutes les vitres. Je l'aidai à monter ses quatre étages et, après l'avoir bien recommandée à la concierge à laquelle, pour plus de sûreté, je laissai un louis, je rentrai chez moi, très secouée par ces incidents aussi dramatiques qu'imprévus dans une fête.

Trois jours après, le 14 juin 1872, Chilly mourait sans avoir repris connaissance.

Douze jours après, ma pauvre Lambquin mourait, disant au prêtre qui l'absolvait : « Je meurs d'avoir cru le démon ».

XXII

Je quittai l'Odéon avec un très profond chagrin. J'adorais et j'adore encore ce théâtre. Il a l'air, à lui tout seul, d'une petite ville de province. Ses arcades hospitalières, sous lesquelles se promènent vieux et pauvres savants venant prendre le frais à l'abri du soleil ; les grandes dalles qui l'entourent, dans l'écartement desquelles surgit une herbe jaune et microscopique ; ces hautes colonnes noircies par le temps, les mains et la crotte de la chaussée ; le bruit régulier qui l'entoure ; le départ des omnibus ressemblant au départ des anciennes diligences ; la confraternité des gens qui s'y rencontrent ; enfin, jusqu'à cette grille du Luxembourg : tout lui donne un aspect à part, dans Paris.

Puis on y respire comme une odeur d'école. Les murs gardent encore les juvéniles espoirs. On n'y parle pas toujours d'hier comme dans les autres théâtres. Les jeunes artistes qui viennent là parlent de demain.

Enfin je ne pense jamais à ces quelques années de ma vie sans une émotion enfantine, sans un rappel de rires, sans une palpitation de narines respirant des petits bouquets, communs et maladroitement attachés, qui sentent le frais des fleurs de plein vent ; fleurs offertes par des cœurs de vingt ans, petits bouquets payés par des bourses d'étudiants.

Je ne voulus rien emporter. Je laissai le mobilier de ma loge à une petite artiste. Je laissai mes costumes, mes petits bi-

belots de toilette. Je partageai tout. Je sentais que là s'arrêtait ma vie d'espérances. Je sentais que le terrain était mûr pour l'éclosion de tous les rêves ; mais que la lutte avec la vie allait commencer. Et je devinais juste.

Ma première station à la Comédie-Française m'avait mal réussi. Je savais que j'entrais dans la cage des fauves.

Je ne comptais guère d'amis dans cette maison, sauf Laroche, Coquelin et Mounet-Sully, camarades, les deux premiers, du Conservatoire, le dernier, de l'Odéon.

Parmi les femmes Marie Llyod et Sophie Croizette, toutes deux mes amies d'enfance, cette méchante Jouassain qui n'était bonne que pour moi et l'adorable Madeleine Brohan, bonne à ravir l'âme, spirituelle à ravir l'esprit, indifférente à désoler le dévouement.

M. Perrin décida que je débuterais dans *Mademoiselle de Belle-Isle*, selon le désir de Sarcey.

Les répétitions commencèrent dans le foyer, ce qui me troublait fort.

C'était Madeleine Brohan qui devait jouer la marquise de Prie. À cette époque, elle était envahie par la graisse d'une façon presque monstrueuse, et j'étais, moi, si maigre, si maigre, que ma maigreur alimentait les faiseurs de chansons rosses et les albums de caricaturistes.

Il était donc impossible au duc de Richelieu de prendre la marquise de Prie (Madeleine Brohan) pour Mlle de Belle-Isle (Sarah Bernhardt), dans l'inconvenant et concluant rendez-vous nocturne donné par la marquise au duc, qui croyait alors étreindre dans ses bras la chaste Mlle de Belle-Isle.

À chaque répétition, Bressant, qui jouait le duc de Richelieu, s'arrêtait, disant : « Non, c'est trop bête ! Je jouerai le duc

de Richelieu manchot des deux bras. » Et Madeleine quittait la répétition pour se rendre au cabinet directorial afin d'obtenir qu'on lui retirât le rôle.

Tel était bien le désir de Perrin qui avait dès la première minute pensé à Croizette, mais qui voulait avoir la main forcée pour de petites raisons sournoises connues de lui seul et devinées par d'autres.

Enfin le changement eut lieu ; et les répétitions sérieuses commencèrent. Puis on annonça la première représentation pour le 6 novembre (1872).

J'ai toujours eu de tout temps, et maintenant encore, un trac fou, surtout quand je sais qu'on attend beaucoup de moi. Et je savais que, longtemps d'avance, la salle avait été louée. Je savais que la presse comptait sur un gros succès, et que Perrin lui-même entrevoyait une succession de belles recettes.

Hélas ! toutes les espérances et prédictions s'en furent à vau-l'eau ; et mes redébuts à la Comédie furent médiocres.

Voici ce qu'en dit, dans *le Temps* du 11 novembre 1872, Francisque Sarcey, que je ne connaissais pas alors, mais qui suivait ma carrière avec un très grand intérêt :

> La salle était fort brillante, et ce début avait attiré tous les amateurs de théâtre. Il faut dire qu'en dehors du mérite personnel de Mlle Sarah Bernhardt, il s'est formé autour de sa personne une foule de légendes fausses ou vraies, qui voltigent sur son nom et piquent la curiosité du public parisien. Ce fut une déception quand elle parut. Elle avait, par son costume, exagéré avec ostentation une sveltesse qui est élégante sous les voiles aux larges plis des héroïnes grecques et romaines, mais déplaisante sous le costume moderne. Soit que la poudre n'aille pas à l'air de son visage, soit que le « trac » l'eût terriblement pâlie, l'impression fut peu agréable de voir jaillir de ce long fourreau noir – j'avais l'air d'une fourmi – cette longue figure blanche d'où l'éclat des yeux avait disparu et sur laquelle tranchaient seules des dents étincelantes. Elle dit ses trois

premiers actes avec un tremblement convulsif ! et nous ne retrouvâmes la Sarah de *Ruy Blas* que dans deux couplets qu'elle fila de sa voix enchanteresse avec une grâce merveilleuse ; mais elle manqua tous les passages de force. Je doute que Mlle Sarah Bernhardt trouve jamais dans son délicieux organe ces notes éclatantes et profondes, pour exprimer le paroxysme des passions violentes, qui transportent une salle. Si la nature lui avait donné ce don, elle serait une artiste complète, et il n'y en a pas de telles au théâtre. Agacée par la froideur du public, Mlle Sarah Bernhardt s'est retrouvée tout entière au cinquième acte. C'était bien notre Sarah, la Sarah de *Ruy Blas* que nous avions tant admirée à l'Odéon, etc., etc...

...

Ainsi que le dit Sarcey, j'avais tout à fait raté mon début. Mon excuse n'était pas dans le « trac », mais dans l'inquiétude où m'avait plongée la sortie précipitée de maman, qui quitta sa place de balcon cinq minutes après que j'étais entrée en scène.

Dans le furtif regard que je lui avais jeté dès mon entrée, je l'avais entrevue d'une pâleur mortelle. J'eus la sensation, en la voyant sortir, qu'elle allait avoir une de ces crises qui mettaient sa vie en danger ; et ce premier acte me parut interminable. Je jetai les mots après les mots, bredouillant les phrases au hasard et n'ayant qu'une idée : savoir ce qui était arrivé.

Oh ! le public ne peut pas se douter des tortures endurées par les pauvres comédiens quand ils sont là devant lui, en chair et en os, faisant des gestes, disant des mots, et que leur cœur angoissé s'envole près de l'être chéri qui souffre. En général, on peut jeter à bas les ennuis, les soucis de la vie, et, pour quelques heures, on dépouille sa propre personnalité pour en endosser une autre ; et l'on marche dans le rêve d'une autre vie, oubliant tout. Mais cela est impossible quand des êtres aimés souffrent : l'inquiétude s'agrippe à vous, atténuant les bonnes chances, grossissant les mauvaises, vous affolant le cerveau qui vit deux vies, et bousculant le cœur qui bat à se rompre.

Ce sont toutes ces sensations que je ressentais durant ce premier acte.

Je sortis de scène. « Maman... qu'est-il arrivé à maman ?... » Personne ne savait rien. Croizette s'approcha de moi et me dit : « Qu'est-ce que tu as ? Je ne te reconnais pas ? Et tu n'étais pas toi tout à l'heure, en scène ? » En deux mots je la mis au courant de ce que j'avais vu et ressenti.

Frédéric Febvre envoya vite aux nouvelles, et le médecin du Théâtre accourut : « Votre mère, mademoiselle, a eu une syncope, mais on vient de la reconduire chez elle. » Je le regardai : « Son cœur, n'est-ce pas, Monsieur ? – Oui, me fit-il. Elle a le cœur très agité, Madame votre mère. – Je le sais, elle est très malade. » Et je ne pus me retenir plus longtemps, j'éclatai en sanglots.

Croizette m'aida à remonter dans ma loge. Elle était bonne, nous nous connaissions depuis l'enfance et nous nous aimions. Rien n'a jamais pu nous brouiller ; même les méchants racontars des envieux ou les petites souffrances de vanité.

Ma chère Mme Guérard prit une voiture et courut chez maman pour me rapporter des nouvelles.

Je me remis un peu de poudre de riz. Mais le public, ne sachant pas ce qui se passait, commençait à se fâcher, m'accusant d'un nouveau caprice, et me reçut plus froidement encore. Cela m'était tout à fait égal, je pensais à autre chose : Je disais les mots de Mlle de Belle-Isle – rôle stupide et assommant, – mais j'attendais, moi, Sarah, des nouvelles de maman ; et je guettais le retour de « mon petit'dame », à laquelle j'avais dit : « Entrouvre la porte – côté jardin – aussitôt que tu seras de retour, et fais comme ça... avec la tête, si ça va mieux, et comme ça... si ça va mal. »

Mais, voilà que je ne me rappelais plus lequel... comme ça... était pour « mieux » ; et quand je vis Mme Guérard, à la fin du

troisième acte, entrouvrant la porte et remuant la tête de bas en haut comme pour dire « Oui », je devins tout à fait idiote.

C'était pendant la grande scène du troisième acte quand Mlle de Belle-Isle reproche au duc de Richelieu (Bressant) de la perdre à tout jamais. Le duc répond : « Que ne disiez-vous que quelqu'un nous écoutait, que quelqu'un était caché ? »

Je m'écriai : « C'est Guérard qui m'apporte des nouvelles ! » Le public n'eut pas le temps de comprendre, car Bressant escamota la réplique et sauva la situation.

Après un petit rappel bien mou, je reçus des nouvelles de maman, qui allait mieux, mais qui avait eu une crise très forte. Pauvre maman ! Elle m'avait trouvée si laide dès mon entrée en scène, que sa belle indifférence s'était écroulée sous une douloureuse stupeur, laquelle devint rage en entendant une grosse dame, assise près d'elle, dire en ricanant : « Mais c'est un os brûlé, que cette petite Bernhardt ! »

J'étais rassurée ; et je jouai mon dernier acte avec confiance. Cependant, le gros succès de la soirée fut pour Croizette, ravissante dans la marquise de Prie.

Mon succès cependant augmenta à la seconde représentation, s'affirma dans les représentations suivantes, et devint si grand, qu'on m'accusa de me payer de la claque. J'ai beaucoup ri et ne me suis même pas défendue, ayant l'horreur des paroles inutiles.

Je continuai mes débuts dans Junie, de *Britannicus,* ayant, pour Néron, Mounet-Sully qui y fut admirable. J'obtins un succès immense, incroyable, dans ce délicieux rôle de Junie.

Puis je jouai, en 1873, Chérubin, dans *Le Mariage de Figaro* ; c'était Croizette qui jouait Suzanne ; et ce fut un régal pour le public que de voir la délicieuse créature jouer un rôle de charme et de gaieté. Chérubin fut pour moi l'occasion d'un nouveau succès.

Au mois de mars 1873, Perrin eut l'idée de monter *Dalila*, d'Octave Feuillet.

Je jouais alors les jeunes filles, les jeunes princesses ou les jeunes garçons, mon corps menu, ma figure pâle, mon aspect maladif me vouant pour le moment aux victimes ; quand tout à coup Perrin, trouvant que les victimes attendrissaient le public, et pensant que c'était grâce à mon « emploi » que j'excitais la sympathie, Perrin fit la plus cocasse des distributions : Il me donna le rôle de Dalila, la méchante brune et féroce princesse, et donna à Sophie Croizette la blonde et idéale jeune fille mourante.

La pièce culbuta sous cette étrange distribution. Je forçai ma nature pour paraître l'altière et voluptueuse sirène ; je bourrai mon corsage d'ouate et les hanches de ma jupe avec du crin ; mais je gardai mon petit faciès maigre et douloureux.

Croizette fut obligée de comprimer les avantages de son buste, sous la pression de bandes qui l'oppressaient et l'étouffaient ; mais elle garda sa jolie figure pleine aux jolies fossettes.

Je fus obligée de grossir ma voix, elle d'éteindre la sienne. Enfin c'était absurde. La pièce obtint un demi-succès.

Je créai après cela : *L'Absent*, un joli acte en vers d'Eugène Manuel ; *Chez l'Avocat*, un acte en vers très amusant de Paul Ferrier, où Coquelin et moi nous nous disputions à ravir.

Puis, le 22 août, je jouai avec un succès immense le rôle d'Andromaque. Je n'oublierai jamais cette première représentation, dans laquelle Mounet-Sully obtint un triomphe délirant. Ah ! qu'il était beau, Mounet-Sully, dans ce rôle d'Oreste ! Son entrée, ses fureurs, sa folie, et la beauté plastique de ce merveilleux artiste, que c'était beau !

Après Andromaque, je jouai Aricie dans *Phèdre* ; et ce soir-là, dans ce rôle secondaire, j'obtins en réalité le succès de la soirée.

Je pris une telle place, en peu de temps, à la Comédie, que l'inquiétude s'empara de quelques artistes et gagna la direction. M. Perrin, homme supérieurement intelligent, et pour lequel j'ai conservé un souvenir très affectueux, était horriblement autoritaire. Moi aussi. Et c'était entre nous un perpétuel combat. Il voulait m'imposer sa volonté, et je ne voulais pas la subir. Il riait volontiers de mes boutades quand elles étaient contre les autres, mais il entrait en fureur quand elles étaient contre lui.

Et pour moi, mettre Perrin en fureur était une de mes joies. Je m'en accuse. Mais il était si bredouillant quand il voulait parler vite, lui qui pesait chaque mot en temps ordinaire ; son regard généralement hésitant d'un œil devenait tout à fait torve, et sa figure distinguée et pâle se tachait de plaques lie-de-vin. La fureur lui faisait ôter et remettre son chapeau quinze fois en

quinze minutes et ses cheveux bien lissés se hérissaient sous cette folle galopade du gibus.

Quoique j'eusse alors l'âge de pleine raison, je me plaisais à ces méchantes gamineries, que je regrette toujours après, et que je recommence sans cesse, ayant encore aujourd'hui, malgré les jours, les semaines, les mois, les années vécus, une joie infinie à faire des farces.

Néanmoins, la vie à la Comédie devenait un peu énervante pour moi. Je voulus jouer Camille dans *On ne badine pas avec l'amour :* le rôle était à Croizette. Je voulus jouer Célimène : le rôle était à Croizette. Perrin était très partial pour Croizette ; il l'admirait, et la jeune femme, qui était très ambitieuse, avait des égards, des prévenances et une docilité qui charmaient le vieil autoritaire.

Elle obtenait tout ce qu'elle voulait ; et, comme Sophie Croizette était franche et droite, elle me disait souvent, quand je me plaignais : « Fais comme moi, sois plus souple ; tu passes ton temps à te révolter ; moi, j'ai l'air de faire tout ce que veut Perrin, mais, en vérité, je lui fais faire tout ce que je veux. Essaie. »

Alors je prenais mon courage à deux mains, je montais chez Perrin. Presque toujours il me recevait par cette phrase : « Ah ! bonjour, Mademoiselle Révolte, êtes-vous calme, aujourd'hui ? – Oui, très calme. Mais soyez gentil, accordez-moi ce que je vous demande. » Et je faisais du charme, je prenais ma jolie voix. Il ronronnait, faisait de l'esprit (il en avait beaucoup) ; et on était très bien ensemble pendant un quart d'heure. Puis j'accouchais de ma demande : « Laissez-moi jouer Camille dans *On ne badine pas avec l'amour*. – Mais, c'est impossible, ma chère enfant. Croizette ne sera pas contente. – Je lui en ai parlé, ça lui est égal. – Vous avez eu tort de lui en parler. – Pourquoi ? – Parce que la distribution des rôles regarde l'administrateur et

non les artistes. » Il ne ronronnait plus, il grognait ; moi, je rageais et, au bout d'un instant, je sortais en claquant les portes.

Mais je me minais. Je passais des nuits à pleurer. C'est alors que je pris un atelier pour faire de la sculpture. Ne pouvant dépenser au théâtre mes forces intelligentes et mon désir de créer, je les mis au service d'un autre art. Et je me mis à travailler la sculpture avec une ardeur folle. Je fis vite de grands progrès.

Le Théâtre m'était devenu indifférent. Je montais à cheval le matin à huit heures et, à dix heures, j'étais dans mon atelier de sculpture, boulevard de Clichy, n° 11.

Ma santé très délicate se ressentit de ces doubles efforts. Je vomissais le sang d'une façon terrifiante et je restais des heures sans connaissance. Je n'allais plus à la Comédie que lorsque j'y étais appelée par mon service.

Mes amis s'inquiétèrent sérieusement ; et Perrin, mis au courant de ce qui se passait, poussé aussi par la presse et le Ministère, se décida à me donner une création dans *Le Sphinx*,

d'Octave Feuillet. Le rôle principal était pour Croizette ; mais, à la lecture, je trouvai le rôle qui m'était destiné charmant, et je résolus qu'il serait aussi le rôle principal ; il y aurait deux rôles principaux, voilà tout.

Les répétitions marchaient assez bien au début de la pièce, mais mon rôle semblant prendre plus d'importance qu'on avait cru, les agacements se firent jour. Croizette elle-même devint nerveuse. Perrin s'irritait, et ce manège me calmait. Octave Feuillet, homme subtil, charmant, très bien élevé et légèrement ironique, s'amusait follement de ces escarmouches.

Cependant la guerre allait éclater. La première hostilité vint de Sophie Croizette : Je portais toujours, piquées à mon corsage, trois ou quatre roses, qui s'effeuillaient dans la chaleur de l'action. Un jour, Sophie Croizette s'étala de tout son long sur la scène et, comme elle était grande et forte, elle tomba sans pudeur et se releva sans grâce. Le rire étouffé de quelques subalternes la cingla au sang ; et, se tournant vers moi : « C'est ta faute ! tes roses s'effeuillent et font tomber tout le monde ! » Je me mis à rire : « Il manque trois pétales à mes roses, les voilà toutes les trois, près de ce fauteuil, côté cour, et tu es tombée du côté jardin ; donc ce n'est pas ma faute, mais celle de ta maladresse. »

La discussion continua un peu vive de part et d'autre. Deux clans se formèrent : les Croizettistes et les Bernhardtistes. La guerre était déclarée, non pas entre Sophie et moi, mais entre nos admirateurs et détracteurs respectifs.

Ces petites querelles se répandirent au-dehors, et le public commença aussi à former des clans. Croizette avait pour elle tous les banquiers et tous les congestionnés ; j'avais pour moi tous les artistes, les étudiants, les mourants et les ratés.

La guerre déclarée, on ne recula plus devant les combats. Le premier, le plus sanglant, le plus définitif, fut livré à propos de la lune.

On commençait les dernières répétitions générales. Le troisième acte se passait dans une clairière de forêt. Au milieu de la scène, un gros rocher sur lequel Blanche (Croizette) donnait le baiser à Savigny (Delaunay), lequel était mon mari. Je devais arriver, moi (Berthe de Savigny), par le petit pont jeté sur un cours d'eau. La lune baignait toute la clairière. Croizette venait de jouer sa scène. On avait applaudi son baiser, hardi pour la Comédie-Française d'alors. (Que n'a-t-on pas fait depuis !) Lorsque tout à coup les bravos éclatèrent à nouveau... La stupeur se peignit sur quelques visages. Perrin se dressa terrifié. Je traversais le pont, le visage pâle et douloureusement bouleversé, laissant traîner au bout d'un bras découragé la sortie de bal qui devait couvrir mes épaules ; j'étais baignée par la blancheur de la lune et l'effet était, paraît-il, saisissant et poignant.

Une voix nasale et barbelée de piques cria : « Un effet de lune suffit ! Éteignez pour Mlle Bernhardt ! » Je bondis sur le devant de la scène : « Pardon, monsieur Perrin, mais vous n'avez pas le droit de me retirer ma lune ! Il y a sur le manuscrit : "Berthe s'avance, pâle, convulsée, sous le rayon de lune." Je suis pâle, je suis convulsée, je veux ma lune !

– C'est impossible ! rugit Perrin. Il faut que le : "Tu m'aimes donc ?" de Mlle Croizette et son baiser soient enveloppés de lune. Elle joue le Sphinx, c'est le personnage principal, il faut lui laisser les principaux effets ! – Eh bien, Monsieur, donnez une lune brillante à Croizette et une petite lune à moi ; ça m'est égal, mais je veux ma lune ! »

Tous les artistes, tous les employés passaient la tête par toutes les issues de la salle et de la scène. Les Croizettistes et les Bernhardtistes commentaient le débat.

Octave Feuillet, interpellé, se leva à son tour : « Je conviens que Mlle Croizette est fort belle sous son effet de lune ! et Mlle Sarah Bernhardt idéale dans son rayon lunaire ! Je désire donc la lune pour toutes deux ! »

Perrin ne put se contenir de colère. Il y eut discussion entre l'auteur et l'administrateur, entre les artistes, entre le concierge et les journalistes qui questionnaient.

La répétition fut interrompue. Je déclarai que je ne jouerais que si j'avais ma lune.

Je ne reçus pas de bulletin de répétition pendant deux jours ; et j'appris, par Croizette, qu'on faisait répéter en cachette mon rôle de Berthe à une jeune femme que nous avions surnommée « le Crocodile », parce qu'elle suivait toutes les répétitions, ainsi que cet animal suit les bateaux, espérant toujours happer un rôle jeté par-dessus bord.

Octave Feuillet refusa ce troc et vint me chercher avec Delaunay qui avait pacifié les choses : « C'est convenu. La lune vous éclairera toutes les deux », dit-il en me baisant les mains.

La première du *Sphinx* fut un triomphe pour Croizette et moi.

Les deux clans s'échauffaient à qui mieux mieux, ce qui doublait notre succès et nous amusait beaucoup, car Croizette a toujours été une délicieuse amie et une camarade loyale. Elle travaillait pour elle, mais jamais contre personne.

Après *Le Sphinx*, je jouai une jolie pièce en un acte d'un jeune élève de l'École polytechnique, Louis Denayrouse, *La Belle Paule*. Ce jeune auteur est devenu un savant remarquable et a renoncé à la poésie.

J'avais prié Perrin de me donner un congé d'un mois, mais il s'y refusa énergiquement et me fit répéter *Zaïre* pendant les pénibles mois de juin et juillet, et annonça, malgré moi, la première pour le 6 août. Il faisait cette année-là une chaleur effroyable dans Paris. Je crois que Perrin, ne pouvant me dompter, avait, sans mauvaise intention réelle, mais par pure autocratie, le désir de me dompter morte.

Le docteur Parrot était allé le trouver, lui disant que mon état de faiblesse était si grand qu'il y avait danger à me faire jouer pendant les grandes chaleurs. Il ne voulut rien entendre. Alors, moi, furieuse de l'entêtement féroce de ce bourgeois intellectuel, je me jurai de jouer à en mourir.

Il m'est arrivé souvent, étant enfant, de vouloir me tuer pour embêter les autres. Je me souviens même avoir avalé le contenu d'un grand encrier, après une panade avalée de force devant maman qui s'était imaginée que les panades étaient nécessaires à ma santé. Notre bonne lui avait dévoilé mon horreur des panades, ajoutant que chaque matin la panade allait dans le seau de toilette.

J'eus, bien entendu, d'horribles maux de cœur. Et je criais, dans les tortures de mon pauvre estomac, je criais à maman affolée : « C'est toi qui me fais mourir ! » Et ma pauvre maman sanglotait... Elle n'a jamais su la vérité ; mais elle ne m'a jamais plus forcée à avaler quoi que ce soit.

Eh bien, après tant d'années passées, je me retrouvais avec les mêmes sentiments rancuniers et enfantins : « Ça m'est égal, me disais-je, je tomberai sans connaissance sûrement et je vomirai le sang ; et peut-être j'en mourrai ! Et ce sera bien fait pour Perrin ! Il sera furieux ! » Oui, je pensais cela. Je suis aussi bête que cela, par moments. Pourquoi ? Je ne puis le définir, mais je le constate.

Je jouai donc, le 6 août, par une soirée caniculaire, le rôle de Zaïre. La salle, comble, était en buée. Je n'entrevoyais les spectateurs qu'à travers une vapeur. La pièce, mal montée comme décors, mais bien costumée et surtout très bien jouée par Mounet-Sully (Orosmane), Laroche (Nérestan) et moi (Zaïre), obtint un immense succès.

Voulant tomber évanouie, voulant cracher le sang, voulant mourir pour faire enrager Perrin, je m'étais donnée tout entière : j'avais sangloté, j'avais aimé, j'avais souffert, et j'avais été frappée par le poignard d'Orosmane en poussant le cri vrai de la vraie douleur ; car j'avais senti le fer pénétrer dans mon sein, puis, tombant, haletante, mourante, sur le divan oriental, j'avais pensé mourir sérieusement ; et, pendant tout le temps de la fin de l'acte, j'osais à peine remuer un bras, convaincue que j'étais de ma languissante agonie, et un peu effrayée, je l'avoue, de voir réaliser ma méchante farce à Perrin. Mais grande fut ma surprise quand, le rideau tombé sur la fin de la pièce, je me relevai prestement pour le rappel, et saluai le public sans langueur, sans affaiblissement, prête à recommencer la pièce.

Et je marquai cette représentation d'un petit caillou blanc, car de ce jour je compris que mes forces vitales étaient au service de mes forces intellectuelles. J'avais voulu suivre l'impulsion de mon cerveau dont les conceptions me semblaient trop fortes pour que mes forces physiques les puissent réaliser. Et je me trouvais, ayant tout donné, même au-delà, en parfait équilibre !

Alors j'entrevis la possibilité de l'avenir rêvé.

J'avais pensé – jusqu'à cette représentation de *Zaïre* – et j'avais entendu dire, et j'avais lu dans les journaux, que ma voix était jolie, mais frêle ; que mon geste était gracieux, mais vague ; que ma démarche souple manquait d'autorité ; que mon regard perdu dans le ciel ne domptait pas le fauve (le public). Je pensai alors à tout cela.

Je venais d'avoir la preuve que je pouvais compter sur mes forces physiques ; car j'avais commencé la représentation de *Zaïre* dans un tel état de faiblesse qu'il était facile de prédire que je ne terminerais pas le premier acte sans un évanouissement. D'autre part, quoique le rôle soit doux, il exige deux ou trois cris qui pouvaient provoquer les vomissements de sang si fréquents chez moi à cette époque.

J'eus donc la certitude, ce soir-là, que je pouvais compter sur la solidité de mes cordes vocales, car j'avais poussé mes cris avec une rage et une douleur réelles, espérant me casser quelque chose, dans mon inepte désir de jouer un tour à Perrin.

Ainsi, cette petite comédie manigancée par moi tournait à mon profit. Ne pouvant être mourante à ma volonté, je changeai mes batteries et résolus d'être forte, solide, vivace, et vivante, jusqu'à l'énervement de quelques-uns de mes contemporains qui ne m'avaient supportée que parce que je devais mourir bientôt, mais qui me prirent en haine dès qu'ils eurent la certitude que je vivrais longtemps peut-être. Je ne veux en donner qu'un exemple, raconté par Alexandre Dumas fils qui, assistant à la mort de son intime ami Charles Narrey, recueillit ses dernières paroles :

> Je suis heureux de mourir, car je n'entendrai plus parler de Sarah Bernhardt et du grand Français (Ferdinand de Lesseps).

Mais cette constatation de mes forces me rendit plus pénible l'espèce de « farniente » dans lequel me condamnait Perrin. En effet, après *Zaïre*, je restai des mois sans créations, jouant de-ci, de-là. Alors, découragée et dégoûtée du Théâtre, je me pris de passion pour la sculpture.

En descendant de cheval, je prenais un léger repos et me sauvais dans mon atelier, où je restais jusqu'au soir. Des amis venaient me voir, s'installaient autour de moi, jouant du piano, chantant ; puis on discutait violemment politique, car je recevais dans ce modeste atelier les hommes les plus illustres de tous les clans. Quelques femmes venaient prendre le thé, toujours exécrable, toujours mal servi ; mais ça m'était égal. J'étais absorbée par cet art admirable ; je ne voyais rien ou, pour mieux dire, je ne voulais rien voir.

Je faisais le buste d'une adorable jeune fille, Mlle Emmy de***. Sa conversation lente et posée était d'un charme infini.

Elle était étrangère, mais parlait notre langue avec une perfection telle que j'en étais stupéfaite. Elle ne quittait jamais la cigarette, et gardait un profond mépris pour qui ne la devinait pas.

Je fis durer les séances aussi longtemps que possible, car je sentais que cet esprit délicat me pénétrait de sa science de voir au-delà ; et bien souvent, dans les hésitations graves de ma vie, je me suis dit : « Qu'aurait fait... qu'aurait pensé... Emmy ?... »

Je fus un peu interloquée un jour par la visite d'Adolphe de Rothschild qui vint me commander son buste. Je me mis tout de suite à l'ouvrage. Mais je l'avais mal regardé, cet aimable homme : il n'avait rien d'esthétique, tout au contraire. J'essayai néanmoins, et je mis toute ma volonté en éveil pour réussir cette première commande dont j'étais si fière.

Deux fois je jetai par terre le buste commencé et, après une troisième tentative, je renonçai définitivement, balbutiant d'imbéciles excuses qui ne durent pas convaincre mon modèle, car je ne le revis jamais chez moi. Quand nous nous rencontrions le matin à cheval, il me saluait d'un salut froid et un peu sévère.

Après cet échec, j'entrepris le buste d'une ravissante enfant : Mlle Multon, petite Américaine délicieuse que j'ai retrouvée au Danemark, mariée, mère de famille et aussi ravissamment jolie.

Puis je fis le buste de Mlle Hocquigny, cette adorable personne, lingère de toutes les intendances militaires pendant la guerre, et dont le secours avait été si puissant pour moi et si nécessaire à mes blessés.

Puis j'entrepris le buste de ma plus jeune sœur, Régina, hélas ! bien malade de la poitrine. Jamais masque plus parfait ne fut pétri par la main de Dieu ! Des yeux de lionne, cernés de grands cils fauves si longs, si longs... un nez mince aux narines mobiles ; une bouche toute petite ; un menton volontaire dans

un visage nacré surmonté d'un casque de rayons lunaires, car je n'ai jamais vu de cheveux d'un blond si pâle, si brillant, si soyeux. Mais cet admirable visage était sans charme ; le regard était dur, la bouche sans sourire. J'essayai de rendre de mon mieux ce beau visage de marbre, mais il eût fallu un grand artiste, et je n'étais qu'un humble amateur.

Quand j'exposai le buste de ma petite sœur, elle était morte depuis cinq mois, après six mois d'une agonie lente, pleine de sursauts vers la vie. Je l'avais prise chez moi, rue de Rome, n° 4, dans le petit entresol que j'habitais depuis le terrible incendie qui avait dévoré mes meubles, mes livres, mes tableaux, enfin tout mon petit avoir. Cet appartement de la rue de Rome était petit. Ma chambre était minuscule. Le grand lit de bambou prenait toute la place. Devant la fenêtre était mon cercueil, dans lequel je m'installais souvent pour apprendre mes rôles. Aussi, quand je pris ma sœur chez moi, trouvai-je tout naturel de dormir chaque nuit dans ce petit lit de satin blanc qui devait être ma dernière couchette, et d'installer ma sœur sous les amas de dentelles, dans mon grand lit de bambou.

Elle-même trouvait cela tout simple, puisque je ne voulais pas la quitter la nuit et qu'il était impossible d'installer un autre lit dans cette petite chambre. Puis, elle avait l'habitude de mon cercueil.

Un jour, ma manucure, entrant dans ma chambre pour me faire les mains, fut priée par ma sœur d'entrer doucement parce que je dormais encore. Cette femme tourna la tête, me croyant endormie dans un fauteuil ; mais, m'apercevant dans un cercueil, elle s'enfuit en poussant des cris de folle. À partir de ce moment, tout Paris sut que je couchais dans mon cercueil ; et les cancans vêtus d'ailes de canards prirent leur vol dans toutes les directions.

J'avais une telle habitude des turpitudes écrites sur mon compte, que je ne m'en inquiétais guère. Mais, à la mort de ma pauvre petite sœur, un incident tragi-comique se produisit : Quand les croque-morts se présentèrent dans la chambre pour enlever la morte, ils se trouvèrent en face de deux cercueils, et, perdant la tête, le maître de cérémonies envoya chercher un second corbillard en toute hâte. J'étais alors près de ma mère qui avait perdu connaissance, et je revins à temps pour empêcher les hommes noirs d'emporter mon cercueil. Le second corbillard fut renvoyé, mais les journaux s'emparèrent de cet incident. Je fus blâmée, critiquée, etc.

Ce n'était pourtant pas ma faute.

XXIII

Je tombai assez gravement malade après la mort ma sœur. Je l'avais soignée des jours et des nuits ; et, le chagrin aidant, je devins très anémique. Je fus envoyée pour deux mois dans le Midi. Je promis d'aller à Menton, et je me dirigeai de suite vers la Bretagne, le pays de mes rêves.

J'avais avec moi mon petit garçon, mon maître d'hôtel et sa femme. Ma pauvre Guérard, qui m'avait aidée dans les soins donnés à ma sœur, était au lit, malade d'une phlébite ; j'aurais tant voulu l'avoir avec moi.

Ah ! le beau voyage que nous fîmes alors ! La Bretagne, il y a trente-cinq ans, était sauvage, inhospitalière, mais aussi belle, peut-être plus belle que maintenant, car elle n'était pas sillonnée de routes carrossables ; ses flancs verts n'étaient pas tachés de petites villas blanches ; ses habitants, les hommes, n'étaient pas affublés de l'abominable pantalon moderne, les femmes, du miséreux petit chapeau à plumes. Non, les Bretons promenaient fièrement leurs jambes nerveuses vêtues de la guêtre ou du bas à côtes, le pied pris dans le soulier de cuir à boucles ; les longs cheveux collés aux tempes cachaient les oreilles maladroites et donnaient au visage une noblesse que ne laisse pas la coupe moderne. Les femmes, avec leurs jupes courtes laissant voir leurs chevilles menues sous le bas noir, avec leur petite tête sous les ailes de la cornette, ressemblaient à des mouettes.

Je ne parle pas, bien entendu, des habitants de Pont-l'Abbé ou du bourg de Batz, qui ont des aspects tout différents.

Je visitai presque toute la Bretagne et séjournai surtout dans le Finistère. La pointe du Raz m'avait conquise. Je restai douze jours à Audierne, chez le père Batifoullé, si gros, si gras, qu'il avait fait faire une entaille dans la table pour y loger son ventripotent abdomen.

Je partais chaque matin à dix heures. Mon maître d'hôtel Claude préparait lui-même mon déjeuner qu'il empilait ensuite avec un soin extrême dans trois petits paniers ; puis, montant dans le véhicule – combien comique – du père Batifoullé, mon petit garçon conduisant, nous partions pour la baie des Trépassés.

Ah ! la belle et mystérieuse plage, toute hérissée de rochers, toute blonde et toute plaintive ! Le gardien du phare me guettait et venait au-devant de moi. Claude lui remettait nos victuailles, avec mille renseignements sur la façon de cuire les œufs, de réchauffer les lentilles, et de griller le pain. Il emportait tout, puis revenait avec deux vieux bâtons auxquels il avait ajouté des clous pour en faire des piques ; et nous recommencions la terrifiante ascension de la pointe du Raz, espèce de labyrinthe plein de surprises désagréables, de crevasses qu'il fallait sauter au-dessus de l'abîme béant et mugissant, de trappes sous lesquelles il fallait s'écraser à plat ventre pour passer, ayant au-dessus de vous, vous frôlant même, un rocher abattu là depuis des temps inconnus et ne se tenant en équilibre que par un inexplicable phénomène.

Puis, c'était tout à coup le chemin, si étroit qu'il était impossible de marcher de face : il fallait se coller le dos contre le roc et avancer les deux bras en croix, les doigts s'accrochant aux rares aspérités du rocher.

Quand je pense à ce que j'ai fait à ce moment-là, je frémis ; car j'avais et j'ai toujours des vertiges fous ; et je faisais ce trajet

sur un roc à pic, à trente mètres de haut, au milieu du bruit infernal de la mer éternellement furieuse à cet endroit, et qui déferle rageusement contre cet indestructible rocher. Et je devais y prendre plaisir, puisque j'ai fait cinq fois le trajet en onze jours.

Après ce défi jeté à la raison, nous allions nous installer en bas dans la baie des Trépassés. Après le bain, nous déjeunions et je faisais de la peinture jusqu'au coucher du soleil.

Il n'y avait personne le premier jour. Le second jour, un enfant était venu nous regarder. Le troisième jour, une dizaine de gamins nous entouraient, nous demandant des sous. J'eus le grand tort de leur en donner, car le lendemain il y avait vingt à trente gamins, dont quelques-uns étaient des gars de seize à dix-huit ans.

Ayant vu quelques vestiges d'humanité près de mon chevalet, je priai l'un d'eux d'enlever les vilaines choses et de les jeter à la mer ; et pour cela je donnai, je crois, cinquante centimes. Quand je revins pour achever mon tableau le jour suivant, tout le village voisin avait choisi cet endroit pour soulager ses infortunes corporelles. Et aussitôt mon arrivée, les mêmes gamins, augmentés encore, m'offrirent d'enlever, moyennant finances, les traces de leur occupation.

Je fis charger la vilaine bande par Claude et le gardien du phare ; et, comme ils nous jetaient des pierres, je braquai mon fusil sur la petite troupe. Ils s'enfuirent en hurlant. Seuls, deux gamins de six à dix ans étaient restés là, assis tristement. Nous n'y prîmes pas garde et je m'installai plus loin, abritée par un rocher faisant auvent. Les deux gamins avaient suivi. Claude et le gardien Lucas guettaient pour voir si la bande ne revenait pas.

Les enfants s'étaient accroupis sur la pointe extrême du rocher qui surplombait au-dessus de nos têtes. Ils semblaient tranquilles, quand tout à coup ma jeune femme de chambre sur-

sauta : « Quelle horreur ! madame... Quelle horreur ! Ils nous jettent des poux ! »

Et, en effet, les deux petits vauriens amassaient depuis une heure tout ce qu'ils trouvaient de vermines sur eux, et nous les jetaient. Je fis saisir les deux petits drôles, et ils reçurent une correction d'importance.

Il y avait une crevasse à laquelle on avait donné le nom d'« Enfer du Plogoff ». J'avais une envie folle de descendre dans cette crevasse, mais le gardien m'en dissuadait toujours, objectant avec ténacité le danger à courir et sa crainte de responsabilité en cas d'accident.

Je persistai néanmoins dans ma volonté ; enfin, après mille promesses, plus un certificat attestant que, malgré les supplications du gardien et malgré la certitude du danger que je courais, j'avais voulu quand même, etc., et après avoir fait un petit cadeau de cinq louis au brave homme, j'obtins les facilités pour descendre dans l'Enfer du Plogoff, c'est-à-dire : une grande ceinture à laquelle était attachée une forte corde. Je bouclai cette ceinture autour de ma taille, si mince alors (quarante-trois centimètres) qu'il fallut faire des trous supplémentaires pour arriver à la fermer.

Puis le gardien chaussa chacune de mes mains d'un sabot dont la semelle était bardée de gros clous sortant de deux centimètres. Je restai bouche bée à la vue de ces sabots et je demandai l'explication avant de vouloir les ganter. « Voilà, me dit le gardien Lucas : quand j'vas vous descendre, comme vous êtes plus fine qu'une arête, vous ballotterez dans la crevasse et vous risquerez de vous broyer les os ; tandis qu'avec vos sabots aux mains, vous vous défendrez contre les parois en étendant l'bras à droite... à gauche... selon qu'vous ballotterez... Je n'vous réponds pas qu'vous n'aurez pas quelqu'"gnions", mais ça, c'est votre faute ; c'est vous qui voulez y aller. Maintenant, écoutez

bien, ma p'tite dame : quand vous s'rez en bas sur l'rocher du milieu, faites attention d'pas glisser, car c'est là qu'est l'plus dangereux. Si vous tombez dans l'eau, j'tirerai la corde, ben sûr, mais j'réponds de rien. Dans c'maudit tourbillon d'eau, vous pouvez être prise entre deux pierres, et j'aurai beau tirer, j'casserai la corde, et c'est tout ! »

Puis l'homme devint pâle et, faisant le signe de la croix, il se pencha vers moi, murmurant d'une voix de rêve : « C'est les naufragés qui sont là sous les pierres, en bas. C'est eux qui dansent au clair de lune sur la plage des Trépassés. C'est eux qui mettent du goémon gras sur la petite roche, en bas, pour faire tomber les voyageurs qu'ils entraînent ensuite dans le fond de la mer. »

Puis, me regardant de tout près dans les yeux : « Voulez-vous tout d'même descendre ? – Mais oui, père Lucas, je veux descendre tout de suite. »

Mon petit garçon bâtissait des remparts, des forteresses, là-bas sur le sable, avec Félicie. Seul, Claude était avec moi. Il ne disait pas un mot, connaissant mon effréné désir du danger. Il regarda si la ceinture était bien accrochée et me demanda la permission de ficeler la patte au ceinturon ; puis il passa plusieurs fois un gros filin tout autour pour consolider le cuir ; et je descendis, suspendue par la corde, dans le noir de la crevasse. J'étendais les bras de droite, de gauche, ainsi que me l'avait prescrit le gardien et, quand même, je me cognais les coudes.

Au premier moment, je crus que le bruit que j'entendais était la résonance répercutée des coups de sabots sur les parois ; mais, soudain, un effroyable fracas envahit mon cerveau : des coups de canon successifs, des coups de fouet stridents, claquants, féroces, des hurlements plaintifs... et les « han » fatigués d'une centaine de matelots tirant une « seine » remplie de poissons, d'algues et de pierres. Tous ces bruits s'entrechoquaient sous la méchante poussée du vent.

Je devenais enragée de colère contre moi, car la peur m'avait saisie. Plus je descendais, plus le grondement hurleur devenait bourdonnant dans mes oreilles, dans mon cerveau ; et mon cœur battait la charge des lâches. Le vent s'engouffrait dans l'étroit tunnel et courait en sens divers autour de mes jambes, de mon torse, de mon cou. Le trac fou me prenait. Je descendais lentement, et je sentais, à chaque petite secousse, que les quatre mains qui me tenaient là-haut arrivaient à un nœud. Je voulus me rappeler le nombre de nœuds, car il me semblait que je n'avançais pas. Alors j'ouvris la bouche pour crier : « Remontez-moi ! » Mais le vent, qui tournoyait en danse folle autour de moi, s'engouffra dans ma bouche anxieusement ouverte. Je faillis étouffer. Alors, je fermai les yeux et renonçai à lutter. Et je ne voulais même plus étendre les bras.

Quelques instants après, je relevai mes jambes dans un accès de terreur indéfinissable : la mer venait de les étreindre d'une caresse brutale qui les avait trempées. Cependant, je repris courage, car j'y voyais clair. Je détendis mes jambes qui se trouvaient d'aplomb sur la petite roche. C'est vrai qu'elle était glissante.

Je me cramponnai à un grand anneau fixé exprès dans la voûte qui surplombait la roche et je regardai. La crevasse longue et étroite s'élargissait tout à coup dans sa base et se terminait en une large grotte qui donnait sur la pleine mer ; mais l'entrée de cette grotte était défendue par une quantité de gros et petits rochers qui se perdaient à fleur d'eau, à une lieue en avant ; ce qui explique, et le bruit terrible de la mer déferlant dans le labyrinthe, et la possibilité de se tenir debout sur un caillou – comme disent les Bretons, – ayant autour de soi la danse éperdue des vagues.

Cependant, je me rendais bien compte qu'un faux pas pouvait être mortel dans le remous brutal des lames qui accouraient de loin avec une vitesse vertigineuse, se broyaient contre l'obstacle insurmontable, et choquaient, en se reculant devant

l'obstacle, d'autres lames qui les suivaient. De là le jaillissement perpétuel de ces fusées d'eau qui s'engouffraient dans la crevasse sans danger de vous noyer.

La nuit commençait à venir et j'éprouvai une effroyable angoisse en découvrant à la crête d'un petit rocher deux yeux énormes qui me regardaient fixement. Puis, à une touffe d'algues, plus loin encore, deux autres yeux fixes. Je ne voyais rien du corps de ces êtres, que des yeux.

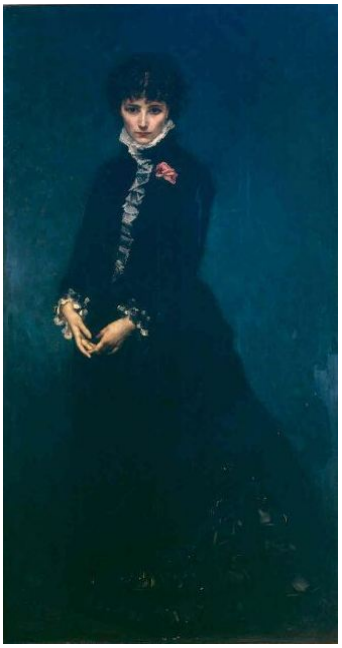
Je crus un instant que j'avais le vertige, et je me mordis la langue au sang ; puis je tirai violemment sur ma corde, ainsi qu'il le fallait faire pour être remontée. Je sentis la joie frémissante des quatre mains, et je perdis pied, enlevée par mes gardiens. Les yeux s'étaient dressés aussi, inquiets de me voir partir. Et je ne vis plus, pendant que je montais en l'air, que des yeux partout : des yeux jetant de longues antennes pour avancer vers moi. Je n'avais jamais vu de pieuvres, et je ne connaissais même pas l'existence de ces horribles bêtes.

Pendant l'ascension, qui me parut interminable, j'eus la vision de ces bêtes le long des parois, et je claquais des dents en débarquant sur le tertre vert. Je racontai de suite au gardien la cause de ma terreur, et il se signa en disant : « C'est les yeux des naufragés. Faut pas rester là. » Je savais bien que ce n'était pas les yeux des naufragés, mais j'ignorais alors ce que c'était. Et je crus que j'avais vu des bêtes ignorées de tous. Ce n'est qu'à l'hôtel, chez le père Batifoullé, que j'appris à connaître les pieuvres.

Il ne me restait que cinq jours de congé ; je les passai à la pointe du Raz, assise dans une encoche de rocher qu'on a surnommée « le fauteuil Sarah Bernhardt ».

Bien des touristes s'y sont assis depuis.

Je rentrai à Paris, mon congé terminé. Mais, très faible encore, je ne pus reprendre mon service que vers le mois de novembre. Je jouais les pièces de mon répertoire, et m'énervais de n'avoir aucune création.



Un jour, Perrin vint me voir à mon atelier de sculpture. Il se mit à bavarder d'abord sur mes bustes, me dit que je devrais faire son médaillon et, comme par hasard, il me demanda si je savais le rôle de Phèdre. Je n'avais jusqu'alors joué qu'Aricie, et le rôle de Phèdre me semblait formidable. Pourtant je l'avais étudié pour mon plaisir. « Oui, je sais le rôle de Phèdre. Mais je crois que, si je devais le jouer, je mourrais de peur. »

Il rit, de son petit rire de canard, et me dit en me baisant la main (car il était très galant) : « Travaillez-le, je crois que vous le jouerez. »

En effet, huit jours après, je fus mandée au cabinet directorial, et Perrin m'apprit qu'il annonçait *Phèdre* pour le 21 décembre, la fête de Racine, avec Mlle Sarah Bernhardt dans le rôle de Phèdre. Je faillis m'écrouler. « Eh bien, et Mlle Rousseil ? lui dis-je. – Mlle Rousseil veut avoir la promesse du comité qu'elle sera sociétaire au mois de janvier, et le comité, qui la nommerait sans doute, refuse de faire cette promesse, déclarant que la

demande ressemble à un chantage. Maintenant, peut-être Mlle Rousseil changera-t-elle ses batteries ; en ce cas, vous jouerez Aricie et je changerai l'affiche. »

En sortant de chez Perrin, je me heurtai à M. Régnier. Je lui racontai ma conversation avec l'administrateur et je lui fis part de mes angoisses. « Mais non, mais non, me dit le grand artiste, il ne faut pas avoir peur ! Je vois très bien ce que vous allez faire de ce rôle ! Il faut simplement ne pas forcer votre voix. Poussez le rôle vers la douleur et non vers la fureur, tout le monde y gagnera, même Racine. »

Alors, joignant les mains : « Oh ! mon petit monsieur Régnier, faites-moi travailler Phèdre et j'aurai moins peur. » Il me regarda, un peu surpris, car je n'étais, en général, ni docile, ni accessible aux conseils ; je reconnais que j'avais tort, mais j'étais ainsi. Seulement, la responsabilité qui m'incombait me rendait timide.

Régnier accepta, et je pris rendez-vous pour le lendemain matin, à neuf heures. Rosélia Rousseil persistant dans sa demande au comité, *Phèdre* fut affichée pour le 21 décembre, avec Mlle Sarah Bernhardt pour la première fois dans le rôle de Phèdre.

Cela fit grand bruit dans la phalange artistique et dans le monde qui aime le théâtre. Le soir, on refusa plus de deux cents personnes au bureau de location. Quand on vint m'annoncer cela, je me pris à trembler très fort.

Régnier me réconfortait de son mieux, en disant : « Voyons, courage ! N'êtes-vous pas l'enfant gâtée du public ? Il fera crédit à votre inexpérience des grands premiers rôles... etc. »

C'étaient les seules paroles qu'il ne fallait pas me dire. Je me serais sentie plus forte si j'avais pensé que tout ce public venait contre, et non pour moi.

Je me mis à pleurer désespérément comme pleurent les enfants. Perrin, appelé, me consola de son mieux ; puis il me fit rire, en me remettant de la poudre de riz si maladroitement, que je fus un instant aveuglée et étouffée.

Tout le théâtre averti se tenait à la porte de ma loge, voulant entrer pour me réconforter. Mounet-Sully, qui jouait Hippolyte, me disait qu'il avait fait un rêve : « Nous jouions *Phèdre* et j'étais sifflée, huée, et mes rêves se réalisent toujours à l'envers... Donc, s'écria-t-il, nous aurons un immense succès ! »

Mais ce qui acheva de me mettre en belle humeur, c'est l'arrivée de ce brave Martel, qui jouait Théramène et qui n'avait pas achevé son nez pour venir plus vite, me croyant malade. La vue de ce visage gris, avec une grande barre de cire rose partant d'entre les deux sourcils, descendant et dépassant le nez d'un demi-centimètre, en laissant loin, là-haut, un bout de nez aux larges narines noires... ce visage était inénarrable ! Et le fou rire gagna tout le monde. Je savais bien que Martel se faisait un faux nez, car je l'avais vu, ce pauvre nez, changer de forme à la seconde représentation de *Zaïre,* sous la dépression tropicale de l'atmosphère ; mais je ne m'étais jamais rendu compte de combien il allongeait son nez. Cette apparition comico-macabre me rendit toute ma gaieté et, dès lors, toute la possession de mes moyens.

La soirée fut un long triomphe pour moi. Et la presse fut unanimement très élogieuse, sauf l'article de Paul de Saint-Victor qui, très lié avec une sœur de Rachel, ne pouvait admettre mon impertinente outrecuidance de me mesurer à la grande artiste disparue : ce sont ses propres paroles, dites à Girardin qui me les a répétées de suite.

Comme il se trompait, ce pauvre Saint-Victor ! Je n'avais jamais vu Rachel, mais j'avais le culte de son talent, car je n'étais entourée que de ses plus dévotieux admirateurs ; et ils ne songeaient guère à me comparer à leur idole.

Quelques jours après cette représentation de *Phèdre*, on nous fit la lecture de la nouvelle pièce de Bornier, *La Fille de Roland*. Le rôle de Berthe me fut confié, et nous commençâmes de suite les répétitions de cette belle pièce, aux vers un peu plats, mais enveloppée d'un grand souffle patriotique.

Il y avait dans cette pièce un duel terrible, auquel le public n'assistait pas, mais qui lui était raconté par Berthe, fille de Roland, au fur et à mesure que les incidents se déroulaient sous les yeux de la malheureuse amante qui, d'une fenêtre du château, suivait, éperdue d'angoisse, les péripéties du combat. Cette scène était la seule importante de mon rôle très sacrifié.

La pièce était prête à passer, lorsque Bornier demanda qu'on permît à son ami Émile Augier d'assister à une répétition générale. La pièce finie, Perrin vint à moi : il avait l'air affectueux et contraint. Quant à Bornier, il vint droit à moi, l'air décidé et batailleur. Émile Augier le suivait. « Voilà... », me dit-il. Je le regardai fixement, le sentant ennemi dans cette minute. Il s'arrêta court et, se grattant la tête, se tourna vers Augier, en disant : « Je vous en prie, cher Maître, expliquez vous-même à Mademoiselle... »

Émile Augier était un homme grand, large d'épaules, à l'aspect commun, à la parole un peu grasse. Il était très considéré au Théâtre-Français dont il était pour le moment l'auteur à succès. Il s'approcha de moi : « C'est très bien, ce que vous avez fait à cette fenêtre, Mademoiselle, mais c'est ridicule ; ce n'est pas votre faute, mais celle de l'auteur, qui a écrit une scène invraisemblable. Le public se roulerait de rire, il faut couper cette scène. »

Je me tournai vers Perrin qui écoutait silencieux : « Est-ce votre avis, Monsieur l'administrateur ? J'ai discuté tout à l'heure avec ces Messieurs, mais l'auteur est maître de son œuvre. » Alors, m'adressant à Bornier : « Eh bien, mon cher ; auteur, qu'est-ce que vous décidez ? » Le tout petit Bornier regarda le grand Émile Augier. Il y avait, dans ce regard quémandeur et piteux, la douleur de couper une scène à laquelle il tenait, et la crainte de contrarier un académicien au moment où il voulait se présenter à l'Académie... « Coupez ! Coupez ! sans quoi vous-êtes, foutu ! » répondit brutalement Augier, et il tourna le dos.

Alors, le pauvre Bornier, qui ressemblait à un gnome breton, s'approcha de moi. – Il se grattait désespérément, car le malheureux avait une maladie de peau qui le démangeait terriblement. – Il resta sans parler. Ses yeux interrogeaient mes yeux. Une anxiété poignante était peinte sur son visage.

Perrin, qui s'était rapproché de nous, comprit le petit drame intime qui se passait dans le cerveau du doux Bornier : « Refusez énergiquement, » me murmura-t-il. Je compris à mon tour et déclarai nettement à Bornier que, si on coupait cette scène, je rendais mon rôle.

Alors Bornier se précipita sur mes deux mains qu'il baisa ardemment. Puis, courant vers Augier, il s'écria dans une emphase comique : « Mais je ne peux pas couper ! Je ne peux pas ! Elle rend son rôle ! Et nous passons après-demain ! » Puis, sur un geste d'Émile Augier qui voulait parler : « Mais non ! Mais non ! Remettre ma pièce à huit jours, c'est la tuer ! Je ne peux pas couper ! Ah ! mon Dieu ! » Et il criait, et il gesticulait de ses deux bras trop longs. Et il trépignait de ses deux jambes trop courtes. Sa grosse tête, chevelue allait de droite, de gauche. Il était à la fois comique et attendrissant.

Émile Augier, énervé, fonça sur moi, tel un sanglier traqué par un chien traquant : « Vous prenez la responsabilité, Mademoiselle, des événements à la première, après cette scène ab-

surde de la fenêtre ? – Parfaitement, Monsieur. Et je m'engage même à faire de cette scène que je trouve, moi, très belle, un énorme succès ! » Il haussa grossièrement les épaules, marmonnant je ne sais quoi de malhonnête entre ses dents.

Au moment de quitter le théâtre, je rencontrai ce pauvre Bornier transfiguré. Il me remercia mille fois, car il tenait tant à cette scène, et il n'osait pas contrecarrer Émile Augier. Perrin et moi avions deviné les justes émotions de ce pauvre poète très doux, très bien élevé, mais un peu jésuite.

La pièce eut un gros succès. Et la scène de la fenêtre, le soir de la première, fut un triomphe. C'était peu de temps après la terrible guerre de 1870. La pièce contenait de fréquentes allusions. Et, grâce au chauvinisme du public, elle eut une carrière plus belle que ne le méritait l'œuvre en elle-même.

Je fis mander Émile Augier. Il entra dans ma loge d'un air bourru et me cria dès la porte : « Tant pis pour le public, ça prouve qu'il est imbécile, de faire un succès à une semblable turpitude ! » Et il disparut avant d'avoir pénétré tout à fait dans ma loge.

Sa boutade me fit rire. Et comme Bornier triomphant m'avait embrassé plus de dix fois, je me grattai partout.

Deux mois après, je jouai *Gabrielle* de ce même Augier, et j'eus avec lui d'incessantes querelles. Je trouvais les vers de cette pièce exécrables. Coquelin, qui jouait mon mari, eut un grand succès. Moi, je fus aussi médiocre que la pièce, ce qui n'est pas peu dire.

J'avais été nommée sociétaire au mois de janvier et, depuis ce temps, il me semblait que j'étais en prison, car je m'étais engagée à ne pas quitter la Maison de Molière, d'ici beaucoup d'années. Cette idée me rendait triste. C'est Perrin qui m'avait

poussée à demander le sociétariat. Et je le regrettais maintenant.

Je restai presque toute la fin de l'année, ne jouant que de temps à autre. J'occupais alors tout mon temps à surveiller la construction d'un joli hôtel que je me faisais bâtir au coin de l'avenue de Villiers et de la rue Fortuny.

Une sœur de ma grand-mère m'avait laissé par testament une assez jolie somme que j'employai à acheter un terrain. Mon rêve était d'avoir mon chez-moi bien à moi ; je le réalisai donc. Le gendre de M. Régnier, Félix Escalier, architecte très à la mode, me construisit un ravissant hôtel.

Rien ne m'amusait plus que d'aller dès le matin avec lui sur les chantiers. Puis, après, je montais sur les échafaudages mouvants. Après, je montais sur les toits. J'oubliais mes chagrins du théâtre dans cette nouvelle occupation. Oh ! mon Dieu ! je ne rêvais rien moins que de me faire architecte.

Puis, la construction terminée, il fallait penser à l'intérieur. Et je dépensais mes forces à aider mes amis peintres qui faisaient des plafonds dans ma chambre, dans ma salle à manger, dans mon hall : Georges Clairin, l'architecte Escalier qui était en même temps peintre de talent, Duez, Picard, Butin, Jadin et

Parrot. Je m'amusais follement. Et je me souviens d'une farce que je jouai à une de mes parentes.

Ma tante Betsy était venue de Hollande, son pays natal, pour passer quelques jours à Paris. Elle était descendue chez ma mère. Je l'invitai à déjeuner dans mon nouveau local non terminé. Cinq de mes amis peintres travaillaient, qui dans une pièce, qui dans une autre ; partout de hauts échafaudages étaient installés.

Moi, pour être plus à mon aise pour grimper les échelles, je m'étais mise en costume de sculpteur. Ma tante, en me voyant ainsi, se trouva horriblement choquée et m'en fit la remarque. Je lui préparais une autre surprise : elle avait pris tous ces jeunes gens pour des peintres en bâtiment, et me trouvait trop familière avec eux. Mais elle faillit s'évanouir quand, midi sonnant, je me précipitai sur le piano pour accompagner la complainte des estomacs affamés. Cette complainte folle avait été improvisée par le groupe des peintres, mais revue et corrigée par les amis poètes. La voici :

Oh ! peintres de la Dam' jolie,
De vos pinceaux arrêtez la folie !
Il faut descendr' des escabeaux,
Vous nettoyer et vous faire très beaux !
Digue, dingue, donne,
L'heure sonne !
Digue, dingue, di...
C'est midi !

Sur les grils et dans les cass' roles
Sautent le veau, et les œufs et les soles.
Le bon vin rouge et l' Saint-Marceaux
Feront gaiment galoper nos pinceaux !
Digue, dingue, donne,
L'heure sonne !
Digue, dingue, di...
C'est midi !

Voici vos peintres, Dam' jolie,

Qui vont pour vous débiter leur folie.
Ils ont tous lâché l'escabeau,
Sont frais, sont fiers, sont propres et très beaux.
Digue, dingue, donne,
L'heure sonne !
Digue, dingue, di...
C'est midi !

Puis, le chant terminé, je grimpai dans ma chambre et me mis en « belle Madame » pour déjeuner.

Ma tante m'avait suivie. « Voyons, ma petite, me dit-elle, vous êtes folle, de penser que je vais déjeuner avec tous vos ouvriers. Il n'y a vraiment que dans Paris qu'une dame peut faire de pareilles choses. – Mais non, ma tante, tranquillisez-vous. » Et je l'entrainai, quand je fus vêtue, vers la salle à manger, laquelle était la pièce la plus habitable de l'hôtel.

Les cinq jeunes gens saluèrent gravement ma tante qui ne les reconnut pas tout d'abord, car ils avaient quitté leurs costumes de travail et semblaient cinq jeunes gens froids et snobs ! Mme Guérard déjeunait avec nous. Tout à coup, au milieu du déjeuner, ma tante s'écria : « Mais ce sont vos ouvriers de tout à l'heure ! » Les cinq jeunes gens se levèrent en saluant très bas. Alors, ma pauvre tante comprit son erreur et s'en excusa dans toutes les langues, tant elle était intimidée et confuse.

XXIV

Un jour, on m'annonça Alexandre Dumas fils. Il venait me donner la bonne nouvelle qu'il avait terminé sa pièce pour la Comédie-Française, *L'Étrangère,* et que mon rôle, la duchesse de Septmonts, était très bien venu. « Vous pouvez, me dit-il, vous tailler là un beau succès ! » Je lui exprimai toute ma joie reconnaissante.

Un mois après cette visite, nous fûmes convoqués à la Comédie pour la lecture de *L'Étrangère.*

La pièce eut un grand succès de lecture, et moi j'étais ravie de mon rôle, Catherine de Septmonts. Je trouvais, du reste, très bien aussi le rôle de Croizette : Mistress Clarkson.

Got nous remit à tous nos rôles copiés, et, pensant qu'il faisait erreur, je passai à Croizette le rôle de l'Étrangère qu'il venait de me remettre, lui disant : « Tiens, Got se trompe, voilà ton rôle. » Elle me répondit un peu sèchement : « Mais non, il ne se trompe pas, c'est moi qui joue la duchesse de Septmonts. » Je fus prise d'un fou rire inextinguible qui stupéfia tous les assistants.

Et quand Perrin agacé me demanda pourquoi je riais ainsi, j'exclamai : « C'est votre tête, celle de Dumas, de Got, de Croizette et de vous tous qui étiez dans le sournois complot et n'étiez pas sans crainte de l'issue de votre petite lâcheté. Eh bien, remettez-vous : j'étais ravie de jouer la duchesse de Septmonts,

mais cela m'amuse dix fois plus de jouer l'Étrangère ! Et cette fois, ma petite Sophie, je te mettrai dans ma poche, et je n'y mettrai aucun ménagement, car tu viens de jouer une petite comédie indigne de notre amitié ! »

Les répétitions furent nerveuses de part et d'autre. Perrin, qui était un Croizettiste enragé, se lamentait sur le manque de souplesse du talent de Croizette, si bien qu'un jour, celle-ci, hors d'elle, lui décocha : « Eh bien, Monsieur, il fallait laisser le rôle à Sarah, elle aurait eu la voix que vous désirez pour les scènes d'amour ; moi, je ne peux pas faire mieux. On m'énerve trop, j'en ai assez ! » Et elle s'enfuit en sanglotant dans le petit guignol, où elle eut une véritable crise de nerfs.

Je la suivis et la consolai de mon mieux. Et, au milieu de ses larmes nerveuses elle murmurait en m'embrassant : « C'est vrai... c'est eux qui m'ont poussée à te faire cette cochonnerie, et maintenant, ils m'embêtent... » Croizette parlait gras, très gras... et parfois elle avait la plaisanterie gauloise. Ce jour-là, nous nous réconciliâmes tout à fait.

Une semaine avant la première représentation, je reçus une lettre anonyme, me prévenant que Perrin mettait toute sa diplomatie en jeu auprès de Dumas, pour faire changer le titre de la pièce. Il désirait, cela va de soi, que la pièce eût pour titre : *La Duchesse de Septmonts.*

Je bondis vers le théâtre pour trouver de suite Perrin. Je rencontrai à la porte Coquelin, qui jouait le duc de Septmonts, dans lequel il fut merveilleux. Je lui montrai la lettre. Il haussa les épaules : « C'est une infamie ! Comment peux-tu croire une lettre anonyme ? C'est indigne de toi ! »

Nous causions en bas de l'escalier, quand l'administrateur arriva. « Tiens, montre-lui ta lettre, à Perrin. » Et il me la prit des mains pour la lui montrer. Ce dernier rougit légèrement : « Je connais cette écriture, dit-il, c'est quelqu'un de la Maison qui a écrit cette lettre... » Je la lui repris vivement, lui disant :

« Alors, c'est quelqu'un de renseigné, et ce qu'il écrit est peut-être vrai, dites-le-moi ? Je suis en droit de le savoir. – J'ai le mépris des lettres anonymes ! » Et il monta sans plus répondre, après avoir légèrement salué.

« Ah ! si c'est vrai... s'écria Coquelin, elle est raide ! Veux-tu que j'aille chez Dumas, je le saurai tout de suite ? – Non, merci ! Mais tu me donnes une idée... J'y vais. » Et, après lui avoir serré la main, je me fis conduire chez Dumas fils.

Il allait sortir. « Eh bien ?... Eh bien, qu'est-ce qu'il y a ? Vous avez des yeux de flammes ! » Je rentrai avec lui dans le salon et lui posai nettement ma question. Il avait gardé son chapeau ; il le retira pour se donner une contenance, mais, avant qu'il ait pu dire un mot, j'entrai dans une colère folle. De ces colères qui ne me prenaient plus que rarement, mais qui ressemblaient à des accès de folie.

Et, en effet, tout ce que j'avais de rancœur contre cet homme, contre Perrin, contre tout le monde du Théâtre qui aurait dû m'aimer, me soutenir, et qui me trahissait à tout propos ; tout ce que j'avais amoncelé de colères sourdes pendant les répétitions, de cris de révolte contre l'injustice perpétuelle de ces deux hommes : Perrin et Dumas ; je lâchai tout dans une avalanche de phrases cinglantes, furieuses et sincères. Je lui remémorai ses promesses des premiers jours, sa visite à mon hôtel de l'avenue de Villiers, la façon lâche et sournoise dont il m'avait sacrifiée sur la demande de Perrin et sur les instances des amis de Sophie... Je parlai... je parlai sans lui permettre de placer un mot.

Quand, épuisée, je dus m'arrêter, je murmurai haletante de fatigue : « Quoi ?... Quoi ?... Qu'avez-vous à répondre ?... – Ma chère enfant, fit-il d'une voix très émue, si j'avais fait mon examen de conscience, j'aurais dû me dire tout ce que vous venez de dire si éloquemment ! Maintenant, je dois avouer pour me disculper un peu, que je croyais que votre Théâtre vous était absolument indifférent ; que vous préfériez de beaucoup votre

sculpture, votre peinture et votre cour. Nous avons rarement causé ensemble, et on m'a laissé croire tout ce que je croyais. Votre furieux chagrin m'intéresse beaucoup. La pièce gardera son titre primitif : *L'Étrangère,* je vous en donne ma parole ! Et maintenant, embrassez-moi bien fort pour me prouver que vous ne m'en voulez pas. »

Je l'embrassai. Et à partir de ce jour nous fûmes bons amis.

Je racontai le soir toute cette histoire à Croizette, et je vis qu'elle ne savait rien de la vilaine machination. J'en fus bien contente.

La pièce eut un énorme succès. Coquelin, Febvre et moi remportâmes les gros succès de la soirée.

Je venais de commencer, dans mon atelier du boulevard de Clichy, un grand groupe qui m'avait été inspiré par l'histoire lamentable d'une pauvre vieille femme que je voyais souvent à la tombée de la nuit dans la baie des Trépassés.

Je m'étais approchée d'elle un jour, désirant lui parler, mais je fus si effrayée par son regard de folle que je m'éloignai aussitôt ; et le gardien me conta ceci : mère de cinq fils, tous marins, deux avaient été tués par les Allemands en 1870, et trois dormaient sous les flots. Elle avait élevé le petit garçon de son dernier fils, le tenant toujours loin de la mer, dans une petite vallée, et lui apprenant à haïr l'eau. Elle n'avait jamais quitté le petit, mais l'enfant devenait si triste, si triste, qu'il tomba malade et déclara qu'il allait mourir parce qu'il n'avait pas vu la mer. « Eh bien, guéris-toi, dit l'aïeule attendrie, et nous irons ensemble la voir. » Deux jours après, l'enfant était sur pied ; et la grand-mère quitta la vallée, accompagnée du petit garçon, pour aller voir la mer, tombeau de ses trois fils.

C'était un jour de novembre. Le ciel bas s'aplatissait sur l'Océan, bornant l'horizon. L'enfant bondit de joie. Il sauta,

gambadant, riant, criant de joie en voyant toute cette eau mouvante.

La grand-mère, assise sur le sable, cachait ses yeux pleins de larmes sous ses deux mains tremblantes ; puis, soudain frappée par le silence elle se redressa éperdue : là, devant elle, une barque à la dérive, et, dans la barque, son gars, son petit gars de huit ans qui riait comme un fou, pagayant de son mieux avec l'unique rame qu'il pouvait à peine tenir ; et il criait : « J'vas voir quoi qu'y a derrière le gris et je reviens ! »

Il ne revint pas. Et, le lendemain, on trouva la pauvre causant tout bas aux vagues qui venaient baigner ses pieds. Depuis, elle allait chaque jour jeter le pain qu'on lui donnait, disant aux flots : « Il faut porter ça au p'tit... »

Ce poignant récit m'était resté en mémoire. Je voyais encore la femme, grande, avec sa cape brune surmontée d'un lourd capuchon.

Je travaillai avec acharnement à ce groupe. Il me semblait maintenant que j'étais née pour être sculpteur, et je commençais à prendre mon théâtre en mauvaise part. Je n'y allais que par devoir, et je me sauvais le plus vite possible.

J'avais fait plusieurs esquisses. Aucune ne me satisfaisait.

Au moment où, découragée, j'allais jeter à terre ma dernière esquisse, le peintre Georges Clairin, qui venait d'entrer, s'y opposa de toutes ses forces. Et mon brave ami Mathieu-Meusnier, qui était plein de talent, s'opposa ainsi que lui à la destruction de ma maquette.

Excitée par leurs encouragements, je décidai de pousser mon œuvre et d'en faire un grand groupe. Je demandai à Meusnier s'il connaissait une vieille femme très grande, très osseuse ; il m'en envoya deux qui ne me convenaient pas. Alors je m'adressai à tous mes amis peintres et sculpteurs, et pendant huit jours la Cour des miracles défila devant moi.

J'arrêtai mon choix sur une femme de ménage qui devait avoir une soixantaine d'années. Elle était géante et taillée à coups de serpe. J'éprouvai, en la voyant entrer, un léger sentiment de crainte. L'idée de rester seule des heures entières avec ce gendarme féminin me laissait une inquiétude. Cependant, quand je l'entendis parler, je fus calmée : une petite voix timide et des gestes effarouchés de fillette sauvage contrastaient avec la structure de la pauvre femme.

Quand je lui montrai l'esquisse, elle resta hébétée : « Faudra que je montre mon cou et mon épaule ? J'pourrai jamais... » Je lui affirmai qu'il n'y avait jamais personne quand je travaillais. Et je lui demandai à voir son cou tout de suite.

Oh ! ce cou ! Je frappai les mains de joie en le découvrant. Il était long, délabré, terrible. Le sterno-cléido-mastoïdien ressortait en bataille, la pomme d'Adam menaçant de percer la peau. C'était admirable. J'approchai d'elle et découvris doucement son épaule. Oh ! quelle joie ! quelle ivresse ! L'os de l'épaule était visible sous l'épiderme, et sa clavicule surplombait un creux large et profond. Cette femme était le rêve !

Émue, je m'écriai : « Que c'est beau ! que c'est écrit ! C'est admirable ! » Et la géante rougissait. Je lui demandai à voir ses pieds, nus. Elle retira ses gros bas et laissa voir un pied malpropre, mais sans caractère. « Non, lui dis-je, merci, Madame, les pieds sont trop petits, je ne prendrai que la tête et l'épaule. »

Après avoir fait le prix avec elle, je la retins pour trois mois ! À l'idée qu'elle allait gagner tant d'argent pendant trois mois, la pauvre femme se prit à pleurer et me fit si grande pitié, que je lui assurai tout son hiver, afin qu'elle n'eût pas à se chercher de l'ouvrage cet hiver-là, puisqu'elle m'avait déjà raconté qu'elle passait six mois au pays, dans la Sologne, chez ses petits-enfants.

Ma « grand-mère » trouvée, il me fallait un enfant. Je vis alors défiler toute la bande de petits Italiens modèles de profes-

sion. Il y avait des enfants admirables, de véritables petits Jupins. En une seconde, la mère déshabillait le bambin, qui prenait toutes les poses favorables au développement de ses muscles et de son torse. Je choisis un beau petit gars de sept ans qui me paraissait bien neuf.

J'avais fait venir les manœuvres, qui avaient, d'après mon esquisse, monté la carcasse nécessaire à soutenir le poids de mon groupe : d'énormes tiges de fer retenues par des crampons scellés dans le plâtre, puis, partout, d'autres de bois, de fer, auxquelles on suspend des papillons, c'est-à-dire deux petits bouts de bois de trois à quatre centimètres tenus en croix par un petit fil de fer qui s'accroche à toutes les tiges. La carcasse d'un grand groupe ressemble à un immense piège dressé pour attraper des milliers de rats et souris.

J'attaquai cet énorme travail avec le courage d'un ignorant. Rien ne me rebutait. Je travaillais souvent jusqu'à minuit, quelquefois jusqu'à quatre heures du matin. Et comme l'humble bec de gaz était insuffisant pour éclairer, je m'étais fait faire une couronne, ou plutôt un cercle d'argent dont chaque fleuron était un bougeoir dans lequel on mettait une bougie, ceux de derrière ayant quatre centimètres de plus haut que les autres, et, ainsi casquée, je travaillais sans désemparer.

Je n'avais pas une pendule, pas une montre avec moi, je voulais ignorer l'heure, sauf quand je jouais ; alors, une femme de chambre venait me chercher. Que de fois je n'ai ni déjeuné, ni dîné, ayant oublié. J'étais alors prévenue par un évanouissement de faiblesse, et vite je me faisais chercher des gâteaux.

J'avais presque terminé mon groupe, mais je n'avais pas fait les pieds ni les mains de ma pauvre grand-mère. Elle tenait son petit gars mort sur ses genoux, mais ses bras n'avaient pas

de mains, et les jambes n'avaient pas de pieds. Je cherchais en vain les mains et les pieds rêvés : grands, osseux.

Un jour que mon camarade Martel vint me voir à l'atelier pour connaître ce groupe dont on parlait tant, j'eus un trait de génie. Martel était grand, grand et maigre à rendre la Mort jalouse. Je le regardais tourner autour de mon œuvre. Il regardait en connaisseur. Moi, je le regardais aussi. Et soudain, je lui dis : « Mon petit Martel, je vous en prie... je vous en supplie... posez-moi les mains et les pieds de ma "grand'mère" ? » Il se mit à rire, et avec une bonne grâce parfaite, il ôta ses souliers, ses chaussettes, et prit la place de ma géante un peu vexée. Il revint dix jours de suite, me donnant trois heures par jour.

Grâce à lui, je pus terminer mon groupe. Je le fis mouler et l'envoyai au Salon (1876), où il obtint un véritable succès.

Ai-je besoin de dire que je fus accusée d'avoir fait faire ce groupe par un autre. J'envoyai une assignation à un critique qui n'était autre que Jules Claretie, et qui avait déclaré que cette œuvre, très intéressante du reste, ne pouvait être de la signataire. Jules Claretie s'excusa très courtoisement et les choses en restèrent là.

Le jury, après s'être renseigné, me décerna une mention honorable, et je fus folle de joie.

Je fus très critiquée, mais très louée. Presque toutes les critiques portaient sur le cou de ma vieille Bretonne. Je l'avais travaillé avec tant d'amour, ce cou !

Voici un article de René Delorme :

> L'œuvre de Mlle Sarah Bernhardt mérite d'être étudiée en détail. La tête de la grand'mère, très recherchée dans des rides très accentuées, exprime bien la douleur, l'immense douleur, près de laquelle toutes les autres ne sont rien. Je reprocherai seulement à l'artiste d'avoir donné trop de relief au réseau de nerfs qui tranchent sur le cou décharné de l'aïeule. Il y a de l'inexpérience à pro-

céder ainsi. Elle est contente d'avoir bien étudié l'anatomie, et elle n'est pas fâchée de le montrer. C'est, etc...

...

Certes il avait raison, ce Monsieur. J'avais étudié mon anatomie avec fureur et d'une bien amusante façon : j'avais pris des leçons avec le docteur Parrot, si bon pour moi. Je me promenais sans cesse avec un memento de planches anatomiques ; puis, rentrée chez moi, je me mettais devant la glace, et je me disais subitement : « Qu'est-ce que c'est que ça ? » en posant mon doigt sur l'endroit indiqué. Je devais me répondre tout de suite, sans hésiter... Et quand j'hésitais, je me condamnais à apprendre par cœur la musculature de la tête ou du bras, et je ne m'endormais qu'après l'exécution de ce pensum volontaire.

Un mois après l'Exposition, il y avait lecture à la Comédie-Française pour la pièce de Parodi : *Rome vaincue.* Je refusai le rôle de la jeune vestale Opimia, qui m'était distribué, et réclamai énergiquement celui de la septuagénaire Posthumia, vieille Romaine aveugle, figure superbe et très noble.

Il y eut sans doute corrélation d'idées en mon esprit entre ma vieille Bretonne pleurant son fieu et l'auguste patricienne réclamant la grâce de sa petite-fille.

Perrin, d'abord interloqué, céda cependant à mon désir. Mais son goût pour l'ordre, son amour pour la symétrie, le rendirent anxieux à propos de Mounet-Sully, qui devait jouer aussi dans la pièce. Il avait l'habitude de voir Mounet-Sully et moi, dans les deux victimes, les deux héros, les deux amants ; comment faire pour que nous soyons cette fois encore les deux... quelque chose ?... « Eurêka ! » Il y avait dans la pièce un vieux fou nommé Vestaepor, lequel était inutile à l'action, mais avait été inspiré à Parodi pour la tranquillité de Perrin. « Eurêka ! s'écria l'administrateur de la Comédie : Mounet-Sully jouera le

vieux fou Vestaepor. » L'équilibre était rétabli. Le dieu des bourgeois était content.

La pièce, assez médiocre en réalité, obtint un très gros succès de première (27 septembre 1876). Et j'obtins, moi, un succès personnel immense, au quatrième acte. La foule décidément venait à moi, en dépit de tout et de tous.

XXV

La représentation *d'Hernani* acheva de me livrer le public.

J'avais déjà répété avec Victor Hugo, et ce fut une joie pour moi de me retrouver presque chaque jour avec le grand poète. Je n'avais jamais cessé de le voir ; mais je ne pouvais jamais causer avec lui, chez lui. Il y avait toujours des hommes à cravates rouges gesticulant, ou des femmes éplorées déclamant. Il était bon, il écoutait les yeux mi-clos ; je crois qu'il dormait. Puis, éveillé par le silence, il disait une parole consolante, mais se récusait très habilement ; car Victor Hugo n'aurait pas pu promettre, aimant à tenir ses promesses.

Ce n'est pas comme moi : je promets tout avec la ferme intention d'exécuter ma promesse et, deux heures après, j'ai tout oublié. Si une personne de mon entourage ravive mon souvenir, je m'arrache les cheveux et, pour rabibocher mon oubli, j'invente des histoires, j'achète des cadeaux ; enfin, je complique ma vie d'inutiles soucis. Et c'est comme ça depuis... toujours. Et cela restera comme ça jusqu'à la fin.

Comme je me plaignais un jour à Victor Hugo de ne pouvoir jamais causer avec lui, il m'invita à déjeuner, me disant qu'après le déjeuner nous pourrions bavarder tous les deux, seuls. Je m'en fus ravie à ce déjeuner auquel assistaient : Paul Meurice, le poète Léon Cladel, le communard Dupuis, une dame russe dont je ne sais plus le nom, Gustave Doré, etc. En face de lui était Mme Drouet, l'amie des mauvais jours.

Oh ! l'horrible déjeuner ! Que c'était mauvais, mon Dieu ! Et que c'était mal servi ! Puis j'avais les pieds glacés par le vent-coulis des trois portes sans bourrelets qui sifflait sous la table une lamentable complainte.

Près de moi était M. X..., socialiste allemand, qui est aujourd'hui un homme très arrivé. Cet homme avait des mains si sales... il mangeait si malproprement, que le cœur me soulevait. Je l'ai retrouvé à Berlin ; il est maintenant très propre, très correct et, je crois, très impérialiste.

Le malaise de ce voisinage, le froid aux pieds, l'ennui mortel firent de moi une loque incapable de lutter. Je perdis connaissance.

Quand je repris mes sens, je me trouvais étendue sur un canapé, une main dans celle de Mme Drouet, et en face de moi, prenant des croquis : Gustave Doré. « Oh ! ne bougez pas, s'écria-t-il, vous étiez si jolie ! » Cette phrase lancée si mal à propos me charma quand même, et je me prêtai au désir du grand dessinateur qui était de mes amis.

Je quittai la maison de Victor Hugo sans prendre congé de lui, un peu honteuse. Le lendemain, il vint chez moi. Je lui racontai je ne sais quelle histoire justifiant mon malaise, et je ne le revis plus qu'aux répétitions d'*Hernani.*

La première d'*Hernani* eut lieu le 21 novembre 1877. Ce fut un triomphe pour l'auteur et tous les interprètes.

Hernani avait déjà été joué dix ans auparavant, mais Delaunay jouant Hernani était tout le contraire du rôle. Il n'était pas épique, pas romantique, pas poétique. Il n'avait pas le style de ces grandes épopées. Il était charmant, gracieux, avec le sourire perpétuel, moyen de taille, aux gestes étriqués : idéal dans Musset, parfait dans Émile Augier, charmant dans Molière, exécrable pour Victor Hugo. Bressant, qui jouait Charles-Quint, était au-dessous de tout. Sa diction aimable et molle, son œil rieur et sa paupière frisée par la blague lui retiraient toute grandeur. Ses deux énormes pieds, généralement dissimulés à moitié par le pantalon, prenaient une importance folle. Moi, je ne voyais qu'eux. Ils étaient grands, grands, plats et légèrement en dedans, ils étaient affreux, cauchemardants. Ah ! l'admirable couplet aux mânes de Charlemagne, quel galimatias ! Le public toussait, se remuait ; c'était bien pénible.

Dans notre représentation en 1877, c'était Mounet-Sully, dans toute sa beauté, dans toute la splendeur de son talent, qui jouait Hernani. Et c'était Worms, l'admirable artiste, qui jouait Charles Quint. Avec quelle ampleur ! quelle virtuosité du vers ! quelle diction impeccable !

Cette représentation du 21 novembre 1877 fut un triomphe. Le public me fit une jolie part dans le succès général. Je jouais doña Sol, et Victor Hugo m'envoya cette lettre :

Madame,

Vous avez été grande et charmante ; vous m'avez ému, moi le vieux combattant, et à un certain moment, pendant que le public at-

tendri et enchanté par vous applaudissait, j'ai pleuré. Cette larme que vous avez fait couler est à vous et je me mets à vos pieds.

VICTOR HUGO.

Il y était joint un petit carton contenant un bracelet-chaînon, auquel pendait une goutte en diamants. Ce bracelet, je l'ai perdu chez le plus riche des nababs : Alfred Sassoon. Il a voulu le remplacer, mais je l'ai refusé. Il ne pouvait me rendre la larme de Victor Hugo.

Mon succès à la Comédie était affirmé, et le public me traitait en enfant chéri. Mes camarades en conçurent quelque jalousie. Perrin me chercha noise à tout propos. Il avait de l'amitié pour moi, mais il ne pouvait admettre qu'on n'eût pas besoin de lui ; et, comme il refusait régulièrement ce que je lui demandais, je n'avais plus recours à lui. J'envoyais un mot au Ministère et j'obtenais gain de cause.

Toujours assoiffée de nouveau, je voulus faire de la peinture. Je savais quelque peu dessiner et j'étais très coloriste. Je fis d'abord deux ou trois petits tableaux, puis j'entrepris le portrait de ma chère Guérard.

Alfred Stevens le trouva vigoureusement peint, et Georges Clairin m'encouragea à continuer la peinture. C'est alors que je me lançai courageusement, ou follement ; et j'entrepris un tableau de près de deux mètres : *La Jeune Fille et la Mort.*

Alors, ce fut un tollé contre moi. « Pourquoi faire autre chose que mon théâtre, puisque c'était ma carrière ? Quel besoin avais-je de faire parler de moi quand même ? »

Perrin vint me trouver, un jour que j'étais très malade. Il me fit de la morale : « Vous vous tuez, ma chère enfant, pour-

quoi faire de la sculpture ? de la peinture ?... Est-ce pour prouver que vous pouvez en faire ?... – Mais non ! mais non ! m'écriai-je ; mais c'est pour me créer la nécessité de rester ici. – Je ne comprends pas... » fit Perrin très attentionné.

« Voilà : j'ai une envie folle de voyager, de voir autre chose, de respirer un autre air, de voir des ciels moins bas que le nôtre, des arbres plus grands, autre chose enfin ! Et je me crée des tâches pour me retenir à la chaîne ; sans quoi, je sens que mon désir de savoir et de voir l'emportera, et je ferai des bêtises ! »

Cette conversation devait tourner contre moi quelques années après, dans le procès que me fit la Comédie.

L'Exposition de 1878 acheva d'exaspérer Perrin et quelques artistes du Théâtre-Français contre moi. On me reprochait tout : ma peinture, ma sculpture, ma santé. Et enfin j'eus avec Perrin une terrible scène, qui fut la dernière, car à partir de ce moment-là nous ne nous parlâmes plus. À peine un salut froid de part et d'autre.

Cette crise éclata à propos de ma promenade en ballon. J'adorais et j'adore encore les ballons. J'allais chaque jour dans le ballon captif de M. Giffard. Cette assiduité avait frappé le savant et, un jour, il se fit présenter par un ami commun. « Ah ! Monsieur Giffard, que je voudrais monter en ballon libre ! – Eh bien, Mademoiselle, vous y monterez, me dit l'aimable homme. – Quand ? – Le jour qu'il vous plaira. »

J'aurais voulu tout de suite, mais il me fit remarquer qu'il lui fallait équiper un ballon, et qu'il prenait là une grosse responsabilité. Le rendez-vous fut pris pour le mardi prochain, juste huit jours après. Je le priai de n'en rien dire, car, si les journaux s'emparaient de cette nouvelle, ma famille terrifiée ne me laisserait pas monter.

M. Tissandier, qui devait quelque temps après, le pauvre, s'écraser dans une chute aérienne, me promit de m'accompagner, mais un empêchement me priva de son aimable présence. Et ce fut le jeune Godard qui, huit jours après, montait avec moi dans le *Doña Sol*, joli ballon orange préparé spécialement pour mon voyage.

Le prince Napoléon, qui était avec moi quand Giffard me fut présenté, avait insisté pour être du voyage ; mais il était lourd, un peu maladroit, et je ne prenais pas plaisir à sa conversation, malgré son merveilleux esprit, car il était méchant et tapait volontiers sur l'empereur Napoléon III que j'aimais beaucoup.

Nous partîmes seuls : Georges Clairin, Godard et moi. Le bruit s'en était quand même répandu, mais trop tard pour que la presse s'en emparât.

J'étais dans les airs depuis cinq minutes quand un de mes amis, le comte de Montesquiou, croisa Perrin sur le pont des Saints-Pères : « Tenez, dit-il, regardez dans le ciel... Voilà votre étoile qui file ! » Perrin leva la tête, et montrant le ballon qui s'élevait : « Qui est là-dedans ? – Sarah Bernhardt ! » Il paraît

que Perrin devint pourpre et, serrant les dents, il murmura : « Encore un de ses tours ! Mais celui-là, elle le paiera ! » Et il s'éloigna vivement, sans même saluer mon jeune ami, qui resta stupéfait de cette colère sans raison. Et s'il avait soupçonné ma joie infinie de voyager ainsi dans l'air, Perrin eût souffert davantage.

Ah ! notre départ ! Il était cinq heures trente minutes. Je serrai la main à quelques amis. Ma famille, tenue dans la plus complète ignorance, n'était pas là. Et j'eus un petit serrement de cœur quand, après le cri de : « Lâchez tout ! » je me vis en une seconde à cinquante mètres de terre. J'entendais encore quelques cris : « Attention ! Revenez ! Ne nous la tuez pas ! » Et puis, rien... rien... La terre au-dessous, le ciel au-dessus... Puis, tout à coup, je suis dans les nuages. J'ai laissé Paris brumeux : je respire sous un ciel bleu, je vois un soleil radieux. Autour de nous des montagnes opaques de nuages aux crêtes irisées.

Notre nacelle plonge dans une vapeur laiteuse, toute tiède de soleil. C'est admirable ! c'est stupéfiant ! Pas un bruit, pas un souffle. Mais le ballon ne faisait presque aucun mouvement. Ce n'est que vers six heures que les courants arrière se firent sentir, et nous prenions notre vol vers l'est.

Nous étions à 1 600 mètres d'altitude. Le spectacle devenait féerique. De gros nuages moutonnés de blanc nous servaient de tapis. De grandes draperies orange frangées de violet descendaient du soleil pour s'aller perdre dans les nuages de notre tapis.

À six heures quarante minutes, nous étions à 2 300 mètres d'altitude, et le froid et la faim commençaient à se faire sentir.

Le dîner fut copieux, en foie gras, en pain frais, en oranges. Le bouchon de champagne sautant dans les nuages eut un joli petit bruit estompé. Nous levâmes nos verres en l'honneur de M. Giffard.

Nous avions beaucoup bavardé ; la nuit avait recouvert ses épaules de son lourd manteau brun. Il faisait très froid. L'aérostat était alors à 2 600 mètres, et le sang me bourdonnait follement aux oreilles. Le sang me coulait du nez. Je me sentais très mal à mon aise et somnolais sans pouvoir réagir.

Georges Clairin s'inquiéta, et le jeune Godard s'écria très fort, pour me réveiller sans doute : « Allons, allons, il faut descendre ! Jetons le guide-rope ! »

Ce cri me réveilla, en effet. Je voulais savoir ce que c'était que le guide-rope. Je me levai un peu étourdie ; et, pour secouer ma torpeur, Godard me mit le guide-rope aux mains. C'était une forte corde déroulant 120 mètres, à laquelle étaient fixés, de distance en distance, des petits crampons de fer. Clairin et moi déroulâmes la corde en riant, pendant que Godard, penché sur la nacelle, regardait avec une longue-vue.

« Halte ! cria-t-il tout à coup... Diable ! Voilà bien des arbres ! » En effet, nous étions au-dessus des bois de Ferrières. Mais, devant nous, une petite plaine sollicitait notre descente. « Il n'y a pas à hésiter ! s'écria Godard. Si nous manquons la plaine, nous descendrons en pleine nuit, dans les bois de Ferrières. Et dame ! c'est dangereux. » Puis, se tournant vers moi : « Voulez-vous, me dit-il, ouvrir la soupape ? » Ainsi fut fait. Et le gaz s'échappa de sa prison en sifflant d'un air moqueur. La soupape refermée sur l'ordre de l'aéronaute, nous descendîmes rapidement.

Tout à coup le silence de la nuit fut déchiré par un appel de trompe. Je tressaillis. C'était Louis Godard qui, de sa poche, véritable magasin, avait sorti une trompe dans laquelle il soufflait avec violence.

Un coup de sifflet strident répondit à notre appel et nous vîmes, à cinq cents mètres au-dessous de nous, un homme galonné qui s'époumonait à nous appeler. Comme nous étions tout

près d'une petite gare, nous devinâmes aisément que cet homme en était le chef.

« Où sommes-nous ? s'écria Louis Godard dans sa trompe. – À... en... en... en... ille ! » répondit le chef. Impossible de comprendre. « Où sommes-nous ? tonitrua Georges Clairin de sa voix la plus formidable. – À... en... en... en... ille ! » hurla le chef dans sa main en cornet. « Où sommes-nous ? m'écriai-je de ma voix la plus cristalline. – À... en... en... en... ille ! » répondit le chef... et son équipe. Impossible de rien savoir.

Il fallut lester le ballon. Nous descendîmes d'abord un peu trop vite et, le vent nous chassant vers le bois, nous dûmes remonter vers le ciel. Cependant, après dix minutes de route, la soupape de nouveau ouverte nous fit redescendre. L'aérostat se trouvait alors à droite de la gare et très éloigné de son aimable chef. « À l'ancre ! » s'écria d'un ton de commandement le jeune Godard. Et, aidé par Georges Clairin, il lança dans l'espace une nouvelle corde au bout de laquelle se trouvait attachée une ancre formidable. La corde mesurait 80 mètres de long.

Au-dessous de nous, un troupeau d'enfants de tous âges courait après le ballon depuis notre halte à la gare. Quand nous fûmes à trois cents mètres de terre, Godard cria dans sa trompe : « Où sommes-nous ? – À Verchère ! » Aucun de nous ne connaissait Verchère. « Bah ! nous verrons bien. Descendons toujours. Allons, vous autres, cria l'aéronaute, prenez la corde qui traîne ! Et surtout ne tirez pas trop fort ! » Cinq hommes vigoureux empoignèrent la corde. Nous étions à 130 mètres de terre et le spectacle devenait curieux. La nuit commençait à estomper toutes choses. Je levai la tête pour voir le ciel, mais je restai bouche bée, notre ballon à moitié dégonflé laissait pendre en fripe toute sa base. C'était fort laid.

Nous atterrissions doucement, sans le petit tramage que j'espérais, sans le petit drame que j'avais rêvé. Une pluie torrentielle accueillit notre descente.

Un jeune propriétaire d'un château voisin accourut comme les paysans, pour voir. Il m'offrit son parapluie. « Oh ! monsieur, je suis si mince que je ne peux me mouiller, je passe entre les gouttes. » Le mot fut répété et fit fortune.

« À quelle heure le train ? s'informa Clairin. – Oh ! vous avez le temps, répondit d'une voix gommée et lourde un nouveau venu : Vous ne pouvez prendre que le train de dix heures, la gare étant à une heure d'ici ; et comme il n'y a pas de voiture, avec le temps, il faudra deux heures de marche à Madame. »

Je restai confondue et cherchai du regard le jeune propriétaire, et son parapluie pour me servir de canne, ni Clairin ni Godard n'en avaient emporté. Mais, comme je l'accusais dans mon for intérieur, il sauta lestement d'une voiture que je n'avais pas entendue venir. « Voilà, me dit-il, une voiture pour vous et ces messieurs, et une autre pour le cadavre de l'aérostat. – Ma foi, vous nous sauvez ! dit Clairin en lui serrant la main, car il paraît que les chemins sont défoncés. – Oh ! s'écria le jeune homme, il eût été impossible à des pieds de Parisienne de faire seulement la moitié de la route. » Puis, il nous salua, nous souhaitant bon voyage.

Un peu plus d'une heure après, nous arrivions à la gare d'Émerainville. Le chef de gare, apprenant qui nous étions, nous reçut fort aimablement. Il s'excusa de n'avoir pas su se faire entendre quand nous l'avions interpellé, une heure auparavant, du haut de notre véhicule flottant.

Il nous fit servir un petit repas frugal : un fromage, du pain et du cidre. Je détestais le fromage et n'avais jamais voulu en manger, ne trouvant pas cela poétique ; mais je mourais de faim. « Goûtez, goûtez », me disait Georges Clairin. Je goûtai du bout des dents, et je trouvai cela excellent.

Nous rentrâmes très tard, très tard dans la nuit ; et je trouvai tout mon monde dans un état extrême d'inquiétude. Mes amis, venus pour savoir des nouvelles, étaient restés. Il y avait foule chez moi. J'en fus un peu agacée, étant morte de fatigue. Je renvoyai tout ce monde un peu nerveusement et montai à ma chambre.

En me déshabillant, ma femme de chambre m'apprit que l'on était venu plusieurs fois de la Comédie-Française : « Oh ! mon Dieu ! m'écriai-je, inquiète. Le spectacle avait-il été changé ? – Non, je ne crois pas, répondit la jeune femme. Mais il paraît que M. Perrin est furieux, et qu'ils sont tous en rage contre vous. Du reste, voilà le mot qu'on a laissé. » J'ouvris la lettre. J'étais convoquée à me rendre à l'Administration le lendemain à deux heures.

Arrivée chez Perrin, à l'heure indiquée, je fus reçue avec une politesse exagérée, pleine de sévérité.

Puis commença la série des récriminations sur mes boutades, mes caprices, mes excentricités ; et il termina son discours en me disant que j'avais mille francs d'amende pour avoir voyagé sans l'autorisation de l'Administration.

Je pouffai de rire : « Le cas "ballon", lui dis-je, n'est pas prévu ; et je jure bien que je ne paierai pas mon amende. Je fais ce qu'il me plaît en dehors du Théâtre, et cela ne vous regarde pas, mon cher monsieur Perrin, tant que je ne porte pas atteinte au service ! Et puis... vous m'assommez !... Je vous donne ma démission. Soyez heureux ! »

Je le laissai penaud et inquiet.

Le lendemain, j'envoyai ma démission par écrit à M. Perrin ; et, quelques heures après, je fus mandée par M. Turquet, ministre des Beaux-Arts. Je refusai de m'y rendre, on m'expédia un ami commun, qui me déclara que M. Perrin

avait dépassé ses droits, que l'amende était levée, et que je devais reprendre ma démission. Ainsi fut fait.

Mais la situation était tendue. Ma célébrité était devenue énervante pour mes ennemis, un peu bruyante, je l'avoue, pour mes amis. Mais moi, à cette époque, tout ce tapage m'amusait follement. Je ne faisais rien pour attirer l'attention. Mes goûts un peu fantastiques, ma maigreur, ma pâleur, ma façon toute personnelle de m'habiller, mon mépris de la Mode, mon j'm'enfïchisme de toutes choses, faisaient de moi un être à part.

Je ne m'en rendais pas compte. Je ne lisais et ne lis jamais les journaux. J'ignorais donc tout ce qui se disait de méchant et de bienveillant sur moi. Entourée d'une cour d'adorateurs et d'adoratrices, je vivais dans mon rêve ensoleillé.

Toutes les royautés, les célébrités qui furent les hôtes de la France en 1878 pendant l'Exposition, me rendirent visite. Ce défilé m'amusait beaucoup. La Comédie était la première étape théâtrale de tous ces illustres visiteurs. Et Croizette et moi jouions presque chaque soir.

Je tombai assez gravement malade en jouant *Amphytrion*, et je fus envoyée dans le Midi. J'y restai deux mois. J'habitais Menton, mais j'avais fait mon quartier général au cap Martin. Je m'étais fait dresser une tente à l'endroit que l'impératrice Eugénie choisit plus tard pour se faire bâtir une magnifique villa.

Je ne voulais voir personne et pensais que, vivant tout le jour sous la tente, si loin de la ville, pas un visiteur ne se hasarderait. Erreur ! Un jour, pendant que je déjeunais avec mon petit garçon, j'entendis s'arrêter subitement les grelots de deux chevaux conduisant une voiture.

La route surplombait notre tente, qui était à moitié cachée sous les arbustes. Tout à coup, une voix que je connaissais sans la reconnaître s'écria d'un ton emphatique de héraut d'armes :

« Est-ce ici que loge Mme Sarah Bernhardt, sociétaire de la Comédie-Française ? » Nous ne bougeâmes pas.

L'appel fut fait à nouveau. Même silence. Mais nous perçûmes le bruit de branches cassées, d'arbustes écartés ; et à deux mètres de la tente, la voix, qui s'était faite narquoise, recommença...

Nous étions découverts. Je sortis alors, un peu énervée. En face de moi, un homme vêtu d'un grand manteau en tussor, une lorgnette en bandoulière, un chapeau melon gris, une figure rouge, joyeuse, avec une barbiche en fer à cheval. Je regardai d'un air fâché ce personnage ni distingué ni commun, l'air... parvenu.

Il souleva son melon : « Mme Sarah Bernhardt est ici ?... – Qu'est-ce que vous me voulez, Monsieur ? – Voici ma carte, Madame... » Et je lus : « Gambard, Nice, villa des Palmiers. » Je le regardai, étonnée. Lui le fut plus encore en voyant que son nom ne me disait rien.

Il avait un accent étranger. « Eh bien, voilà, Madame, je viens vous demander de me vendre votre groupe *Après la tempête. »* Je me mis à rire. « Ma foi, monsieur, je suis en pourparlers avec la maison Susse : on m'offre six mille francs ; si vous m'en donnez dix, je vous le laisse. – Parfait ! dit-il. Voilà dix mille francs ! Avez-vous de quoi écrire ? – Non, Monsieur. – Ah ! reprit-il, pardon. » Et il sortit un petit étui dans lequel il avait plume et encre. Je lui fis le reçu, et lui donnai un papier qui lui permit d'aller chercher le groupe à Paris, dans mon atelier. Il prit congé ; et j'entendis les grelots s'agiter et s'éloigner.

Depuis, je fus invitée souvent chez cet original qui était un des petits rois nègres de Nice.

XXVI

Je rentrai peu de temps après à Paris. On préparait le « bénéfice » de Bressant qui prenait sa retraite. Il fut convenu que Mounet-Sully et moi devions jouer un acte d'*Othello,* de Jean Aicard.

La salle était admirable, et le public bien disposé, comme il l'est toujours en ces occasions. Après la chanson du Saule, je m'étais étendue dans le lit de Desdémone, quand tout à coup j'entendis le public rire doucement d'abord, puis inextinguiblement : Othello venait d'entrer, dans la nuit, en chemise ou peu s'en faut, une lanterne à la main, et se dirigeait vers une porte perdue sous une draperie.

Le public, masse impersonnelle, se livre sans réserve à ces manifestations un peu grossières, alors que chaque membre de cette masse, pris à part, aurait honte de sa pensée mise en lumière.

Le ridicule jeté sur cet acte par la pantomime exagérée de l'acteur empêcha la pièce d'entrer en répétitions, et ce ne fut que vingt longues années après qu'*Othello* fut joué dans son entier au Théâtre-Français. Moi, je n'y étais déjà plus.

Après avoir joué Bérénice dans *Mithridate* avec succès, je repris mon rôle de la reine de *Ruy Blas*. La pièce obtint un succès aussi durable qu'à l'Odéon ; et le public se montra peut-être

encore plus favorable à mon égard. C'était Mounet-Sully qui jouait Ruy Blas. Il y fut admirable et cent fois supérieur à Lafontaine, qui le jouait à l'Odéon. Frédéric Febvre, très bien costumé, avait composé son rôle d'une façon intéressante, mais il resta inférieur à Geffroy, qui avait été le plus distingué et le plus effroyable Don Salluste que l'on pût rêver.

Mes rapports avec Perrin étaient de plus en plus froids. Il était heureux, pour la Maison, de mon grand succès ; il était joyeux des magnifiques recettes de *Ruy Blas* ; mais il aurait voulu que ce fût une autre que moi qui bénéficiât de tous les bravos. Mon indépendance, mon horreur de la soumission, même fictive, l'agaçaient prodigieusement.

Un jour, mon domestique vint me dire qu'un vieil Anglais demandait à me voir avec une telle insistance qu'il avait cru, malgré la consigne, devoir venir m'avertir. « Renvoyez cet homme et laissez-moi travailler. » Je venais de commencer un tableau qui me passionnait : Une fillette tenant, le jour des Rameaux, des palmes dans ses bras. Le petit modèle italien qui posait était une ravissante fillette de huit ans. Tout à coup, elle me dit : « Y s'dispute, l'Anglais... »

En effet, j'entendais dans l'antichambre un bruit de voix de plus en plus querellantes. Je sortis, ma palette à la main, résolue

à chasser l'intrus ; mais, au moment juste où j'ouvrais la porte de mon atelier, un homme de haute stature s'avança si près de moi que je dus reculer ; et il pénétra ainsi dans mon hall. Il avait les yeux clairs et durs, des cheveux d'argent, une barbe soignée ; il s'excusa très correctement, admira ma peinture, ma sculpture, mon hall, tant et si bien que je ne savais pas encore quel était son nom.

Quand, au bout de dix minutes, je le priai de s'asseoir pour me dire le but de sa visite, il commença d'une voix posée, avec un fort accent : « Je suis M. Jarrett, imprésario. Je puis vous faire faire une fortune. Voulez-vous venir en Amérique ? – Jamais de ma vie ! m'écriai-je vivement. Jamais ! jamais ! – Oh ! bien. Ne vous fâchez pas. Voici mon adresse, ne la perdez pas. » Puis, au moment où il prenait congé : « Ah ! dit-il, vous allez à Londres avec la Comédie-Française, voulez-vous gagner beaucoup "de l'argent" à Londres ? – Oui, comment ? – En jouant dans les salons. Je vous ferai faire une toute petite fortune. – Oh ! ça, je veux bien, si toutefois je vais à Londres, car je ne suis pas décidée. – Alors, voulez-vous me signer un tout petit contrat, auquel nous allons ajouter une clause conventionnelle ? » Et je signai un contrat avec cet homme qui m'inspira de suite une pleine confiance, laquelle ne fut jamais trompée.

Le comité et M. Perrin avaient fait un traité avec John Hollingshead, directeur du Gaiety Theatre à Londres. Personne n'avait été consulté et je trouvais cela un peu sans façon. Aussi, quand on nous fit part du contrat accepté par le comité et l'administrateur, je ne dis mot.

Perrin, un peu inquiet, me prit à part : « Qu'est-ce que vous ruminez ? – Je rumine ceci : C'est que je ne veux pas aller à Londres dans une situation inférieure à qui que ce soit. Je veux, pour tout le temps de notre contrat, être Sociétaire à part entière. » Cette prétention excita très fortement le comité. Et Perrin me dit, le lendemain, que ma proposition était rejetée. « Eh

bien, je n'irai pas à Londres, voilà tout ! Rien dans mon engagement ne me force à ce déplacement. »

Le comité s'assembla de nouveau, et Got s'écria : « Eh bien, qu'elle ne vienne pas ! Elle nous embête ! »

Il fut donc décidé que je n'irais pas à Londres. Mais Hollingshead et Mayer, son associé, ne le comprenaient pas ainsi ; et ils déclarèrent que le contrat serait annulé si Croizette, Coquelin, Mounet-Sully ou moi ne venions pas.

Les éditeurs, qui avaient acheté pour deux cent mille francs de places à l'avance, se refusaient à regarder l'affaire bonne sans nos noms.

C'est Mayer qui vint me trouver dans un profond désespoir et qui me mit au courant. « Nous allons, dit-il, rompre notre contrat avec la Comédie si vous ne venez pas, car l'affaire ne semble plus possible. »

Effrayée des conséquences de ma méchante humeur, je courus chez Perrin, et je lui dis qu'après la consultation que je venais d'avoir avec Mayer, je comprenais le tort et l'injure involontaires que j'avais faits à la Comédie et à mes camarades, et je lui déclarai que j'étais prête à partir dans n'importe quelles conditions.

Le comité était en séance. Perrin me pria d'attendre et il revint peu de temps après. Croizette et moi étions nommées Sociétaires à part entière, non seulement pour Londres, mais pour toujours. Chacun avait fait son devoir.

Perrin, très ému, me tendit les deux mains, et m'attirant à lui : « Oh ! la bonne et l'indomptable petite créature ! » Nous nous embrassâmes, et la paix fut de nouveau conclue.

Mais elle ne pouvait durer longtemps, car, cinq jours après cette réconciliation, vers neuf heures du soir, on m'annonça M. Émile Perrin. J'avais du monde à dîner. J'allai néanmoins le

recevoir dans le hall ; me tendant un papier : « Lisez cela », me dit-il. Et je lus dans un journal anglais, *The Times*, ce paragraphe que je traduis :

> *Comédies de salon de Mlle Sarah Bernhardt sous la direction de Sir... Benedict.*
>
> Le répertoire de Mlle Sarah Bernhardt se compose de comédies, proverbes, saynettes et monologues écrits spécialement pour elle et un ou deux artistes également de la Comédie-Française. Ces comédies se jouent sans décors ou accessoires et s'adaptent, à Londres comme à Paris, aux matinées et soirées de la haute société. Pour tous les détails et conditions, prière de s'adresser à M. Jarrett (secrétaire de Mlle Sarah Bernhardt), au Théâtre de Sa Majesté...
>
> ...

En lisant les dernières lignes, je compris que Jarrett, apprenant que décidément je venais à Londres, avait commencé son petit travail de réclame.

Je m'en expliquai avec Perrin en toute franchise ; « Pourquoi voulez-vous, lui dis-je, que je n'utilise pas mes soirées à gagner de l'argent, puisque la chose m'est offerte ? – Ce n'est pas moi, c'est le comité. – Ah ! elle est forte ! » m'écriai-je. Et appelant mon secrétaire : « Donnez-moi la lettre de Delaunay que je vous ai donnée à garder hier. – La voici », fit-il en la sortant d'une de ses innombrables poches. Et Perrin put lire :

> Vous plaît-il de venir jouer *La Nuit d'Octobre* chez Lady Dudley le jeudi 5 juin ? On nous donnera cinq mille francs pour nous deux. Amitiés. – Delaunay.

« Laissez-moi cette lettre ? me dit l'administrateur contrarié. – Non, je ne veux pas. Mais vous pouvez dire à Delaunay que je vous ai dit son offre. »

Pendant trois ou quatre jours, il ne fut question à Paris, dans les journaux, dans les discussions, que de l'annonce scandaleuse du *Times*. Les Français alors très peu anglicanisés, ignoraient les us et coutumes de l'Angleterre.

Enfin le tapage m'énervait à un point tel, que je priai Perrin de le faire cesser ; et le lendemain, parut dans *Le National* du 29 mai :

> *Beaucoup de bruit pour rien*. – Dans une conversation tout amicale, il est demeuré convenu qu'en dehors des répétitions et des représentations de la Comédie-Française, chaque artiste était libre d'employer son temps à sa guise. Il n'y a donc absolument rien de vrai dans la prétendue querelle que la Comédie-Française ferait à Mlle Sarah Bernhardt. Cette artiste n'a fait qu'user d'un droit strict que personne ne songe à lui nier et dont tous ses camarades ont l'intention de profiter également. L'administrateur de la Comédie-Française a simplement demandé à MM. et Mmes les Sociétaires de ne pas donner de représentations en corps...
>
> ...

Cet article émanait de la Comédie, et les membres du comité avaient profité de cela pour se faire une petite réclame annonçant qu'eux aussi étaient disposés à jouer dans les salons ; car la note fut envoyée à Mayer avec prière de la faire paraître dans les journaux anglais. Je tiens ce détail de Mayer lui-même.

Toutes querelles terminées, nous commençâmes nos préparatifs pour le départ.

Je n'avais jamais fait la moindre traversée en mer quand fut décidé le voyage à Londres par les artistes de la Comédie-Française. L'ignorance voulue des Français pour tout ce qui est étranger était beaucoup plus sensible à cette époque qu'elle ne l'est aujourd'hui.

Donc, je me fis faire un manteau très chaud. On m'avait affirmé que la traversée était glaciale, même en plein été, et je l'avais cru.

On m'apportait de tous côtés des bonbons contre le mal de mer ; des opiacés contre le mal de tête ; du papier de soie pour me mettre dans le dos ; des petits cataplasmes compressifs pour me mettre sur le diaphragme ; et des semelles goudronnées pour mettre dans mes souliers, car il ne fallait pas, surtout, prendre froid aux pieds.

Oh ! que cela était drôle et amusant ! Et je prenais tout. J'écoutais toutes les recommandations. Je croyais à tout.

Mais ce qui fut le plus inénarrable, ce fut l'apport sur le bateau, cinq minutes avant le départ, d'une énorme caisse très légère. Elle était tenue à la main par un grand jeune homme, devenu aujourd'hui un homme remarquable, ayant toutes les croix, tous les honneurs, une fortune colossale et une outrecuidante vanité. Il était à ce moment-là un timide inventeur : jeune, triste et pauvre, le nez toujours dans des livres traitant de questions abstraites, il ignorait tout de la vie.

Il avait pour moi une grande admiration, mêlée d'un peu de crainte. Ma petite cour l'avait surnommé « la Quenelle ». Il était long, flottant, sans couleur, et ressemblait à une quenelle de vol-au-vent.

Il s'approcha de moi, le visage encore plus terne que de coutume, le bateau remuant un peu. Mon départ le terrifiait, et le vent le faisait osciller de droite et de gauche. Il me fit un signe mystérieux.

Je le suivis, accompagnée par « mon petit'dame » et laissant derrière moi mes amis en veine d'ironie. Il ouvrit la caisse, en sortit une énorme ceinture de sauvetage inventée par lui. Je restai ahurie ; car, quoique je fusse novice pour les voyages,

l'idée ne m'était pas venue du danger de faire naufrage en une heure de traversée.

Sans se déconcerter, « la Quenelle » déroula sa ceinture de sauvetage et la revêtit pour m'en apprendre le maniement. Rien de plus fou que cet homme en chapeau haut de forme, en jaquette, avec sa grave et triste figure, endossant cet appareil.

Il y avait tout autour une douzaine de vessies grosses comme des œufs. Dans onze de ces œufs gonflés par l'air, il y avait un morceau de sucre ; dans le douzième, une toute petite vessie contenant dix gouttes d'eau-de-vie. Par le milieu de la ceinture, une petite pelote sur laquelle étaient piquées quelques épingles.

« Vous comprenez... me dit-il, vous tombez à l'eau, paff !... vous restez comme ça », et il s'asseyait dans le vide, se haussant, se baissant pour suivre le mouvement des vagues, ses deux mains en avant s'appuyant sur l'eau imaginaire ; et il tirait son cou comme une tortue pour tenir la tête hors de l'eau.

« Vous voyez, vous êtes dans l'eau depuis deux heures, il faut réparer vos forces. Alors, vous prenez une épingle et vous piquez un œuf. Ainsi, fit-il, vous prenez votre morceau de sucre, vous le mangez, cela vaut un quart de viande, » Et, jetant la petite vessie crevée par dessus bord, il plongea dans la caisse, en sortit un autre œuf et le rattacha à la ceinture. Il avait tout prévu.

J'étais pétrifiée. Quelques amis s'étaient rapprochés, espérant bien quelque folle équipée de « la Quenelle » ; mais, ils n'avaient pas prévu celle-là.

M. Mayer, l'un de nos imprésarios, craignant un scandale par trop comique, éloigna la foule. Je ne savais si je devais me fâcher ou rire ; mais la boutade railleuse et injuste d'un de mes amis éveilla ma pitié pour cette pauvre Quenelle. J'eus la vision des heures passées à chercher, à combiner, enfin à fabriquer

cette ridicule machine. J'eus de l'attendrissement pour l'amour inquiet qui avait présidé à l'éclosion de cet engin de sauvetage ; et je tendis la main à ma pauvre Quenelle, en lui disant : « Filez vite, le bateau va partir ! » Il baisa cette main amie et s'enfuit.

J'appelai mon intendant : « Je vous en prie, Claude, aussitôt que nous aurons perdu la terre de vue, jetez la caisse et son contenu à la mer. »

Le départ du bateau fut accompagné par les hurrah ! les Au revoir ! Bon succès ! Bonne chance ! les bras levés, les mouchoirs flottants, les baisers envoyés au hasard, dans le tas.

Mais ce qui fut vraiment beau, et un spectacle inoubliable, ce fut notre débarquement à Folkestone. Il y avait là des milliers de personnes ; et ce fut la première fois que j'entendis crier : *Vive Sarah Bernhardt !* Je tournai la tête et me trouvai en face d'un jeune homme pâle – la tête rêvée d'Hamlet – qui me remit un gardénia. Je devais l'admirer plus tard sous le costume d'Hamlet joué par Forbes Robertson.

Nous passions au milieu d'une haie de fleurs tendues, de mains pressées ; et je vis tout de suite que j'étais plus favorisée que les autres.

Cela me gênait un peu et me charmait quand même. Une camarade qui se trouvait près de moi, et qui ne m'aimait pas, me dit méchamment : « Bientôt on te fera un tapis de fleurs... – Le voilà ! » s'écria un jeune homme en jetant devant moi une brassée de lis. Je m'arrêtai confuse, n'osant marcher sur ces blanches fleurs, mais la foule, pressée derrière moi, me forçait d'avancer. Il fallut bien écraser les pauvres lis.

« Un Hip ! Hip ! Hurrah ! pour Sarah Bernhardt ! » s'écria le fougueux jeune homme. Sa tête dépassait toutes les autres têtes ; ses yeux étaient lumineux ; ses cheveux, longs ; il avait l'air d'un étudiant allemand. C'était cependant un poète anglais,

un des plus grands de ce siècle ; poète plein de génie, mais hélas ! tourmenté depuis et vaincu par la folie : c'était Oscar Wilde.

La foule répondit à son appel, et nous montâmes dans le train, poursuivis par les « Hip ! hip ! hip ! Hurrah ! pour Sarah Bernhardt ! Hip ! hip ! hip ! Hurrah ! pour les comédiens français ! »

Quand le train s'arrêta vers neuf heures, à Charing Cross, nous avions plus d'une heure de retard.

Une tristesse s'empara de moi. Le temps était couvert. Et puis, je croyais que nous allions encore être acclamés à notre arrivée à Londres. Je m'étais préparée à de nouveaux : « Hip ! hip !... » Il y avait là du monde, beaucoup de monde, mais personne ne semblait nous connaître. J'avais vu un beau tapis en arrivant en gare. Je croyais que c'était pour nous. Oh ! je ne doutais plus de rien, notre accueil à Folkestone m'avait grisée.

Le tapis venait de servir à Leurs Altesses le prince et la princesse de Galles partis pour Paris !

Cette nouvelle me contraria, me vexa même personnellement. On m'avait raconté que tout Londres frémissait dans ses moelles à l'idée de recevoir la Comédie-Française : et je trouvai Londres très indifférent.

La foule était nombreuse, très compacte, mais froide. « Pourquoi, dis-je à Mayer, le prince et la princesse de Galles partent-ils aujourd'hui ? – Mais, parce qu'ils avaient décidé leur départ pour Paris. – Oh ! alors, ils ne seront pas là pour la première ? – Non. Le prince a pris une loge pour la saison et l'a payée dix mille francs, mais elle sera occupée par le duc de Connaught. »

J'étais désespérée. Je ne sais pas pourquoi ; mais j'étais désespérée. Je trouvais que tout cela allait mal.

Un valet de pied me conduisit à ma voiture.

Je traversai Londres le cœur serré. Je trouvais que tout était noir. Et quand j'arrivai devant la maison, 77, Chester Square, je ne voulus pas descendre. Mais la porte grande ouverte me montra le vestibule lumineux, dans lequel se dressaient toutes les fleurs de la terre, en corbeilles, en bouquets, en gerbes. Je descendis et pénétrai dans la maison que j'allais habiter pendant six semaines.

Toutes ces branches me tendaient leurs fleurs.

« Vous avez les cartes de tous ces bouquets ? demandai-je à mon domestique. – Oui, me répondit-il, je les ai mises sur un plateau, car toutes ces fleurs sont arrivées hier de Paris, envoyées par les amis de Madame. Il n'y a que ce bouquet qui est d'ici. » Et il me remit un bouquet énorme. Je pris la carte. Il y avait écrit : *« Welcome – Henri Irving. »*

Je fis le tour de la maison. Je la trouvai triste. Je voulus aller au jardin, l'humidité me pénétra. Je rentrai claquant des dents et m'endormis le cœur angoissé comme à la veille d'un malheur.

Le lendemain fut consacré à recevoir les journalistes. Je voulais les recevoir tous ensemble, mais M. Jarrett s'y opposa.

Cet homme était un véritable génie de la réclame. Je ne m'en doutais pas alors. Il m'avait fait de très belles propositions pour l'Amérique ; et malgré mes refus, il s'était imposé à moi par son intelligence, son esprit comique, et mon besoin d'être pilotée dans ce pays nouveau. « Non, me dit-il, si vous les recevez tous ensemble, ils seront tous furieux, et vous aurez de mauvais articles. Il faut les recevoir chacun l'un après l'autre. » Il en vint trente-sept ce jour-là ; et Jarrett ne me fit grâce d'aucun.

Il restait avec moi et sauvait la situation chaque fois que je disais une bêtise. Je parlais très mal l'anglais, quelques-uns très

mal le français, et Jarrett translatait mes réponses. Je me souviens parfaitement que tous me dirent d'abord : « Eh bien, Mademoiselle, que pensez-vous de Londres ? »

J'étais arrivée le soir à neuf heures, et le premier auquel je parlai me fit cette question à dix heures du matin. J'avais entrouvert mon rideau en me levant, et je ne connaissais de Londres que Chester Square, c'est-à-dire un petit carré de verdure sombre au milieu duquel se dressait une statue noire et dont l'horizon était borné par une église laide. Je ne pouvais répondre à cette question.

Mais Jarrett avait prévu le coup ; et j'appris le lendemain que j'étais enthousiaste de la beauté de Londres, que je connaissais déjà un tas de monuments, etc.

Vers cinq heures, la charmante Hortense Damain, qui était très aimée de la société anglaise, vint me prévenir que la duchesse de*** et lady de R*** viendraient me rendre visite à cinq heures et demie. « Oh ! reste avec moi, lui dis-je, tu sais comme je suis sauvage. Je sens que je serai stupide. »

À l'heure dite, on m'annonça les visiteuses. Ce fut mon premier contact avec l'aristocratie anglaise ; et j'en ai conservé un souvenir plein de charme. Lady de R*** était une beauté parfaite et la duchesse, d'une grâce, d'une distinction et d'une bienveillance qui me laissèrent très émue de sa visite.

Lord Dudley vint quelques instants après. Je le connaissais beaucoup ! Il m'avait été présenté par le maréchal Canrobert, un de mes plus chers amis. Il me demanda si je voulais monter à cheval le lendemain matin. Il avait un très joli cheval de dame à ma disposition. Je le remerciai ; mais je voulus d'abord me rendre au Rotten row en voiture.

À sept heures, Hortense Damain vint me chercher pour aller dîner chez la baronne M. de ***. Elle habitait une jolie maison à Princess Gate.

Il y avait une vingtaine de personnes, entre autres le peintre Millet. On m'avait dit qu'on mangeait très mal en Angleterre : je trouvai le dîner parfait. On m'avait dit que les Anglais étaient froids et gourmés : je trouvai des êtres charmants, pleins d'humour. Tout le monde parlait très bien le français. J'étais honteuse de mon ignorance de la langue anglaise.

Après le dîner, il y avait musique et récitation. Je fus très touchée de la bonne grâce et du tact de mes hôtes, qui ne me demandaient pas de dire des vers.

Je pris grand intérêt à examiner la société que j'avais sous les yeux. Elle ne ressemblait en rien à une réunion française. Les jeunes filles s'amusent pour leur propre compte et s'amusent très sincèrement. Elles ne sont pas là pour trouver un mari.

Ce qui me surprit un peu, c'est le décolleté de dames très ravagées par le temps. Je m'en expliquai avec Hortense Damain : « C'est affreux ! lui dis-je. – Oui, mais c'est chic ! » Elle était charmante, mon amie Damain, mais elle ne connaissait que le « Chic ». Elle m'avait envoyé les Commandements du « Chic », quelques jours avant mon départ de Paris :

Chester square, habiteras.
À Rotten row, tu monteras.
Le Parlement, visiteras.
Chaque visite, tu rendras.
À chaque lettre, répondras.
Photographies, tu signeras.
Damain Hortense, écouteras.
Et tous ses conseils, tu suivras.

J'avais ri de ces commandements ; mais je me rendis vite compte que, sous leur forme badine, elle les tenait pour sérieux. Hélas ! la pauvre amie tombait mal : je détestais rendre des visites, écrire, signer des photographies et suivre les conseils qu'on me donne.

J'adore qu'on vienne chez moi, je déteste aller chez les autres. J'adore recevoir des lettres, les lire, les commenter, je déteste en écrire. Je déteste les promenades fréquentées, j'adore les routes désertes, les endroits solitaires. J'adore donner des conseils, je déteste en recevoir ; et je ne me rends jamais du premier coup à un conseil sage qu'on me donne. Il me faut un effort de volonté pour reconnaître la justesse d'un conseil, et un effort intellectuel pour en être reconnaissante ; je suis d'abord vexée.

Aussi, je ne tins aucun compte des conseils d'Hortense Damain ni de ceux de Jarrett ; et j'eus très grand tort, car je fis beaucoup de mécontents. Dans un autre pays je me serais fait des ennemis.

À cette première visite à Londres, que de lettres d'invitation auxquelles je n'ai pas répondu ! Que de femmes charmantes auxquelles je n'ai pas rendu leur visite ! Que de fois, après avoir accepté un dîner, je n'y suis pas allée sans avertir. C'est odieux.

Et cependant, j'accepte toujours avec plaisir, me promettant d'être exacte ; mais, l'heure venue, une fatigue me prend, un besoin de rêver, de me soustraire à une obligation ; puis, quand je veux me décider – quand même –, l'heure est passée, c'est trop tard pour prévenir, trop tard pour y aller, et je reste mécontente de moi, des autres, de tout.

XXVII

L'hospitalité est une qualité, faite de saveur primitive et de grandeur antique.

Le peuple anglais est, à mon avis, le peuple le plus hospitalier du globe. Et il l'est simplement, largement. Quand il a ouvert sa porte, l'Anglais ne la referme jamais. Il excuse vos défauts et accepte vos travers. Et c'est grâce à cette largeur d'idées que je suis restée depuis vingt-cinq ans l'artiste aimée et choyée.

Je fus ravie de ma première soirée à Londres.

Je rentrai à la maison très gaie et très anglomanisée. Je trouvai des amis, des Parisiens qui venaient de débarquer et qui étaient furieux. Mon enthousiasme les exaspérait et nous restâmes à discuter jusqu'à deux heures du matin.

Le lendemain, je me rendis au Rotten row. Il faisait un temps radieux.

Tout Hyde Park semblait semé d'énormes bouquets, tant par ses massifs merveilleusement composés par ses jardiniers, que par les touffes d'ombrelles bleues, roses, rouges, blanches, jaunes, qui abritaient des chapeaux clairs couverts de fleurs, sous lesquels brillaient les jolies figures des babies et des femmes.

Sur la route des cavaliers, c'était le vertigineux galop des élégants pur-sang emportant des centaines d'amazones fines, souples et hardies. Puis des cavaliers et des enfants montant sur les larges poneys irlandais. D'autres enfants galopant sur des poneys écossais aux crinières longues et touffues. Et cheveux d'enfants, crinières de chevaux, se soulevaient sous le vent de la course.

La route des voitures, tenant le milieu entre les cavaliers et les piétons, était sillonnée de *dog-carts*, de calèches, de *mail-coachs*, de huit-ressorts, et de très élégants *cabs* : valets poudrés, chevaux fleuris, *sportmen* conducteurs, ladies conduisant crânement d'admirables trotteurs.

Toute cette élégance, tout ce parfum de luxe, toute cette joie de vivre dressèrent devant mes yeux le souvenir évocateur de notre Bois de Boulogne, si élégant, si vivant quelques années auparavant, quand Napoléon III le traversait en daumont, nonchalant et souriant. Ah ! qu'il était joli, notre Bois de Boulogne ! Les officiers caracolaient dans l'avenue des Acacias, sous les regards des belles mondaines ! La joie de vivre éclatait partout alors : l'amour de l'amour enveloppait la vie d'un charme infini !

Je fermai les yeux et mon cœur s'angoissa sous l'étreinte de l'affreux souvenir de 1870. Il était mort, le doux empereur au sourire si fin : vaincu par les armes, trahi par la fortune, terrassé par la douleur.

La vie intense avait repris son cours en France. Mais la vie d'élégance, de charme, de luxe, était encore enveloppée de crêpe. Il y avait à peine huit ans que la guerre avait fauché nos soldats, ruiné nos espérances et humilié notre gloire.

Trois présidents s'étaient déjà succédé. Le vilain petit Thiers, à l'âme bourgeoise et perverse, qui avait usé ses dents à grignoter tous les régimes : la royauté de Louis-Philippe, l'empire de Napoléon III et le pouvoir de la République française, n'avait guère pensé à redresser notre cher Paris courbé

sous tant de ruines. Il avait été remplacé par Mac-Mahon, bon, brave et nul. Et Grévy avait succédé au maréchal. Mais Grévy était avare et trouvait toute dépense inutile pour lui, pour les autres et pour le pays.

Et Paris restait triste, gardant vivaces les lèpres que la Commune lui avait communiquées par le baiser de ses brasiers.

Et notre charmant Bois de Boulogne portait encore les traces des blessures que la Défense nationale lui avait infligées. Et l'avenue des Acacias restait solitaire.

Je rouvris mes yeux pleins de larmes et, au travers de leur brouillard, j'entrevis à nouveau la triomphante vitalité qui m'entourait.

Je voulus rentrer de suite, car je jouais le soir pour la première fois et je me sentais en malaise et en désespérance.

Quelques personnes m'attendaient à Chester Square. Je ne voulus voir personne. Je pris une tasse de thé et me rendis au Gaiety Theatre où nous allions pour la première fois affronter le publie anglais.

Je savais déjà que j'étais élue favorite, et cela me glaçait de terreur, car je suis ce qu'on appelle une « traqueuse », j'ai le trac, le trac fou...

Quand je débutai, j'avais de la timidité, mais pas de trac ; je devenais parfois rouge comme un coquelicot quand mon regard croisait celui d'un spectateur ; j'étais honteuse de parler si haut devant tant de gens silencieux. Cela venait de mon éducation monacale ; mais je n'avais aucun sentiment de peur.

La première fois que j'eus la sensation réelle du trac, ce fut au mois de janvier 1869, à la septième, peut-être la huitième représentation du *Passant*. Le succès de ce petit chef-d'œuvre

avait été colossal ; et mon interprétation de Zanetto avait charmé le public, et surtout les étudiants.

Quand je fis mon entrée ce jour-là, je fus soudainement acclamée. Je me tournai vers la loge impériale, croyant que l'empereur venait d'entrer dans la salle. Mais non, la loge était vide ; et je dus me convaincre que tous les bravos étaient pour moi. Je fus prise d'un tremblement nerveux, et une folle envie de pleurer me picotait les yeux.

J'eus un succès fou ce soir-là. Agar et moi fûmes rappelées cinq fois. Et à la sortie, les étudiants, rangés de chaque côté, me décernèrent trois bans.

Rentrée à la maison, je me jetai dans les bras de ma grand-mère aveugle, qui vivait chez moi : « Qu'est-ce que vous avez, ma petite ? – Grand-mère, je suis perdue, ils veulent faire de moi une "Étoile" et je n'ai pas encore assez de talent pour cela. Et vous verrez, on va me jeter à bas et m'assommer sous les bravos. »

Ma grand-mère me prit la tête et elle fixa le néant de ses grands yeux clairs sur mon visage. « Vous m'avez dit, ma petite, que vous seriez la Première dans votre carrière et, quand la chance se présente, vous avez peur ? Vous me semblez un bien mauvais soldat ! »

Je refoulai mes larmes et me promis de soutenir courageusement le succès qui venait chercher noise à ma tranquillité, à mon insouciance, à mon « j'm'enfïchisme ». Mais, à partir de cette époque, la peur s'empara de moi, le trac me martyrisa.

Ce fut dans ces dispositions que je me préparai pour le second acte de *Phèdre*, dans lequel je devais paraître pour la première fois devant le public anglais. Trois fois je me mis du rouge sur les joues, du noir aux yeux ; trois fois je m'enlevai tout, d'un

coup d'éponge. Je me trouvais laide. Je me trouvais plus maigre. Je me trouvais moins grande.

Je fermai les yeux pour écouter ma voix. Mon diapason à moi, c'est « le bal », que je prononce en bas en ouvrant l'a : « le bââââl », ou que je file en haut en fermant l'a et en suivant l'*l* : « le balll ». – Ah ! bien oui ! je ne trouvai « le bal » ni en haut, ni en bas. J'avais la voix enrouée dans les notes graves, voilée dans les notes de soprano ; je pleurai de rage.

On vint me prévenir que le second acte de *Phèdre* allait commencer. Je devins folle. Je n'avais pas mon voile. Je n'avais pas mes bagues. Ma ceinture de camées n'était pas attachée. Je murmurai :

> Le voici. Vers mon cœur tout mon sang se retire.
> J'oublie, en le voyant...

Mais le mot « J'oublie » me frappa au cerveau : Si j'allais oublier ce que j'ai à dire !

C'est vrai... Qu'est-ce que je dis ?... Je ne sais plus... je ne sais plus... Qu'est-ce que je dis après *« en le voyant »* ? Personne ne me répondit. Je les terrifiais tous par mon état nerveux. J'entendis Got marmonner. « Elle devient folle ! » Mlle Thénard, qui jouait Œnone, ma vieille nourrice, me dit : « Calme-toi, tous les Anglais sont partis pour Paris, il n'y a que des Belges dans la salle ! »

Cette réplique follement comique fit virer mon esprit inquiet : « Tu es stupide ! lui dis-je. Tu sais bien comme j'ai eu peur à Bruxelles. – Oh ! bien inutilement, répondit-elle froidement : il n'y avait que des Anglais ce jour-là. »

Il fallait entrer en scène. Je n'eus pas le temps de lui répondre ; mais elle avait changé le cours de mes idées.

J'avais le trac, mais pas celui qui paralyse : celui qui affole. C'est déjà pas mal, mais c'est préférable. On fait trop, mais on fait quelque chose.

La salle entière avait applaudi mon entrée en scène pendant quelques instants ; et, courbée sous mon salut, je me disais intérieurement : « Oui, oui... vous allez voir... je vais vous donner mon sang... ma vie... mon âme. » Et quand j'entamai ma scène, comme je ne me possédais pas, je la pris un peu trop haut. Impossible de redescendre, une fois lancée. J'étais partie. Rien ne pouvait plus m'arrêter.

Je souffrais, je pleurais, j'implorais, je criais ; et tout cela était vrai ; ma souffrance était horrible, mes larmes coulaient brûlantes et âcres. J'implorais Hippolyte pour l'amour qui me tuait, et mes bras tendus vers Mounet-Sully étaient les bras de Phèdre tordus par le cruel désir de l'étreinte. Le dieu était venu.

Et, quand le rideau tomba, Mounet-Sully me releva inanimée et me transporta dans ma loge.

Le public, ignorant ce qui se passait, voulut que je revienne saluer. Moi aussi, je voulais revenir remercier le public, de son attention, de sa bienveillance, de son émotion. Je revins.

Voici ce que dit John Murray dans *Le Gaulois* du 5 juin 1879 :

> Aussi, lorsque rappelée à grands cris, Mlle Bernhardt a reparu, épuisée par ses efforts et se soutenant sur Mounet-Sully, lui a-t-on fait une ovation que je crois unique dans les annales du Théâtre en Angleterre.

Le lendemain, le *Daily Telegraph* terminait sa merveilleuse critique par ces lignes :

Clearly Mlle Sarah Bernhardt exerted every nerve and fibre and her passion grew with the excitement of the spectators, for when, after a recall that could not be resisted, the curtain drew up, M. Mounet-Sully was seen supporting the exhausted figure of the actress, who had won her triumph only after tremendous physical exertion and triumph it was however short and sudden.

Le *Standard* finissait son article par ces mots :

The subdued passion, repressed for a time until at length it burst its bonds, and the despairing, heart broken woman is revealed to Hippolyte, was shown with so vivid reality that a scene of enthousiasm such as is rarely witnessed in a theatre followed the fall of the curtain. Mlle Sarah Bernhardt in the few minutes the was upon the stage (and coming on it must be remembered to plunge into the middle of a stirring tragedy) yet contrived to make an impression which will not soon be effaced from those who were present.

Le *Morning Post* disait :

Very brief are the words spoken before Phèdre rushes into the room to commence tremblingly and nervously, with struggles which rend and tear and convulse the system, the secret of her shameful love. As her passion mastered what reminded of modesty or reserve in her nature, the woman sprang forward and recoiled again with the movements of a panther, striving, as it seemed to tear from her bosom the heart which stifled her with its unholy longings, until in the end, when terrified at the horror her breathings have provoked in Hippolyte, she strove to pull his sword from its sheath and plunge it in her own breast she fell back in complete and absolute collapse. This exhibition marvelous in beauty of pose, in febrile force, in intensity, and in purity of delivery, is the more remarkable as the passion had to be reached, so to speak, at a bound, no performance of the first act having roused the actress to the requisite heat. It proves Mlle Sarah Bernhardt worthy of her reputation, and shows what may be expected from her by the public which has eagerly expected her coming.

Cette première soirée à Londres fut définitive pour mon avenir.

XXVIII

Mon violent désir de conquérir le public anglais avait surmené mes forces. J'avais tout donné la première soirée. Je ne m'étais pas assez ménagée et, la nuit, je fus prise de tels vomissements de sang qu'on courut à l'ambassade chercher un médecin.

Le docteur Vintras, médecin en chef de l'hôpital français à Londres, me trouva étendue dans mon lit, exsangue et semblant morte. Il fut effrayé et demanda qu'on fît venir ma famille. Je fis signe de la main que c'était inutile. On m'apporta un crayon et j'écrivis, ne pouvant parler : « Télégraphiez docteur Parrot »... Vintras resta près de moi une partie de la nuit, glissant toutes les cinq minutes de la glace pilée entre mes lèvres. Enfin, vers cinq heures du matin, les vomissements de sang s'arrêtèrent et je m'endormis, grâce à la potion du docteur Vintras.

On devait jouer le soir *L'Étrangère* au Gaiety Theatre. Le rôle n'étant pas très fatigant, je voulus jouer quand même, mais le docteur Parrot s'y opposa formellement. Il était arrivé par le bateau de quatre heures. Il me soignait depuis longtemps. Cependant, je me sentais bien mieux. La fièvre avait disparu. Je voulus me lever, Parrot s'y opposa.

On annonça le docteur Vintras et M. Mayer, l'impresario de la Comédie-Française. M. Hollingshead, le directeur du Gaiety Theatre, était en voiture, attendant pour savoir si je jouais, oui ou non, *L'Étrangère,* ainsi que l'affiche l'annonçait.

Je priai le docteur Parrot d'aller rejoindre le docteur Vintras dans le salon, et donnai l'ordre d'introduire M. Mayer dans ma chambre. Je lui dis très vite : « Je me sens mieux. Je suis très faible, mais je jouerai. Chut ! pas un mot ici, prévenez Hollingshead et attendez-moi dans le fumoir ; mais ne dites rien à personne. » Je me jetai à bas du lit. Je m'habillai en un clin d'œil, aidée de ma femme de chambre, qui avait deviné mon projet et qui s'en amusait follement.

Enveloppée dans mon manteau, une dentelle sur la tête, je m'en fus rejoindre Mayer dans le fumoir et montai avec lui dans son *hansom-cab*. « Viens me rejoindre dans une heure », chuchotai-je à ma camériste. Mayer, stupéfait, me dit : « Où allons-nous ? – Au théâtre ! vite, vite ! »

La voiture se mit en marche, et j'expliquai que si j'étais restée à la maison, jamais Parrot ni Vintras ne m'auraient laissée jouer. « Maintenant, ajoutai-je, le sort en est jeté, nous verrons bien ce qui arrivera. »

Au théâtre, je me cachai dans le cabinet directorial pour éviter la fureur du docteur Parrot, que j'adorais. Je sentais bien à quel point j'avais tort vis-à-vis de lui qui s'était si généreusement dérangé à mon premier appel ; mais je n'aurais jamais pu lui faire comprendre que je me sentais réellement mieux, et qu'en risquant ma vie, je ne risquais que mon bien à moi.

Une demi-heure après, ma femme de chambre vint me rejoindre avec une lettre de Parrot, pleine de reproches tendres, de conseils furibonds, et finissant par une ordonnance en cas de récidive. Il s'embarquait une heure après, ne voulant pas venir me serrer la main. Mais j'étais bien sûre qu'on se raccommoderait au retour.

Je me préparai pour jouer *L'Étrangère*. Trois fois je perdis connaissance en m'habillant ; mais je voulais jouer quand même.

L'opium qu'on m'avait fait prendre dans la potion me laissait la tête un peu lourde. J'entrai en scène, inconsciente et charmée par l'accueil qui me fut fait. Je marchais dans un rêve. Je distinguais mal tout ce qui m'entourait. Je ne voyais la salle qu'au travers un brouillard lumineux. Mes pieds glissaient sans effort sur le tapis, et le son de ma voix me semblait lointain, très lointain. J'étais dans le vague délicieux que vous donne le chloroforme, la morphine, l'opium ou le haschisch.

Le premier acte se passa très bien. Mais au troisième, au moment où je racontais à la duchesse de Septmonts (Croizette) tous les malheurs que moi, Mistress Clarkson, j'avais eus dans ma vie, au moment où je commençai mon interminable récit, je ne me souvins plus de rien. Croizette me soufflait la phrase, mais je voyais remuer ses lèvres et je n'entendais rien. Alors, je lui dis tranquillement : « Si je vous ai fait venir ici, madame, c'est que je voulais vous instruire des raisons qui m'ont fait agir... j'ai réfléchi, je ne vous les dirai pas aujourd'hui. »

Sophie Croizette me regarda, terrifiée, se leva, et quitta la scène, les lèvres tremblantes, ne me quittant pas des yeux. « Qu'est-ce que vous avez, lui dit-on en la voyant tomber presque sans souffle dans un fauteuil ? – Sarah est devenue folle ! Je vous dis qu'elle est devenue folle ! Elle a coupé toute sa scène avec moi. – Comment ? – Elle a coupé deux cents lignes ! – Mais pourquoi ? – Je ne sais pas. Elle a l'air très calme. »

Toute cette conversation, qui me fut racontée après, prit moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire.

Coquelin, averti, fit son entrée en scène pour terminer l'acte.

Le rideau tombé, je restai confondue et désespérée de ce qui me fut conté.

Je ne m'étais aperçue de rien et il me semblait avoir joué tout mon rôle comme d'habitude. J'étais réellement sous

l'empire de l'opium. Il me restait très peu de choses à dire au cinquième acte, et je m'en tirai parfaitement.

Le lendemain, les comptes rendus et les critiques furent très élogieux pour notre compagnie, mais la pièce fut discutée. Je craignis un instant que ma suppression involontaire de la grande scène du « trois » fût pour quelque chose dans cette sévérité de la presse ; mais non, tous les critiques avaient lu et relu la pièce, ils en discutaient le fond et ne faisaient pas mention de mon oubli. Seul, *Le Figaro,* qui était alors en très méchante humeur contre moi, s'exprima en ces termes :

> *Figaro* du 3 juin : *L'Étrangère* n'est pas du goût anglais, mais Mlle Croizette est vivement applaudie, ainsi que Coquelin et Febvre ; mais Mlle Sarah Bernhardt, toujours nerveuse, a perdu la mémoire...

Il savait très bien, le brave Johnson, que j'étais très malade ; il était venu chez moi, il avait vu le docteur Parrot, il savait que j'avais joué malgré la Faculté, et pour sauver la recette de la Comédie. Mais le public anglais m'avait témoigné une telle sympathie, que la Comédie s'en était un peu émue, et *Le Figaro,* étant l'organe du Théâtre-Français, avait prié Johnson de modérer ses éloges à mon égard ; ainsi fit-il tout le temps de notre séjour à Londres.

Si j'ai tenu à raconter ce menu fait de mon oubli qui n'a en lui-même aucune importance, c'est pour prouver à quel point les auteurs ont tort de se préoccuper d'expliquer les personnages. Il est certain qu'Alexandre Dumas a tenu à démontrer le pourquoi des agissements bizarres de Mistress Clarkson. Il a créé un personnage intéressant, vibrant, dans l'action, et tout de suite révélé au public au premier acte, dans les quelques lignes que Mistress Clarkson dit à Mme de Septmonts : « Je serais très heureuse, madame, si vous vouliez bien me rendre visite. Nous parlerions d'un de nos amis, M. Gérard, que j'aime peut-être autant que vous l'aimez, bien qu'il ne m'aime peut-être pas autant

qu'il vous aime. » Cela suffisait pour intéresser le public à ces deux femmes. C'était l'éternelle lutte du bien et du mal. Le combat entre le Vice et la Vertu. Mais cela semblait un peu bourgeois à Dumas, un peu vieux jeu, et il a voulu rajeunir le vieux thème, en essayant d'orchestrer l'orgue et le banjo, et il a obtenu une cacophonie épouvantable. Il a fait une pièce folle qui eût pu être belle, car l'originalité de son style, la loyauté de ses idées et la brutalité de son humeur suffisaient à rajeunir de vieilles idées, lesquelles sont du reste la base éternelle de toutes les tragédies, comédies, romans, tableaux, poèmes et pamphlets : L'amour, entre le Vice et la Vertu.

Personne, des spectateurs qui ont assisté à la représentation de *L'Étrangère*, et il y avait autant de Français que d'Anglais, personne ne s'est dit : « Tiens, il manque quelque chose... Je n'ai pas bien compris ce personnage... »

J'ai interrogé un Français très érudit : « Vous n'avez pas vu qu'il y avait un trou au troisième acte ? – Non. – Dans ma grande scène avec Croizette ? – Non. – Eh bien, lisez ce que j'ai passé. » Et, après avoir lu : « Tant mieux ! s'est écrié mon ami, c'est assommant, cette histoire, et bien inutile. J'ai très bien compris le caractère sans cette amphigourique et romanesque histoire. »

Et quand je me suis excusée plus tard près de Dumas fils de cette coupure de son texte : « Ah ! ma chère enfant, m'a-t-il répondu : quand j'écris une pièce, je la trouve bien ; quand je la vois jouer, je la trouve stupide ; et quand on me la raconte, je la trouve parfaite, parce qu'on en oublie la moitié. »

Les représentations de la Comédie-Française attiraient toujours la foule au Gaiety Theatre, et je restais la favorite. Je le dis ici avec orgueil, mais sans vanité.

J'étais très heureuse et très reconnaissante de mon succès, mais mes camarades m'en gardaient rancune. Et la guerre commença, sourde et traîtresse.

M. Jarrett, mon conseiller et mon agent, m'avait assuré que je vendrais quelques-unes de mes œuvres, soit en sculpture, soit en peinture. J'apportai donc avec moi six sculptures et dix tableaux et j'en fis une exposition dans Piccadilly.

J'envoyai des invitations, une centaine à peu près. Son Altesse Royale le prince de Galles me fit prévenir qu'il viendrait avec la princesse. Toute la haute aristocratie anglaise, toutes les célébrités de Londres vinrent à cette ouverture. J'avais lancé cent invitations, il vint douze cents personnes. J'étais ravie, je m'amusais follement.

M. Gladstone me fit le grand honneur de causer avec moi plus de dix minutes. Cet homme au cerveau génial parlait de tout avec une grâce particulière. Il me demanda mon impression sur les attaques que quelques pasteurs lançaient contre la Comédie-Française et contre la profession damnable d'artiste dramatique.

Je répondis que je regardais notre art aussi profitable à la morale que le sermon d'un prédicateur catholique ou protestant.

« Mais, expliquez-moi, Mademoiselle, quelle est la leçon morale qu'on peut tirer de *Phèdre* ? – Oh ! monsieur Gladstone, vous me surprenez un peu. *Phèdre* étant une tragédie antique, les mœurs et la moralité sont d'une optique différente de la nôtre et de la moralité de notre société actuelle. Cependant j'y trouve le châtiment de la vieille nourrice Œnone, qui commet le crime atroce d'accuser un innocent. L'amour de Phèdre est excusé par la fatalité qui pèse sur sa famille et s'abat impitoyable sur elle. Aujourd'hui, cette fatalité s'appellerait atavisme, car Phèdre est fille de Minos et de Pasiphaé. Quant à Thésée, son verdict sans appel, acte arbitraire et monstrueux, est puni par la

mort de ce fils tant chéri, le seul et dernier espoir de sa vie. On ne doit jamais créer de l'irréparable ! – Ah ! me dit gravement le grand homme, vous êtes contre la peine de mort ? – Oui, monsieur Gladstone. – Vous avez raison, Mademoiselle. »

Frédéric Leigton vint nous rejoindre, et il me fit, avec une grande bienveillance, des compliments pour mon tableau représentant une jeune fille portant des palmes. Ce tableau fut acheté par le prince Léopold.

Ma petite exposition eut un grand succès, et je ne me doutais guère alors qu'elle serait la cause de tant de potins, de tant de lâches attaques, et qu'elle causerait définitivement ma rupture avec la Comédie-Française. Je n'avais aucune prétention comme peintre et comme sculpteur. J'exposais mes œuvres pour les vendre, car j'avais envie de deux petits lions. Je n'avais pas assez d'argent pour les acheter. Je vendais mes tableaux ce qu'ils valaient, c'est-à-dire à des prix très modestes.

Une dame anglaise, Lady H..., m'acheta mon groupe *Après la tempête*. Ce groupe est la réduction du grand groupe que j'avais exposé deux ans avant, au Salon de Paris, et pour lequel j'avais eu une récompense. Je voulais le vendre quatre mille francs, mais Lady H... m'en envoya dix mille, avec un mot si délicieux que je me permets de le reproduire.

> ... Faites-moi la grâce, Madame, d'accepter ces quatre cents livres pour votre admirable groupe *Après la tempête,* et faites-moi l'honneur de venir déjeuner avec moi. Après le déjeuner, vous choisirez vous-même la place où il se trouvera être le mieux éclairé...
>
> Ethel H...

C'était un mardi. Je jouais *Zaïre* le soir ; mais le mercredi, le jeudi et le vendredi, je ne jouais pas. J'avais de quoi acheter mes lions. Sans rien dire au Théâtre, je filai pour Liverpool. Je

savais qu'il y avait là une grande ménagerie : Cross'Zoo, et que j'y trouverais des lions.

Le voyage fut très amusant. Quoique voyageant incognito, je fus reconnue sur tout le parcours de la route et je fus gâtée, choyée. Trois de mes amis m'accompagnaient. C'était une escapade pleine de fantaisie ; je savais que je ne pouvais manquer mon service à la Comédie, puisque je ne jouais que le samedi et que nous étions le mercredi.

Partis le matin à dix heures et demie, nous arrivâmes à Liverpool à deux heures et demie et nous allâmes de suite chez Cross.

Impossible de trouver l'entrée de la maison. Nous demandâmes au boutiquier qui fait le coin ; il nous indiqua une petite porte que nous avions déjà ouverte et refermée deux fois, ne pouvant admettre que ce fût là. Moi, j'entrevoyais une grande porte grillée et laissant voir une large cour, et nous étions devant une toute petite porte s'ouvrant sur une toute petite pièce nue, où se tenait un petit homme.

« Monsieur Cross ? – C'est moi. – Je voudrais acheter des lions. » Il se mit à rire. « Alors, c'est vrai, Mademoiselle, vous aimez tant que cela les bêtes ? Je suis allé la semaine dernière à Londres voir jouer la Comédie-Française, et je vous ai vue dans *Hernani.* – Ce n'est pas cela qui vous a appris que j'aimais les bêtes ? lui répondis-je. – Non. C'est un marchand de chiens de Saint-Andrews Street qui m'a dit que vous lui aviez acheté deux chiens et que, sans un gentleman qui était avec vous, vous en auriez acheté cinq. »

Il racontait tout cela en très mauvais français, mais avec beaucoup d'humour.

« Eh bien, monsieur Cross, aujourd'hui, je veux deux lions. – Je vais vous montrer ce que j'ai. » Et nous allâmes dans la cour où se trouvaient les fauves.

Oh ! les magnifiques bêtes ! Deux lions d'Afrique superbes, au poil brillant, la queue puissante et fouettant l'air. Ils venaient d'arriver. Ils étaient encore en pleine santé, en plein courage de révolte. Ils ignoraient la résignation, qui est le stigmate dominant des êtres civilisés.

« Oh ! Monsieur Cross, ceux-là sont trop grands. Je veux des lionceaux. – Je n'en ai pas, Mademoiselle. – Alors, montrez-moi toutes vos bêtes ! » Je vis les tigres, les léopards, les chacals, les guépards, les pumas, et m'arrêtai devant les éléphants. J'adore les éléphants ! Mais j'aurais voulu un éléphant nain. C'est un rêve que je caresse toujours. Peut-être se réalisera-t-il un jour.

Cross n'en avait pas. Alors, j'achetai un guépard. Il était tout jeune, tout drôle, il ressemblait à une gargouille d'un château du Moyen Âge. Je fis l'acquisition d'un chien-loup tout blanc, le poil dru, les yeux en feu, les dents en fer de lance. Il était effrayant à voir.

M. Cross me fit cadeau de six caméléons de petite race, ressemblant à des lézards, et d'un admirable caméléon, animal préhistorique, fabuleux, un véritable bibelot chinois passant du vert tendre au bronze noir, svelte et allongé comme une feuille de lis et soudainement gonflé et trapu comme un crapaud. Ses yeux, en lorgnettes comme ceux des homards, ne dépendaient pas l'un de l'autre. Il jetait l'œil droit en avant et l'œil gauche en arrière.

Je fus vite ravie, enthousiasmée, de ce cadeau. J'appelai mon caméléon « Cross-ci, Cross-ça », pour honorer et remercier Cross.

Nous revînmes à Londres avec le guépard en cage, le chien-loup en chaîne, mes six petits caméléons en boîte, et « Cross-ci,

Cross-ça » sur mon épaule, retenu par une chaîne d'or que nous venions d'acheter chez un bijoutier.

Je n'avais pas trouvé de lions, mais j'étais tout de même contente.

Mon personnel le fut moins. Il y avait déjà trois chiens dans la maison : *Minuccio*, venu avec moi de Paris, et *Bull* et *Fly*, achetés à Londres ; plus *Bizibouzou*, mon perroquet, et mon singe *Darwin*.

L'intrusion de ces nouveaux hôtes fit pousser des cris à Mme Guérard. Mon maître d'hôtel hésita à s'approcher du chien-loup. Mais j'avais beau dire que le guépard n'était pas dangereux, personne ne voulut ouvrir sa cage transportée dans le jardin. Je demandai un marteau et des pinces pour faire sauter la porte clouée qui retenait ce pauvre guépard prisonnier. Ce que voyant, mes domestiques se décidèrent à ouvrir. Mme Guérard et les femmes de service regardaient, des fenêtres. La porte sauta et le guépard, fou de joie, bondit comme un tigre hors de sa cage, ivre de liberté, boxant les arbres, et allant droit sûr les chiens, qui se mirent à hurler de terreur ; pourtant, ils étaient quatre. Le perroquet, excité, poussa des cris stridents, et le singe, secouant sa cage, crissa à fendre l'âme.

Ce concert dans le silencieux square fit un effet prodigieux : toutes les fenêtres s'ouvrirent et, au-dessus du mur de mon jardin, plus de vingt têtes apparurent, curieuses, tremblantes, furieuses.

Le fou rire s'était emparé de moi, de mon amie Louise Abbema, du peintre Nittis venu pour me rendre visite, de Gustave Doré qui m'attendait depuis deux heures. Georges Deschamps, un musicien amateur de beaucoup de talent, essaya de noter cette harmonie hoffmannesque, pendant que mon ami Georges

Clairin, le dos secoué par le rire, croquait cette inoubliable scène.

Le lendemain, dans Londres, il ne fut bruit que du sabbat qui avait eu lieu au 77 de Chester Square, et cela prit une telle proportion que notre doyen, M. Got, vint me prier de ne point faire un tel scandale qui rejaillissait sur la Comédie-Française.

Je l'écoutai sans rien dire et, lui prenant la main : « Viens, je vais te montrer le scandale. » Je l'entraînai dans le jardin, suivi de mes visiteurs et amis. « Lâchez le guépard ! » m'écriai-je debout sur les marches, semblable à un capitaine de vaisseau criant : « Prenez des ris ! » Et le guépard lâché, la scène folle de la veille se renouvela.

« Tu vois, Monsieur le doyen ! Voilà mon sabbat. – Tu es folle ! me dit-il en m'embrassant. Mais c'est crânement drôle. » Et il riait aux larmes en voyant les têtes apparaître au-dessus du mur.

Cependant, les hostilités continuèrent par les petits potins transportés de bouche en bouche, de milieu en milieu, tant dans la presse française que dans la presse anglaise.

Malgré ma belle humeur et mon mépris des racontars, je devenais agacée. L'injustice m'a toujours profondément révoltée. Et l'injustice s'en donnait à cœur joie. Je ne pouvais rien faire qui ne fût contrôlé de suite, blâmé.

Un jour que je me plaignais à Madeleine Brohan, que j'aimais infiniment, l'adorable artiste me prit la tête et, me regardant dans les yeux : « Ma pauvre chérie, tu ne peux rien y faire ; tu es originale sans le vouloir, tu as une effroyable crinière rebelle et frisée par la nature, ta sveltesse est exagérée, tu possèdes dans ton gosier une harpe naturelle : tout cela fait de toi un être à part, ce qui est un crime de lèse-banalité. Voilà pour ton physique. Tu ne peux cacher ta pensée, tu ne peux

courber l'échine, tu n'acceptes aucune compromission, tu ne te soumets à aucune hypocrisie : ce qui est un crime de lèse-société. Voilà pour ton moral. Comment veux-tu, dans ces conditions, ne pas éveiller la jalousie, froisser les susceptibilités, exciter les rancunes ? Si tu te désespères de ces attaques, tu es perdue, car tu seras sans forces pour lutter. En ce cas, je te conseille de brosser tes cheveux, de les enduire d'huile, enfin de les rendre aussi plats que ceux du Corse, et encore, non : car lui, Napoléon, les avait si plats que c'en était original ! Tiens, plats comme ceux de Prudhon, tu ne risqueras rien (Prudhon est un artiste du Théâtre-Français). Je te conseille, continua-t-elle, d'engraisser un peu et de te faire quelques trous dans la voix. Alors, tu ne gêneras personne. Mais si tu veux rester toi, ma chérie, prépare-toi à monter sur un petit piédestal construit de calomnies, de potins, d'injustices, d'adulations, de flatteries, de mensonges et de vérités. Seulement, quand tu seras dessus, tiens-toi bien, et cimente-le par ton talent, ton travail et ta bonté. Alors tous les méchants qui, sans le vouloir, ont apporté les premiers matériaux de l'édifice, enverront des coups de pied dedans, pour le démolir. Mais, si tu le veux, ils seront impuissants, et c'est ce que je te souhaite, ma chère Sarah, car tu as la soif ambitieuse de la Gloire. Moi, je ne comprends rien à cela, je n'aime que l'ombre et le repos. »

Je la regardai avec envie. Elle était si belle avec ses yeux mouillés, sa figure aux lignes pures et reposées, son sourire las. Je me demandai, anxieuse, si le bonheur n'était pas dans ce calme, dans ce dédain de toutes choses.

Je l'interrogeai doucement pour savoir : elle me dit que le Théâtre l'ennuyait, qu'elle y avait eu tant de déboires. Son mariage ? Elle en frissonnait encore de déplaisir. Sa maternité ne lui donnait que des chagrins. L'amour l'avait laissée le cœur broyé, le corps désemparé. Ses beaux yeux menaçaient d'éteindre leur lumière. Ses jambes étaient enflées et ne la portaient qu'à regret. Elle me dit tout cela, de ce même ton calme, un peu lassé.

Ce qui m'avait charmé tout à l'heure me glaçait maintenant, car sa haine du mouvement venait de l'impuissance de ses yeux, de ses jambes ; et son amour de l'ombre n'était que l'apaisement nécessaire aux blessures de sa vie déjà vécue.

L'amour de vivre me reprit plus violent que jamais. Je remerciai ma belle amie et profitai de ses conseils ; car, à partir de ce jour, je m'armai pour la lutte, aimant mieux mourir en plein combat que m'éteindre dans les regrets d'une vie manquée. Je ne voulais plus pleurer des turpitudes débitées contre moi. Je ne voulus plus souffrir des injustices. Je pris le parti de me défendre.

L'occasion ne se fit pas attendre.

On jouait *L'Étrangère* pour la seconde fois (le 21 juin 1879) en matinée.

La veille, j'avais fait prévenir Mayer que j'étais très souffrante et que, jouant *Hernani* le soir, je le priai de changer le spectacle du matin si c'était possible. Mais la recette était de plus de quatre cents livres, et la Comédie ne voulut rien entendre. « Eh bien, répondit Got à Mayer, on remplacera Sarah Bernhardt si elle ne peut pas jouer ; il y a dans la pièce : Croizette, Madeleine Brohan, Coquelin, Febvre et moi, et, que diable ! nous valons bien à nous tous Mlle Bernhardt ! »

On chargea Coquelin de demander à Lloyd de me remplacer, car elle avait déjà joué le rôle à la Comédie quand j'étais malade. Mais Llyod eut peur et refusa. On offrit de changer le spectacle, et ce fut *Tartuffe* qui remplaça *L'Étrangère*.

Mais le public, presque en entier, redemanda son argent, et la recette, qui devait être de cinq cents livres, ne fut que de quatre-vingt-quatre livres.

Ce fut la levée des rancunes, des jalousies. Toute la Comédie (surtout les hommes, moins un, M. Worms) marcha contre moi, lancée en avant.

Francisque Sarcey, transformé en tambour-major, cadençait son pas, sa terrible plume à la main.

Les inventions les plus folles, les calomnies les plus stupides, les mensonges les plus odieux, prirent leur vol comme une nuée de canards sauvages s'abattant soudainement dans toutes les rédactions ennemies. On y racontait qu'on pouvait me voir habillée en homme pour un shilling ; que je fumais de gros cigares, appuyée au balcon de ma maison ; que, dans les soirées mondaines où je jouais des saynètes, je prenais ma femme de chambre pour me donner la réplique ; que je faisais des armes dans mon jardin habillée en pierrot blanc ; que je prenais des leçons de boxe, et que j'avais cassé deux dents à mon malheureux professeur !

Quelques amis me conseillèrent de ne pas faire attention à toutes ces turpitudes, me disant que le public ne pouvait les croire, mais ils se trompaient : le public adore croire le mal. Cela l'amuse plus que le bien, et j'eus la preuve que le public anglais commençait à croire ce que disaient les journaux français.

Je reçus une lettre d'un tailleur, me demandant de porter, quand je me montrerai en homme, un habit fait par lui, et que non seulement il ne me le ferait pas payer, mais encore qu'il me donnerait cent livres si je voulais le porter. Cet homme était un grossier personnage, mais il était sincère.

Je reçus plusieurs boîtes de cigares, et les professeurs de boxe et d'escrime m'offrirent leurs services pour rien.

Tout cela m'irrita à tel point que je résolus d'en finir. Ce fut un article d'Albert Wolff dans *Le Figaro* qui me décida à rompre les chiens. Voici la réponse que j'envoyai à la suite de l'article du *Figaro* paru le 27 juin 1879 :

ALBERT WOLFF, *Figaro*, Paris.

Et vous aussi, mon cher monsieur Wolff, vous croyez de semblables insanités ? Qui donc a pu vous renseigner si mal ? Oui, vous êtes mon ami, car, malgré toutes les infamies qu'on a pu vous dire, il vous reste encore un peu de bienveillance. Eh bien, je vous donne ma parole d'honneur que je ne me suis jamais vêtue en homme ici, à Londres ! Je n'ai même pas emporté mon costume de sculpteur. Je donne le démenti le plus formel à cette imposture. Je n'ai été qu'une seule fois à la petite Exposition que j'ai faite, une seule fois, et c'était le jour où je n'avais fait que quelques invitations privées, pour l'ouverture. Personne n'a donc payé un shilling pour me voir. Je joue dans le monde, c'est vrai. Mais vous n'ignorez pas que je suis une des sociétaires les moins payées de la Comédie-Française. J'ai donc bien le droit de combler un peu la différence.

J'expose dix tableaux et huit sculptures. C'est encore vrai. Mais puisque je les ai apportés pour les vendre, il faut bien que je les montre.

Quant au respect dû à la Maison de Molière, cher Monsieur Wolff, je prétends le garder plus que qui que ce soit ; car je suis, moi, incapable d'inventer de pareilles calomnies pour tuer un de ses porte-drapeau.

« Maintenant, si les sottises qu'on débite sur moi lassent les Parisiens, et qu'ils soient décidés à me faire mauvais accueil à mon retour, je ne veux exposer personne à commettre une lâcheté. Et je donne ma démission à la Comédie-Française.

Si le public de Londres est lassé de tout ce bruit et veut retourner sa bienveillance en malveillance, je prie la Comédie de me laisser quitter l'Angleterre, pour lui épargner le chagrin de voir une sociétaire sifflée et huée.

Je vous envoie cette lettre par dépêche ; le cas que je fais de l'opinion publique me donne le droit de faire cette folie ; et je vous prie, cher Monsieur Wolff, d'accorder à ma lettre le même honneur que vous avez fait aux calomnies de mes ennemis.

Je vous serre amicalement la main. »

« SARAH BERNHARDT. »

Cette dépêche fit couler beaucoup d'encre. On me donnait généralement raison, tout en me traitant en enfant gâtée.

La Comédie se montra plus aimable. Perrin m'écrivit une lettre affectueuse, me priant de renoncer à mon projet de quitter la Comédie. Les femmes se montrèrent très amicales ; Croizette vint me voir, et me tenant dans ses bras : « Tu ne feras pas cela, dis, ma folle chérie ? Tu ne vas pas envoyer ta démission sérieusement ? D'abord, on ne l'acceptera pas, je t'en réponds ! »

Mounet-Sully me parla d'art, de probité... tout son discours était empreint de protestantisme : dans sa famille, il y a plusieurs pasteurs protestants, et il en avait souvenance sans le vouloir.

Delaunay, surnommé « le petit père la Franchise », vint solennellement me faire part de la mauvaise impression de ma dépêche. Il me dit que la Comédie-Française était un ministère, qu'il y avait le ministre, le secrétaire, les sous-chefs et les employés, et que chacun devait se conformer au règlement, et faire l'apport de son talent ou de son travail, et patati... et patata...

Je vis Coquelin le soir au Théâtre. Il vint à moi, les mains tendues : « Tu sais que je ne te complimente pas sur ton coup de tête ; heureusement que nous te ferons changer d'avis. Quand on a le bonheur et l'honneur d'être à la Comédie-Française, on doit y rester jusqu'à la fin de sa carrière. »

Frédéric Febvre me fit observer que je devais rester à la Comédie parce qu'elle faisait des économies pour moi, ce dont j'étais incapable moi-même. « Crois-moi, me dit-il, quand on est à la Comédie, il faut y rester, c'est le pain assuré pour plus tard. »

Enfin Got, notre doyen, vint à moi : « Tu sais comment cela s'appelle ce que tu fais en donnant ta démission ? – Non. – Déserter ! – Tu te trompes, je ne déserte pas : je change de caserne ! » lui répondis-je.

Et il en vint d'autres. Et tous me donnaient des conseils à travers leur personnalité : Mounet, en illuminé, en croyant ; De-

launay, avec une âme de bureaucrate ; Coquelin, en politicien blâmant l'idée d'autrui pour la préconiser plus tard à son profit ; Febvre, en ami de la respectabilité ; Got, en vieux grognard égoïste, ne connaissant que la consigne et l'avancement par voie hiérarchique.

Worms me dit à travers sa mélancolie : « Vaudront-ils mieux ailleurs ? » Ce Worms était l'âme la plus rêveuse, le caractère le plus net de notre illustre compagnie. Je l'aimais infiniment.

Nous allions retourner à Paris, et je ne voulus penser à rien pendant quelque temps. J'étais hésitante, je remis à plus tard de prendre une décision absolue. Le bruit fait autour de moi, le bien dit en ma faveur, le mal écrit contre moi, tout cela avait créé dans le monde artistique une atmosphère de bataille.

Nous allions rentrer à Paris. Quelques amis s'inquiétaient de la réception qui me serait faite. Le public se figure, douce erreur, que le bruit fait autour des artistes célèbres est provoqué par ces derniers avec connaissance de cause ; et, dans son énervement de revoir sans cesse le même nom revenir à propos de tout, il déclare l'artiste attaqué ou choyé amateur forcené de la réclame.

Hélas ! trois fois hélas ! On est victime de la réclame. Ceux-là qui goûtent les joies et les tristesses de la célébrité quand ils ont passé quarante ans savent se défendre : ils connaissent les tournant-court, les fondrières cachées sous les fleurs, et ils savent brider ce monstre de la réclame, pieuvre aux innombrables tentacules, jetant à droite, à gauche, en avant, en arrière, ses bras visqueux, ramassant par ses mille petites pompes aspirantes tout ce qui traîne de potins, de calomnies, de louanges, pour les cracher au public dans son vomissement de fiel noir. Mais ceux-là que la célébrité accroche quand ils ont vingt ans, ceux-là ne savent rien.

Je me souviens que la première fois qu'un reporter est venu chez moi, je me dressai en crête de coq rouge et droite de joie. J'avais dix-sept ans : j'avais joué dans le monde un petit *Richelieu* avec un succès énorme. Ce monsieur vint me trouver chez ma mère, et me demanda ceci... cela... et puis encore ceci... Je répondais, je parlais... j'étais affolée d'orgueil, d'émotion. Il prenait des notes. Je regardais maman. Il me semblait que je grandissais. J'avais besoin d'embrasser maman pour me donner une contenance. Je mettais ma figure dans son cou pour cacher ma joie. Enfin, ce monsieur se leva, me tendit la main et se retira. Je sautai dans la chambre et je me mis à tourner en rond en disant : *« Trois petits pâtés, ma chemise brûle »*, quand tout à coup, la porte s'ouvre et le monsieur dit à maman : « Ah ! Madame, j'oubliais : Voici la petite quittance de l'abonnement, c'est pour rien, seize francs par an. »

Maman ne comprit pas tout de suite. Je restai, moi, la bouche ouverte, ne pouvant digérer mes « petits pâtés ». Maman paya les seize francs ; et, me prenant en pitié, car je pleurais, elle me caressa doucement les cheveux.

Depuis, j'ai été livrée au monstre pieds et poings liés, et j'ai été et suis encore accusée d'adorer la réclame.

Et quand on pense que mon premier titre à la réclame a été mon extraordinaire maigreur et ma fragile santé. J'avais à peine débuté, que les épigrammes, les calembours, les jeux de mots, les caricatures, s'en donnèrent à cœur joie. Était-ce vraiment pour faire de la réclame que j'étais si mince, si menue, si faible ? Que je passai six mois dans mon lit, écrasée par la maladie ? Mon nom devint célèbre avant que je le fusse réellement.

Un jour de première représentation à l'Odéon, on jouait *Mademoiselle Aïssé*. Flaubert, intime ami de Louis Bouilhet, auteur de la pièce, me présenta un attaché de l'ambassade d'Angleterre. « Oh ! je vous connaissais depuis longtemps, Mademoiselle ! vous êtes le *petit bâton surmonté d'une éponge !* »

Il venait en effet de paraître une caricature de moi, qui avait fait la joie des badauds.

À cette époque, j'étais encore une enfant et je ne souffrais de rien, ne me souciais de rien. D'abord, j'étais condamnée par tous les médecins. Tout m'était donc égal ; mais tous les médecins s'étaient trompés et je devais, vingt ans plus tard, me battre contre le monstre.

XXIX

La rentrée de la Comédie dans ses foyers devint un événement, mais un événement sournois. Notre départ de Paris avait été tapageur, gai, et public ; notre retour fut clandestin pour beaucoup : attristé pour les incompris, rageur pour les ratés.

Je n'étais pas à la maison depuis une heure, que notre administrateur Perrin me fut annoncé. Il commença doucement les reproches contre le peu de soin que je prenais de ma santé. Il me dit que je faisais trop de tapage autour de moi. « Mais, m'écriai-je, est-ce ma faute si je suis trop mince ! si j'ai trop de cheveux ! s'ils sont trop frisés ! et si je ne pense pas comme les autres ? Admettez que pendant un mois je prenne de l'arsenic à me faire gonfler comme un tonneau, que je me rase la tête comme un Arabe, et que je réponde oui à tout ce que vous dites : On dira que c'est pour faire de la réclame. – Mais, me répondit Perrin, mais, ma chère enfant, il y a des gens ni gras, ni maigres, ni rasés, ni chevelus, et qui répondent oui et non. »

Je restai pétrifiée par la justesse de ce raisonnement, et je compris le « parce que » de tous ces « pourquoi » que je me posais depuis des années. Je n'étais pas de la moyenne ; j'avais du « trop » et du « trop peu ». Et je sentais qu'il n'y avait rien à faire à cela. Je l'avouai à Perrin en lui disant qu'il avait raison.

Il profita de cette sage disposition pour me sermonner et, enfin, pour me donner le conseil de ne point paraître à la Cérémonie du retour, à la Comédie-Française. Il craignait une cabale

contre moi. Les esprits étaient montés, à tort ou à raison ; un peu des deux, disait-il avec cet air fin et courtois qu'il gardait presque toujours.

Je l'écoutai sans l'interrompre, ce qui le gêna un peu, car Perrin était un ergoteur, pas un orateur.

Quand il eut fini : « Vous m'avez dit trop de choses qui m'excitent, cher Monsieur Perrin, j'adore la bataille. Je paraîtrai à la Cérémonie. Tenez, j'étais prévenue déjà : voilà trois lettres anonymes. Lisez celle-là ; elle est la plus jolie. » Il déplia le papier parfumé d'ambre et lut :

> « Mon pauvre squelette, tu feras bien de ne pas faire voir ton horrible nez juif à la Cérémonie après-demain. Je crains pour lui qu'il ne serve de cible à toutes les pommes qu'on fait cuire en ce moment dans ta bonne ville de Paris à ton intention. Fais dire dans les échos que tu as craché le sang, et reste dans ton lit à réfléchir sur les conséquences de la réclame à outrance.
>
> « UN ABONNÉ. »

Perrin repoussa la lettre avec dégoût. « En voici deux autres, lui dis-je, mais elles sont trop grossières, je vous en fais grâce. J'irai à la Cérémonie. – Bien ! dit Perrin. On répète demain. Viendrez-vous ? – Je viendrai. »

Le lendemain, à la répétition, les artistes hommes et femmes ne tenaient guère à venir saluer avec moi. Je dois dire qu'ils y mirent tous, quand même, de la bonne grâce.

Mais je déclarai que je voulais entrer seule, contre la règle ordinaire, car je devais seule supporter la mauvaise humeur et la cabale.

La salle était archi-comble.

Au lever du rideau, la Cérémonie commença au milieu des bravos. Le public était heureux de revoir ses artistes aimés. Ils

s'avançaient deux par deux, un à droite, l'autre à gauche, tenant la palme ou la couronne destinée à orner le buste de Molière.

Mon tour venu, je m'avançai seule. Je me sentais pâle et pleine de volonté conquérante. Je m'avançai lentement vers la rampe et, au lieu de saluer comme mes camarades, je restai droite, regardant de mes deux yeux dans tous les yeux convergeant vers moi. On m'avait annoncé la bataille : je ne voulais pas la provoquer, mais je ne voulais pas la fuir.

J'attendis une seconde, je sentais la salle frémissante, énervée ; puis tout à coup, soulevée par une impression de tendresse généreuse, elle éclata dans une fanfare de bravos et de cris. Et le public, si aimé et si aimant, se grisait de sa joie. Ce fut certainement un des plus beaux triomphes de ma carrière.

Quelques artistes furent très contents, les femmes surtout, car il est une chose à remarquer dans notre art : les hommes jalousent les femmes beaucoup plus que les femmes ne se jalousent entre elles. J'ai rencontré beaucoup d'ennemis parmi les hommes comédiens, et très peu parmi les femmes comédiennes.

Je pense que l'Art dramatique est un art essentiellement féminin. En effet, farder sa figure, dissimuler ses vrais sentiments, chercher à plaire, vouloir attirer les regards, sont les travers qu'on reproche souvent aux femmes et pour lesquels on montre une grande indulgence. Ces mêmes défauts deviennent odieux chez un homme.

Et cependant, le comédien doit se rendre le plus attrayant possible, fût-ce avec le secours des fards, des barbes postiches, des petits toupets. S'il est républicain, il doit soutenir avec chaleur et conviction des théories royalistes, et s'il est conservateur, des théories anarchistes, si tel est le bon plaisir de l'auteur.

Au Théâtre-Français, ce pauvre Maubant était un radical des plus avancés, mais sa stature et la beauté de son masque le condamnaient à jouer les rois, les empereurs, les tyrans ; et tout

le temps que duraient les répétitions, on entendait Charlemagne ou César jurer contre les tyrans, maudire les conquérants et réclamer pour eux les plus durs châtiments. Je prenais grand plaisir à cette lutte entre l'homme et le comédien.

Peut-être cette perpétuelle abstraction de soi-même donne-t-elle à l'acteur une nature plus féminine. Mais il est certain que le comédien est jaloux de la comédienne. Sa courtoisie d'homme bien élevé s'évanouit devant la rampe. Tel comédien qui, dans la vie privée, rendra service à une femme en peine, lui cherchera noise en scène. Il risquera sa vie pour la sauver d'un danger sur la route, en chemin de fer, en bateau ; mais, sur le tremplin des planches, il ne fera rien pour la tirer d'embarras si elle manque de mémoire ; ou si elle fait un faux pas, il la pousserait volontiers. Je vais peut-être un peu loin, mais pas si loin qu'on pourrait le croire.

J'ai joué avec des comédiens célèbres qui m'ont fait de méchants tours. En revanche, il en est parmi ceux-là qui sont des êtres exquis, restant en scène, plus hommes que comédiens : Pierre Berton, Worms et Guitry sont et resteront les types les plus parfaits de courtoisie amicale et protectrice pour la comédienne. J'ai joué quantité de pièces avec chacun d'eux et, moi qui suis si « traqueuse », je me sentais en confiance avec ces trois artistes ; je les savais d'une intelligence supérieure, pitoyables à mon « trac » et en éveil pour les faiblesses nerveuses que me donnait ce trac.

Pierre Berton et Worms, deux grands, très grands artistes, se sont retirés de la scène en pleine vigueur artistique, en pleine force vitale : Pierre Berton pour se consacrer à la littérature, Worms, on ne sait pas pourquoi... Quant à Guitry, le plus jeune de beaucoup, il est le premier artiste de la scène française, car c'est un admirable comédien doublé d'un artiste, ce qui est fort rare. Je connais très peu d'artistes en France et à l'étranger réunissant ces deux qualités.

Henry Irving est un admirable artiste, mais pas un comédien. Coquelin est un admirable comédien, il n'est pas artiste. Mounet-Sully a du génie, qu'il met tantôt au service de l'artiste, tantôt au service du comédien ; mais, en revanche, il a parfois des exagérations comme artiste et comédien qui font grincer des dents les amateurs du Beau et de la Vérité. Bartet est une parfaite comédienne, ayant un sens artistique très délicat. Réjane, la plus comédienne des comédiennes, est artiste quand elle le veut.

Eleonora Duse est plus une comédienne qu'une artiste ; elle marche dans les routes tracées par d'autres ; elle ne les imite pas, certes, car elle plante des fleurs où il y avait des arbres, et des arbres où il y avait des fleurs ; mais elle n'a pas fait sortir de son art un personnage qui s'identifie à son nom ; elle n'a pas créé un être, une vision qui évoque son souvenir. Elle met les gants des autres, mais elle les met à l'envers, et tout cela avec une grâce infinie, un sans vouloir plein d'abandon. C'est une grande, très grande comédienne, mais ce n'est pas une grande artiste.

Novelli est un comédien de l'ancienne école, où on se préoccupait très peu du côté artistique. Il est parfait dans le rire et les larmes. Béatrice Patrick-Campbell est surtout une artiste, et son talent est fait de charme et de pensée ; elle exècre les routes battues ; elle veut créer, et elle crée.

Antoine est souvent trahi par ses moyens, car sa voix est sombre et son allure un peu ordinaire, aussi laisse-t-il souvent à désirer comme comédien ; mais il est toujours un artiste hors de pair, et notre Art lui doit beaucoup dans son évolution vers la vérité ; et celui-là non plus n'est pas jaloux de la comédienne.

XXX

Les jours qui suivirent cette rentrée de la Comédie dans son foyer furent très énervants pour moi. Notre administrateur voulait me mater et, pour cela, il me faisait souffrir par mille petits coups d'épingle plus douloureux pour une nature comme la mienne que les coups de couteau. (Je le pense du moins, car je n'en ai jamais reçu.)

Je devenais malade, irritable et de méchante humeur à propos de tout. Moi si gaie, je devenais triste. Ma santé toujours chancelante se trouvait plus en péril par cet état de choses.

Perrin me distribua le rôle de l'Aventurière. Je n'aimais pas ce rôle, je détestais la pièce, et je trouvais les vers de *L'Aventurière* de mauvais, très mauvais vers. Comme je sais mal dissimuler, je le dis nettement à Émile Augier dans un accès de colère. Il s'en vengea d'une façon discourtoise à la première occasion qui lui fut offerte.

Cette occasion fut ma rupture définitive avec la Comédie-Française, le lendemain de la première représentation de *L'Aventurière*, qui eut lieu le samedi 17 avril 1880.

Je n'étais pas prête à jouer ce rôle. J'avais été très souffrante, et la preuve en est dans cette lettre que j'écrivis à M. Perrin le 14 avril 1880 :

> ... Je suis désolée, Monsieur Perrin, mais j'ai un mal de gorge si complet, que je ne puis parler. Je suis forcée de garder le lit. Veuillez m'excuser. C'est à ce maudit Trocadéro que j'ai pris froid dimanche. Je suis bien tracassée, sachant que cela vous met dans l'embarras. Ça ne fait rien, je serai prête pour samedi, quand même.
>
> Mille regrets et mille amitiés. – Sarah Bernhardt.

Je fus, en effet, prête à jouer, ayant guéri mon mal de gorge.

Mais je n'avais pu étudier pendant trois jours, ne pouvant parler ; je n'avais pu essayer mes costumes, ne pouvant sortir de mon lit. J'allai le vendredi prier Perrin de remettre à l'autre semaine la représentation de *L'Aventurière*. Il me répondit que la chose était impossible, que la location était faite et que la pièce devait être jouée le premier mardi, jour d'abonnement.

Je me laissai convaincre, ayant confiance en mon étoile. « Bah ! me disais-je, je m'en tirerai quand même. »

Je ne m'en tirai pas du tout ou, plutôt, je m'en tirai fort mal. Mon costume était manqué, il m'allait mal. Moi dont on narguait sans cesse la maigreur, j'avais l'air d'une théière anglaise. J'avais la voix encore légèrement enrouée, ce qui me désarmait un peu. Je jouai très mal la première partie du rôle ; mieux la seconde. À un moment de la scène de violence, je m'appuyai, debout, les deux mains sur la table qui portait un flambeau allumé. On cria dans la salle, car mes cheveux étaient près de la flamme. Le lendemain, un journal disait que, sentant la partie perdue, j'avais voulu mettre le feu à mes cheveux pour faire cesser la représentation avant mon échec complet. C'était le comble des combles de la stupidité.

La presse ne fut pas bonne. Et la presse avait raison. J'avais été inférieure, laide et en méchante humeur ; mais je trouvais qu'on manquait de courtoisie et d'indulgence à mon égard. Auguste Vitu, dans *Le Figaro* du 18 avril 1880, terminait son article par cette phrase :

> La nouvelle Clorinde (l'Aventurière) a eu pendant les deux derniers actes des mouvements de corps et de bras qu'il serait fâcheux d'emprunter à la grande Virginie de l'*Assommoir* pour les introduire à la Comédie-Française.

Le seul défaut que je n'ai jamais eu et que je ne pourrai jamais avoir, c'est la vulgarité. C'était donc une injustice et un parti pris de me froisser. Vitu, du reste, n'était pas mon ami.

Je compris à cette façon de m'attaquer que les petites haines dressaient leurs petites têtes de serpent à sonnettes. Tout le bas petit monde vipérin grouillait sous mes fleurs et mes lauriers, je le savais depuis longtemps, j'entendais parfois à la cantonade le cliquetis de leurs petits anneaux. Je voulus me donner la joie de les faire sonner tous à la fois. Je jetai mes lauriers et

mes fleurs aux quatre vents. Je rompis brutalement le contrat qui me liait à la Comédie-Française et par cela même à Paris.

Je m'enfermai toute la matinée et, après mille et mille discussions avec moi-même, je me décidai à envoyer ma démission à la Comédie. J'écrivis donc cette lettre à M. Perrin, le 18 avril 1880 :

> Monsieur l'Administrateur,
>
> Vous m'avez forcée à jouer alors que je n'étais pas prête. Vous ne m'avez accordé que huit répétitions sur la scène et la pièce n'a été répétée que trois fais dans son ensemble. Je ne pouvais me décider à paraître devant le public. Vous l'avez absolument exigé. Ce que je prévoyais est arrivé. Le résultat de la représentation a dépassé mes prévisions. Un critique a prétendu que j'avais joué Virginie de L'*Assommoir* au lieu de doña Clorinde de *L'Aventurière*. Que Zola et Émile Augier m'absolvent. C'est mon premier échec à la Comédie, ce sera le dernier. Je vous avais prévenu le jour de la répétition générale. Vous avez passé outre. Je tiens parole. Quand vous recevrez cette lettre, j'aurai quitté Paris. Veuillez, Monsieur l'Administrateur, recevoir ma démission immédiate, et agréer l'assurance de mes sentiments distingués. – Sarah Bernhardt.

Pour que cette démission ne puisse être discutée au comité, j'envoyai ma lettre copiée aux journaux *Le Figaro* et *Le Gaulois*, qui la publiaient au moment où M. Perrin la recevait. Puis, décidée à ne pas me laisser influencer, je partis de suite avec ma femme de chambre pour Le Havre. J'avais donné l'ordre de ne dire à personne où j'étais, et je restai toute la soirée de mon arrivée dans le plus strict incognito. Mais, le lendemain matin, des gens m'avaient reconnue et avaient télégraphié à Paris. Je fus assaillie de reporters.

Je m'étais enfuie du côté de La Hève, où je restai tout le jour étendue sur les galets, malgré la pluie froide qui ne cessa pas une minute de tomber. Je rentrai à l'hôtel Frascati, glacée ;

et j'eus, la nuit, une fièvre assez violente pour qu'on dût faire chercher le docteur Gilbert.

Mme Guérard, appelée par ma caméristé affolée, vint me rejoindre et je restai deux jours sous l'influence d'une mauvaise fièvre chaude. Pendant ce temps, les journaux ne cessaient de verser des torrents d'encre sur du papier. Cette encre se changeait en fiel, et je fus accusée des pires méfaits.

La Comédie envoya un huissier frapper à mon hôtel de l'avenue de Villiers ; et cet huissier déclara qu'après avoir frappé trois fois à la porte, nul être n'ayant répondu, il avait laissé copie, etc.

Cet homme mentait. Il y avait, habitant l'hôtel : mon fils et son précepteur, mon intendant mari de ma femme de chambre, mon maître d'hôtel, la cuisinière, la fille de cuisine, la seconde femme de chambre et cinq chiens ; mais j'eus beau protester contre cet homme qui représente la Loi, ce fut chose inutile.

La Comédie devait, d'après ses règlements, me faire trois sommations ; elles ne furent pas faites, et le procès s'engagea contre moi. Il était perdu d'avance.

Maître Allou, avocat de la Comédie-Française, inventa de méchantes petites histoires. Il se donna la joie de me rendre tant soit peu ridicule. Il avait un dossier formidable de lettres de moi à Perrin, lettres toujours écrites dans un moment d'attendrissement ou de colère. Perrin les avait toutes gardées, mes lettres, même les plus petits mots. Moi, je ne gardais aucune des siennes ; et les rares lettres qu'on a publiées de Perrin à moi ont été données par lui-même, après les avoir relevées dans son livre de copies. Bien entendu, il ne livrait que celles qui pouvaient donner au public l'idée de sa paternelle bonté à mon égard, etc.

La plaidoirie de maître Allou eut un grand succès : il réclamait trois cent mille francs de dommages et intérêts, plus la confiscation, au profit de la Comédie, des quarante-trois mille francs qu'elle me devait.

J'avais pour avocat maître Barboux, ami intime de Perrin. Il me défendit mollement. Je fus condamnée à payer cent mille francs de dédit à la Comédie-Française ; de plus, à perdre les quarante-trois mille francs confiés par moi à la sollicitude de l'administration.

Je dois dire que je ne m'occupai guère de ce procès.

Trois jours après ma démission, je vis apparaître Jarrett. Il me proposait pour la troisième fois un contrat pour l'Amérique. Cette fois, je prêtai l'oreille à ses propositions. Nous n'avions jamais parlé chiffres, et voici ce qu'il me proposa : cinq mille francs par représentation et la moitié de la recette en surplus de quinze mille francs ; c'est-à-dire que le jour où la recette atteindrait vingt mille francs, je toucherais sept mille cinq cents francs. De plus mille francs par semaine pour mes frais d'hôtel ; de plus, un Pulman spécial pour mes voyages, contenant ma chambre, un salon dans lequel devait se trouver un piano, quatre lits pour mon personnel, et deux cuisiniers pour me faire la cuisine pendant la route. M. Jarrett toucherait dix pour cent sur toute somme perçue par moi... J'acceptai tout. J'avais hâte de quitter Paris.

Jarrett envoya de suite une dépêche à M. Abbey, le grand imprésario d'Amérique, et celui-ci débarquait treize jours après. Je signai le contrat fait par Jarrett, et discuté point à point par lui avec le directeur américain.

Il me fut remis, en échange de ce contrat, cent mille francs d'avance pour les frais occasionnés par ce départ.

Je devais jouer huit pièces : *Hernani, Phèdre, Adrienne Lecouvreur, Froufrou, La Dame aux Camélias, Le Sphinx, L'Étrangère, La Princesse George.*

Je commandai vingt-cinq toilettes de ville à Laferrière, chez qui je m'habillais alors. Je fis commande, chez Baron, de six costumes pour *Adrienne Lecouvreur,* et de quatre costumes pour *Hernani.* Je commandai à un jeune peintre costumier nommé Lepaul mon costume de *Phèdre.* Ces trente-six costumes me revenaient à soixante et un mille francs ; il est vrai de dire que mon costume de *Phèdre* combiné par ce jeune Lepaul coûtait à lui tout seul quatre mille francs. Ce malheureux artiste l'avait brodé lui-même.

Ce costume était une merveille. Il me fut livré deux jours avant mon départ ; et je ne puis penser à la minute de cette livraison sans un profond émoi. Énervée par l'attente, j'écrivais un mot de colère au costumier, quand ce dernier se fit annoncer. Je le reçus mal d'abord, mais je le trouvai si changé, le pauvre, que je le fis asseoir pour m'inquiéter de sa mauvaise mine.

« Oui, je suis assez malade, me dit-il, d'une voix si fragile que j'en fus bouleversée. Je voulais finir ce travail et j'ai passé trois nuits. Mais regardez comme il est beau, votre costume ! » Et il l'étala avec respect et amour devant moi.

« Tiens, fit remarquer Guérard, une petite tache ! – Ah ! je me suis piqué », répliqua vivement le pauvre artiste. Mais je venais de voir, sous la commissure de ses lèvres, une gouttelette de sang. Il l'essuya vivement, afin qu'elle ne tombât pas sur le joli costume comme l'autre petite tache. Je remis à l'artiste les quatre mille francs, qu'il prit en tremblant. Il murmura quelques paroles inintelligibles et disparut.

« Emporte ce costume ! Emportez-le ! » criai-je à « mon petit'dame » et à ma femme de chambre. Et je sanglotai d'un chagrin si profond que je restai toute la soirée sous l'oppression

des hoquets. Personne ne comprenait mon chagrin. Mais moi, je me maudissais d'avoir tant harcelé le pauvre homme. C'était visible qu'il allait mourir. Et je me trouvais, par l'enchaînement des circonstances dont j'avais forgé le premier chaînon, complice de la mort de cet homme, de cet enfant de vingt-deux ans, de cet artiste d'avenir.

Je ne voulus jamais mettre ce costume. Il est encore dans son carton jauni. Ses broderies d'or se sont brunies par le temps ; et la petite tache de sang a légèrement rongé l'étoffe.

Quant au pauvre artiste, j'appris sa mort pendant mon séjour à Londres au mois de mai, car, avant de partir pour l'Amérique, je signai avec Hollingshead et Mayer, les imprésarios de la Comédie, un contrat qui me liait à eux du 24 mai au 27 juin (1880).

C'est pendant cette période que fut plaidé le procès que me faisait la Comédie-Française. Maître Barboux ne me consulta sur rien, et mes succès à Londres sans la Comédie achevèrent d'irriter le comité, la presse et le public.

Maître Allou, dans son réquisitoire, prétendit que le public de Londres, très vite lassé de moi, ne voulait plus venir aux représentations données par la Comédie dans lesquelles je paraissais. Voici le plus beau démenti à cette réplique de maître Allou :

REPRÉSENTATIONS

DONNÉES PAR

LA COMÉDIE-FRANÇAISE AU GAIETY THÉATRE

(Les * indiquent les représentations dans lesquelles je joual.)

RÉPERTOIRE

1879.		RECETTES en francs.
Juin	2. Prologue, *Le Misanthrope, Phèdre*, acte II, *Les Précieuses ridicules* . . *	13,080
—	3. *L'Étrangère*. . . . . *	12,565
—	4. *Le Fils naturel*	9,300
—	5. *Les Caprices de Marianne, La Joie fait peur*	10,100
—	6. *Le Menteur, Le Médecin malgré lui* . .	9,530
—	7. *Le Marquis de Villemer*.	9,960
—	7. Matinée : *Tartuffe, La Joie fait peur* .	8,700
—	9. *Hernani*. . . . . *	13,600
—	10. *Le Demi-monde*.	11,425
—	11. *Mademoiselle de Belle-Isle, Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*	10,420
—	12. *Le Post-scriptum, Le Gendre de Monsieur Poirier*	10,445
—	13. *Phèdre*. . . . . *	13,920
—	14. *Le Luthier de Crémone, Le Sphinx*. . *	13,350
—	14. Matinée: *Le Misanthrope, Les Plaideurs*.	8,800
—	16. *L'ami Fritz*.	9,375
—	17. *Zaïre, Les Précieuses ridicules* . . . . *	13,075
—	18. *Le Jeu de l'amour et du hasard, Il ne faut jurer de rien*	11,550
—	19. *Le Demi-monde*	12,160
—	20. *Les Fourchambault*.	11,200
—	21. *Hernani*. . . . . *	13,379
—	21. Matinée : *Tartuffe, Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*.	2,215
Juin	23. *Gringoire, On ne badine pas avec l'amour*	11,080
—	24. *Chez l'avocat, Mademoiselle de la Seiglière*.	9,960
—	25. Matinée : *L'Étrangère*. . . . . *	11,710
—	25. *Le Barbier de Séville*.	9,180
—	26. *Andromaque, Les Plaideurs* . . . . . *	13,350
—	27. *L'Avare, L'Étincelle*	11,775
—	28. *Le Sphinx, Le Dépit amoureux* . . . *	12,860
—	28. Matinée : *Hernani*. . . . . *	13,730
—	30. *Ruy Blas*. . . . . *	13,660
Juillet	1er. *Mercadet, L'Été de la Saint-Martin*. .	9,850
—	2. *Ruy Blas* . . . . . *	13,160
—	3. *Le Mariage de Victorine, Les Fourberies de Scapin*.	10,165
—	4. *Les Femmes savantes, L'Étincelle* . . .	11,960
—	5. *Les Fourchambault*.	10,700
—	5. Matinée : *Phèdre, La Joie fait peur*. *	14,265
—	7. *Le Marquis de Villemer*.	10,565
—	8. *L'ami Fritz*	11,005
—	9. *Hernani*. . . . . *	14,275
—	10. *Le Sphinx* . . . . . *	13,775
—	11. *Philiberte, L'Étourdi*	11,500
—	12. *Ruy Blas* . . . . . *	12,660
—	12. Matinée: *Gringoire, Hernani*, acte V, *La Bénédiction, Davenant, L'Étincelle*. *	13,725
	Total des recettes.	492,150

La moyenne des recettes fut environ de 11 175 francs. Ces chiffres montrent que, parmi les quarante-trois représentations données par la Comédie-Française, les dix-huit représentations auxquelles je pris part ont donné une moyenne de 13 350 francs par représentation, tandis que les vingt-cinq autres représentations ont donné une moyenne de 10000 francs.

C'est à Londres que j'appris la perte de mon procès, et ses considérants... ses attendus... etc., etc.

> Par ces motifs, déclare Mlle Sarah Bernhardt déchue de tous les droits, privilèges et avantages résultant à son profit de l'engagement qu'elle a contracté avec la Société de la Comédie-Française par acte authentique du 24 mars 1875 ; la condamne à payer au demandeur, en la qualité qu'il s'agit, la somme de cent mille francs à titre de dommages et intérêts...

Je donnais ma dernière représentation à Londres le jour où les journaux annoncèrent cet injuste verdict. Je fus acclamée, et le public ne cessa de me jeter des fleurs.

J'avais amené avec moi comme artistes : Mme Devoyod, Mary Jullien, Kalb, ma sœur Jeanne, Pierre Berton, Train, Talbot, Dieudonné, tous artistes de valeur.

Je jouai tout le répertoire que je devais jouer en Amérique.

Vitu, Sarcey, Lapommeraye, avaient tant hurlé contre moi, que je restai stupéfaite en apprenant par Mayer leur arrivée à Londres pour assister à mes représentations. Je n'y compris plus rien. Je croyais fermement que les journalistes parisiens respiraient enfin, et voilà que mes plus acharnés ennemis traversaient la mer pour me voir et m'entendre. Maintenant, peut-être avaient-ils l'espoir de l'Anglais en suivant le dompteur pour le voir manger par ses fauves.

Vitu, dans *Le Figaro*, avait terminé un article fulminant par ces mots :

> Et puis, assez, n'est-ce pas ! Assez parlé de Mlle Sarah Bernhardt ! Qu'elle aille porter aux étrangers sa voix monocorde et ses fantaisies macabres ! Pour nous, elle ne peut rien nous apprendre de nouveau sur son talent, sur ses caprices... etc.

Sarcey, dans un article tonitruant à propos de ma démission à la Comédie, terminait son feuilleton par ces mots :

> Il est une heure ou il faut coucher les enfants terribles...

Quant au doux Lapommeraye, il m'avait accablé de toutes les fureurs empruntées à chacun. Mais, comme on lui reprochait toujours sa mollesse, il avait voulu prouver que lui aussi savait brandir la plume venimeuse, et il m'avait crié : « Bon voyage ! »

Et voila qu'ils venaient, ces trois-là ; et tant d'autres... Et le lendemain de ma première représentation d'Adrienne Lecouvreur, Auguste Vitu télégraphiait au *Figaro* un long article, dans lequel il me critiquait dans certaines scènes, regrettant que je n'eusse pas suivi les traditions de Rachel (que je n'ai jamais vue). Et il terminait cependant son article par ces lignes :

> On ne pourra douter de la sincérité de mon admiration lorsque je déclarerai que Sarah Bernhardt s'est élevée dans le cinquième acte à une puissance dramatique, à une vérité d'accents qui ne sauraient être surpassées. Elle a joué la longue et cruelle scène ou Adrienne empoisonnée par la duchesse de Bouillon se débat contre les angoisses d'une épouvantable agonie, non seulement avec un immense talent, mais encore avec une science de composition qu'elle n'avait jamais révélée jusque-là. Si le public parisien entendait, s'il entend jamais Mlle Sarah Bernhardt s'écrier avec l'accent déchirant qu'elle y a mis hier au soir : « Je ne veux pas mourir, je ne veux pas mourir ! » il éclaterait en sanglots et en acclamations...

Sarcey finissait une admirable critique par ces mots : « Elle est prodigieuse !... » Et Lapommeraye redevenu doux, doux, me suppliait de réintégrer la Comédie, qui n'attendait pour tuer le veau gras que le retour de l'enfant prodigue.

Sarcey, dans sa chronique du *Temps* du 31 mai 1880, me consacrait cinq colonnes d'éloges et terminait son article par ces mots :

> Rien, rien à la Comédie ne nous remplacera jamais ce dernier acte d'Adrienne Lecouvreur. Ah ! qu'elle eût bien mieux fait de res-

ter à la Comédie ! Oui, je reviens à mon antienne, c'est plus fort que moi. Que voulez-vous, nous y perdons autant qu'elle. Oui, je sais bien, nous avons beau dire : « Mlle Dudlay nous reste. » Eh ! oui, je le sais bien, Mlle Dudlay nous reste. Oh ! elle nous restera toujours, celle-là ! Je ne puis en prendre mon parti. Quel dommage ! quel dommage !

Et huit jours après, le 7 juin, il écrivait dans sa chronique théâtrale sur la première de *Froufrou :*

Je ne crois pas que jamais, au théâtre, l'émotion ait été plus poignante. Ce sont là, dans l'art dramatique, des minutes exceptionnelles où les artistes sont transportés hors d'eux-mêmes, au-dessus d'eux-mêmes, et obéissent à ce « démon » intérieur – (moi, j'aurais dit « dieu ») – qui soufflait à Corneille ses rimes immortelles... Eh bien, dis-je à Mlle Sarah Bernhardt après la représentation : « Voici une soirée qui vous rouvrira, si vous le voulez, les portes de la Comédie-Française. – Ne parlons plus de cela, me dit-elle. N'en parlons plus. » Soit. Mais quel dommage ! Quel dommage !

Mon succès fut si grand dans *Froufrou* qu'il combla le vide, et terrassa l'émotion produite par la défection de Coquelin qui, après avoir signé, avec l'autorisation de Perrin, avec MM. Mayer et Hollingshead, déclara qu'il ne pouvait tenir ses engagements. C'était un vilain coup de Jarnac que Perrin espérait porter à mes représentations de Londres.

Il m'avait, avant cela, envoyé Got qui venait officieusement me demander si je ne voulais pas décidément rentrer à la Comédie-Française ; qu'on me laisserait faire ma tournée d'Amérique ; et que tout s'arrangerait à mon retour. Mais ce n'était pas Got qu'il aurait fallu m'envoyer : c'était ou Worms, ou « le petit père la Franchise » (Delaunay).

L'un m'aurait persuadée par ses raisonnements affectueux et nets ; l'autre m'aurait peut-être persuadée par la fausseté de

ses arguments, présentés avec une grâce si enveloppante qu'il était difficile de s'y soustraire.

Got me déclara que je serais trop heureuse de rentrer à la Comédie à mon retour d'Amérique. « Car tu sais, ajouta-t-il, tu sais, ma petite, que tu vas crever là-bas. Et, si tu en reviens, tu seras peut-être bien heureuse de rentrer à la Comédie-Française, car tu seras pas mal démolie, et il faudra du temps pour te remettre. Crois-moi, signe ! Et ce n'est pas nous qui faisons la bonne affaire là-dedans...

– Je te remercie, lui répondis-je. Mais je préfère choisir mon hôpital à mon retour. Et maintenant, laisse-moi tranquille. » Je crois même que je lui ai dit : « Fiche-moi la paix !... »

Le soir, il assistait à la représentation de *Froufrou*. Il vint dans ma loge et me dit : « Signe ! crois-moi. Et rentre dans *Froufrou* ! Je te promets une jolie rentrée ! » Je refusai et terminai, sans Coquelin, mes représentations à Londres.

La moyenne de nos recettes fut de neuf mille francs. Et je quittai Londres avec regret, moi qui l'avais quitté avec tant de joie la première fois.

C'est que Londres est une ville spéciale. Son charme ne se dévoile que peu à peu. La première impression pour un Français est celle d'une angoisse poignante, d'un ennui mortel. Ces grandes maisons armées de fenêtres à guillotine sans rideaux ; ces monuments laids, endeuillés de poussière, noirs de crasse tenace ; ces marchandes de fleurs à tous les coins de rue avec leur figure triste comme la pluie, leur chapeau à plumes et le déguenillé lamentable du reste de leur mise ; la boue noire des rues ; le ciel toujours un peu bas ; la macabre cocasserie des femmes saoules s'accrochant à des hommes non moins ivres ; la danse échevelée des fillettes amaigries, délabrées, chahutant la gigue autour des orgues de Barbarie aussi nombreux que les

omnibus ; tout cela causait, il y a vingt-cinq ans, un malaise indéfinissable à un cerveau parisien.

Mais, peu à peu, la profusion des squares reposant la vue, la beauté des femmes de l'aristocratie effaçait à tout jamais l'image des marchandes de fleurs. Ce vertigineux mouvement de Hyde Park et surtout Rotten row emplissait le cerveau de gaieté. La large hospitalité anglaise détendant la guinde du premier *shake-hand,* l'esprit des hommes se comparant sans désavantage avec l'esprit français ; et la galanterie beaucoup plus respectueuse, et par cela même plus flatteuse, ne faisait pas regretter la proverbiale galanterie française.

Je préférais seulement notre boue blonde à la boue noire ; et nos fenêtres à l'horrible fenêtre à guillotine. Je trouve du reste que rien ne marque plus la différence de caractère des deux nations française et anglaise que nos fenêtres respectives. Les nôtres s'ouvrent toutes grandes. Le soleil pénètre chez nous jusqu'au cœur de notre home. L'air balaie toutes les poussières, tous les microbes ; elles se referment de même, sans mystère, comme elles se sont ouvertes.

Les fenêtres anglaises s'ouvrent par moitié, soit en haut, soit en bas. On peut même se donner la jouissance de les ouvrir un peu en haut, un peu en bas, mais pas du tout dans le milieu. Le soleil ne peut y pénétrer en pleine franchise. L'air ne peut entrer en bienfaisante visite. La fenêtre garde son petit quant-à-soi égoïste et perfide. Je déteste les fenêtres anglaises.

Mais j'adore maintenant la ville de Londres et, ai-je besoin de le dire, ses habitants. J'y suis retournée, depuis ma première visite avec la Comédie, vingt et une fois ; et toujours le public m'est resté fidèle et même affectueux.

XXXI

Après cette première épreuve de ma personnalité en liberté, je me sentis plus sûre de la vie que je me voulais faire. Quoique très faible de constitution, la possibilité de faire ce qui me plaisait sans entraves, sans contrôle, détendit mon système nerveux qui, renforcé, équilibra du coup ma santé affaiblie par le perpétuel énervement, par l'excès de travail, qui me faisait oublier mes tracas. Je dormis sur des lauriers cueillis pour moi toute seule, et je dormis mieux. Dormant mieux, je commençai à manger un peu. Et grand fut l'étonnement de ma petite cour quand, à mon retour de Londres, ils virent leur idole arrondie et rosée.

Je restai quelques jours à Paris ; puis je partis pour Bruxelles, où je devais jouer *Adrienne Lecouvreur* et *Froufrou*.

Le public belge – j'entends par là le public bruxellois – est celui qui se rapproche le plus de notre public. En Belgique, je ne me sens jamais à l'étranger. Notre langue est la langue courante ; les attelages sont toujours d'un goût parfait ; les femmes du vrai monde ressemblent à nos femmes du vrai monde ; les cocottes abondent ; les hôtels ne sont pas meilleurs à Bruxelles qu'à Paris ; les chevaux de fiacre sont aussi malheureux ; les journaux aussi méchants. Bruxelles est un tout petit Paris potinier.

Je jouai pour la première fois à la Monnaie, et je me sentis d'abord mal à l'aise dans cet immense et glacial théâtre. Mais l'enthousiasme bienveillant du public me réchauffa, et nos quatre représentations furent quatre soirées inoubliables. Puis je partis pour Copenhague, où je devais donner au Théâtre Royal cinq représentations.

Notre arrivée, très attendue sans doute, me causa un trac fou. Plus de deux mille personnes poussèrent, à l'arrêt du train signalant ma présence, un Hurrah ! si terrible que je ne pus me rendre compte de ce qui se passait. Puis, quand M. de Fallesen, directeur du Théâtre Royal, et le premier chambellan du roi entrèrent dans mon compartiment, ils me prièrent de me montrer à la fenêtre pour satisfaire la curiosité amicale du public. Le terrible Hurrah ! recommença, et je compris.

Mais une inquiétude folle s'empara de moi. Jamais, oh ! non, jamais je ne pourrai, quel qu'en soit mon désir, être à la hauteur de ce qu'on attendait de moi. Ma menue personne fera pitié à tous ces magnifiques gars, à toutes ces splendides et rayonnantes femmes. Je descendis du train si diminuée par la comparaison, que j'eus la sensation de n'être rien qu'un souffle ; et je vis la foule, soumise à sa police, s'écarter en deux lignes compactes, laissant une large voie pour ma voiture. Je passai au petit trot entre cette haie de sympathies, recevant des fleurs jetées, des baisers envoyés, des coups de chapeau administratifs et affectueux.

J'ai eu depuis, dans ma longue carrière, bien des triomphes, des réceptions, des ovations ; mais celles de ce peuple danois me sont restées parmi les plus chéries. La haie se continuait jusqu'à l'hôtel d'Angleterre, où je descendis après avoir encore une fois salué et remercié tous ces sympathiques visages.

Le soir, le roi, la reine et leur fille, la princesse de Galles, assistèrent à la première d'*Adrienne Lecouvreur*.

Voici ce que dit *Le Figaro* du 16 août 1880 :

> Sarah Bernhardt vient de jouer *Adrienne Lecouvreur* avec un succès immense devant un public magnifique. La famille royale, le roi et la reine des Hellènes ainsi que la princesse de Galles assistaient à la représentation. Les reines ont jeté leurs bouquets à l'artiste française au milieu des acclamations. C'est un triomphe sans précédent. Le public est en délire. Demain : *Froufrou*...

Les représentations de *Froufrou* eurent un égal succès. Mais, comme je ne jouais que tous les deux jours, je voulus visiter Elseneur. Le roi mit un bateau à ma disposition pour ce petit voyage.

J'avais invité toute ma Compagnie. M. de Fallesen, premier chambellan et directeur du Théâtre Royal, nous fit servir un magnifique déjeuner ; et, accompagnés des premières notabilités du Danemark, nous visitâmes le tombeau d'Hamlet, la source d'Ophélie et le château de Marienlyst, puis nous nous fîmes conduire au château de Kronborg.

Je regrettai ma visite à Elseneur. Mon rêve était plus beau. Le soi-disant tombeau d'Hamlet est représenté par une petite colonne triste et laide, un peu de verdure, et la désolante tristesse du mensonge sans beauté. On me fit boire un peu d'eau prise à la soi-disant source d'Ophélie ; et le baron de Fallesen

cassa le verre sans permettre à personne d'autre de boire à la petite source.

Je revins un peu triste de ce voyage sans grandeur. Appuyée sur le bastingage, je regardais l'eau filer, quand je remarquai quelques pétales de roses immergeant et venant, sous l'impulsion d'un remous invisible, se coller aux flancs de notre bateau. Puis des milliers de pétales. Et, dans le mystérieux déclin du soleil couchant, éclatèrent, comme une fanfare étouffée par des baisers, les chants mélodieux des fils du Nord.

Je levai les yeux. Devant nous se balançait, poussé par le vent, un joli bateau aux voiles déployées : une vingtaine de jeunes gens jetaient des brassées de roses que le petit flot nous apportait et chantaient les merveilleuses légendes des siècles passés. Et tout cela était pour moi : toutes ces roses, tout cet amour, toute cette musicale poésie. Et, ce soleil couchant, je le voulus aussi pour moi.

Et, dans cette fugitive minute qui m'apportait toute la beauté de la vie, je me sentis tout près de Dieu.

Le lendemain, à l'issue de la représentation, le roi me fit mander dans la loge royale et il me remit la décoration du Mérite, très joliment ornée de diamants.

Il me garda quelque temps dans sa loge, m'interrogeant sur quantité de sujets. Je fus présentée à la reine et je m'aperçus de suite qu'elle entendait difficilement. J'en conçus quelque gêne, lorsque vint à mon secours la reine de Grèce. Elle était belle. Mais combien moins jolie que sa belle-sœur la princesse de Galles : Oh ! l'adorable et séduisant visage ! Des yeux d'enfant du Nord dans un visage grec d'une pureté virginale, un long cou souple créé pour le salut d'une reine, un sourire doux et presque timide. Le charme indéfinissable de cette princesse la rendait si lumineuse que je ne vis plus qu'elle ; et je quittai la loge, lais-

sant, je le crains, une triste opinion de mon intelligence aux couples royaux de Danemark et de Grèce.

La veille de mon départ, on m'offrit un grand souper. M. de Fallesen prit la parole et, dans un discours très élégant, nous remercia de la semaine française que nous venions de donner au Danemark.

Robert Walt fit, au nom de la presse, un discours très chaud, très court et très sympathique. Notre ambassadeur remercia très courtoisement en quelques mots Robert Walt ; mais quelle ne fut pas la surprise générale de voir le baron Magnus, ministre de Prusse, se lever et dire, d'une voix forte, en se tournant vers moi : « Je bois à la France qui nous donne de si grands artistes ! À la France, à la belle France que nous aimons tous. »

Dix ans à peine s'étaient écoulés depuis la terrible guerre. Français et Françaises étaient encore meurtris ; aucune blessure n'était cicatrisée. Le baron Magnus, très aimable et vraiment charmant homme, m'avait, dès mon arrivée à Copenhague, envoyé des fleurs avec sa carte. J'avais renvoyé les fleurs et prié un attaché de l'ambassade anglaise, sir Francis..., je crois, de dire au baron allemand que je le priais de ne point renouveler son envoi. Le baron, très bon enfant, se prit à rire et m'attendit au moment de ma sortie de l'hôtel. Il vint à moi les mains tendues, me dit je ne sais quelles paroles courtoises et sensées. Tout le monde nous regardait. J'étais gênée. Cet homme était visiblement bon. Je remerciai, touchée malgré moi par la franchise de son attitude, et je m'esquivai indécise sur mes propres sensations. Il renouvela deux fois ses visites, mais je ne le reçus pas et le saluai toujours à ma sortie de l'hôtel. Mais je m'étais un peu irritée de la ténacité de cet aimable diplomate.

Le soir du souper, quand je le vis prendre, debout, l'attitude d'un orateur, je me sentis pâlir. Il n'avait pas achevé sa

petite allocution que, debout, je m'écriai : « Soit. Buvons à la France, mais à la France tout entière, Monsieur le ministre de Prusse ! » J'étais nerveuse, vibrante et théâtrale sans le vouloir. Ce fut une traînée de poudre.

L'orchestre de la Cour, placé dans la galerie supérieure, fit éclater *La Marseillaise*. À cette époque, les Danois haïssaient les Allemands. La salle du souper devint déserte comme par enchantement.

Je remontai dans mes appartements, ne voulant répondre à aucune question. J'avais dépassé la note. La colère m'avait fait dépasser ma volonté. Le baron Magnus ne méritait pas cette algarade. Et puis, mon instinct me prévenait que cela aurait des conséquences. Je me mis au lit, furieuse contre moi, contre le baron, contre l'univers.

Vers cinq heures du matin, je commençais à somnoler, quand je fus éveillée par le grognement de mon chien. Puis j'entendis frapper au salon. J'appelai ma femme de chambre qui réveilla son mari, et il alla ouvrir.

Un attaché de la légation de France désirait me parler de suite. Je passai une *tea-gown* d'hermine et je m'en fus trouver le visiteur.

« Je vous en prie, me dit-il, écrivez de suite un mot, pour expliquer que les paroles que vous avez dites n'ont pas le sens qu'on veut leur donner. Le baron Magnus, que nous aimons tous, est en très mauvaise posture, et nous en sommes désolés. Le prince de Bismarck ne plaisante pas, et c'est très grave pour lui. – Eh, mon Dieu, Monsieur, je suis cent fois plus désolée que vous, car cet homme est bon, charmant. Il a manqué de tact politique et il est très excusable, puisque je ne suis pas une femme politique. Moi, j'ai manqué de sang-froid. Je donnerais cette main gauche, qui m'est très nécessaire tout de même, pour réparer le mal. – Nous ne vous en demandons pas tant. Et ce serait dommage, en vérité, pour la beauté de vos gestes... (Ah !

dame, il était français)... – Voici un brouillon de lettre : veuillez l'accepter, l'écrire, le signer, et tout sera dit... »

Mais c'était inacceptable. Le brouillon de cette lettre donnait des explications tortueuses et un peu lâches. Je me rebiffai ; et, après plusieurs essais mal venus, je renonçai à écrire quoi que ce soit.

Trois cents personnes assistaient à ce souper ; plus l'orchestre royal, plus les serviteurs. Le baron avait lancé son aimable, mais maladroite harangue, à toute volée. J'avais répliqué en toute surexcitation. Le public, la presse, étaient saisis de l'algarade ; nous étions garrottés par notre sottise, le baron et moi. Ce serait aujourd'hui, je me moquerais de ce qu'en pourrait penser l'opinion ; et je trouverais un biais, même en me ridiculisant, pour sauver un brave et galant homme. Mais à cette époque, j'étais d'une nervosité excessive, d'un chauvinisme intransigeant. Et puis, peut-être me croyais-je un petit quelqu'un. La vie m'a appris depuis que si l'on doit être quelqu'un, ce n'est qu'après la mort que la manifestation s'affirme.

Aujourd'hui que je descends l'autre versant de la colline de la vie, je regarde gaiement tous les piédestaux sur lesquels j'ai été élevée ; il y en eut tant et tant que leurs morceaux, brisés par les mêmes Sicambres qui les avaient dressés, me font un pilier solide sur lequel je me tiens heureuse de ce qui fut, attentive à ce qui sera.

Mon amour-propre imbécile a fait du mal à qui ne voulait pas m'en faire et j'ai gardé de cet incident un chagrinant remords.

Je quittai Copenhague au milieu des ovations et aux cris mille fois répétés de « Vive la France ! ». À toutes les fenêtres, des drapeaux français claquaient leur joli bruit cinglant ; et je

sentais bien que tout cela n'était pas pour moi, mais contre l'Allemagne. Je servais de prétexte.

Depuis, les Allemands et les Danois se sont très solidement réunis ; et je ne jurerais pas que quelques Danois ne m'aient gardé rancune de l'histoire du baron Magnus.

SARAH BERNHARDT EN COSTUME DE VOYAGE (1880).

Je rentrai à Paris pour faire mes derniers préparatifs pour le grand voyage en Amérique. Je devais être embarquée le 15 octobre.

Un jour d'août, je recevais comme de coutume, à cinq heures, tous mes amis, qui se pressaient d'autant plus que j'allais partir pour longtemps. Il y avait là Girardin, le comte Kapenist, le maréchal Canrobert, Georges Clairin, Arthur Meyer, Duquesnel, la si belle Augusta Holmes, Raymond de Montbel, Nordenskjöld, O' Connor, et d'autres personnes amies. Je pérorais, heureuse de me retrouver dans ce milieu de tendres et d'intellectuels.

Girardin faisait l'impossible pour me détourner de mon voyage en Amérique. Il avait été l'ami de Rachel et me racontait la triste épopée de ce voyage. Arthur Meyer trouvait que je devais toujours agir selon mon impulsion. Les autres amis discutaient.

Le maréchal Canrobert, cet homme admirable que la France adorera toujours, disait ses regrets de ces bonnes causeries de cinq heures : « Mais notre jeune amie a une nature combative. Nous n'avons pas le droit, dans notre égoïste affection, d'arrêter l'effort de sa volonté. – Ah ! oui, m'écriai-je. Oui, je suis faite pour la lutte, je le sens. Rien ne m'amuse comme d'avoir à dompter un public hostile à l'avance par les racontars et les potins des journaux. Aussi, je regrette de ne pouvoir jouer, non à Paris, mais en France, mes deux grands succès : *Adrienne* et *Froufrou*. – Qu'à cela ne tienne, s'écria Félix Duquesnel. Ma chère Sarah, c'est avec moi que tu as eu tes premiers succès, veux-tu avoir avec moi les derniers ? »

Tout le monde se récria ; et je bondis.

« Attends, ajouta-t-il ; les derniers... jusqu'à ton retour d'Amérique. Si oui, je me charge de tout. Dans huit jours la troupe sera faite. J'aurai, coûte que coûte, des théâtres dans les plus grandes villes, et nous donnerons vingt-cinq représentations pendant le mois de septembre. Quant aux conditions d'argent, elles seront des plus simples : Vingt-cinq représentations, cinquante mille francs. Demain, je te remettrai moitié de la somme et te ferai signer ton contrat pour ne pas te laisser le temps de te dédire. »

J'applaudis des deux mains, joyeuse.

Tous les amis présents prièrent Duquesnel de leur remettre au plus vite l'itinéraire de la tournée, car chacun voulait me voir dans ces deux pièces, dans lesquelles je venais de remporter de si grands succès en Angleterre, en Belgique et en Danemark.

Duquesnel promit l'itinéraire ; et il fut convenu qu'on tirerait au sort les visites, dans un petit sac où chaque ville serait inscrite avec sa date et le titre de la pièce.

Huit jours après, Duquesnel, avec qui j'avais signé, revint avec l'itinéraire complet et la troupe formée. Cela tenait du prodige.

Les représentations devaient commencer le samedi 4 septembre ; il y en avait vingt-cinq ; et le tout, du jour du départ au jour du retour, devait durer vingt-huit jours. Ce qui fit appeler cette tournée : *Les vingt-huit jours de Sarah Bernhardt,* tels les vingt-huit jours d'un bourgeois dans les obligations de son service militaire.

La petite tournée eut un succès formidable ; et je ne me suis jamais plus amusée que dans cette artistique promenade. Duquesnel organisait des excursions, des fêtes, en dehors des villes.

Au début il avait préparé, croyant me faire plaisir, une visite dans les musées. Il avait écrit d'avance de Paris prenant jour, date et heure. Les conservateurs eux-mêmes s'étaient offerts à me montrer les plus belles choses. Puis les maires avaient préparé les visites aux églises et aux monuments célèbres.

Quand, la veille de notre départ, il nous montra le monceau de lettres annonçant l'aimable réponse de chacun, je poussai les hauts cris.

J'ai l'horreur de visiter les musées avec des gens qui m'expliquent... Je connais à peu près tous les musées de France, mais je les ai visités quand cela m'a plu, et avec des amis choisis. Quant aux églises et autres monuments, cela m'assomme d'entrer dedans. Je n'y peux rien. Cela m'assomme !... Je ne veux pas en visiter.

Admirer leur silhouette en passant, les voir se profiler dans une couche de soleil, soit !... c'est tout ce qu'on peut exiger de

moi. Mais entrer dans des salles froides pendant qu'on m'explique quelque absurde et interminable histoire ; me fatiguer à regarder les plafonds ; cramponner mes pieds sur des planchers trop cirés ; entendre admirer la restauration de cette aile alors que j'eusse préféré qu'on la laissât s'effriter ; me faire admirer les profondeurs de fossés qui, autrefois, étaient pleins d'eau et sont maintenant secs comme vent du Nord, d'Est... tout cela m'assomme à hurler !

D'abord, je déteste, depuis mon enfance, les maisons, les châteaux, les églises, les tours, enfin tous les édifices dépassant la hauteur d'un moulin. J'aime les cahutes, les fermes basses ; et j'adore les moulins parce que ces petites constructions ne voilent pas l'horizon. – Je ne dis pas de mal des Pyramides ; mais je préférerais cent fois qu'on ne les eût pas élevées.

Je suppliai Duquesnel d'envoyer vite des dépêches à toutes ces notabilités si complaisantes. Nous passâmes deux heures à ce travail, et je partis le 3 septembre, libre, joyeuse, contente.

Je reçus les visites de mes amis selon le tour que leur avait indiqué le tirage au sort ; et nous fîmes de grandes parties en coach dans les campagnes entourant les villes où je jouais.

Rentrée à Paris le 30 septembre, je n'eus que le temps de préparer mon départ pour l'Amérique. Je n'étais pas depuis huit jours à Paris que je reçus la visite de M. Bertrand, alors directeur des Variétés. Son frère était directeur du Vaudeville, en association avec Raymond Deslandes. Je ne connaissais pas Eugène Bertrand, mais je le reçus de suite, car je le savais ami d'amis communs.

« Qu'est-ce que vous faites à votre retour d'Amérique ? me demanda-t-il après les bonjours échangés. – Mais... je ne sais pas... Rien... Je ne fais rien. Je n'ai pensé à rien. – Eh bien, moi, j'ai pensé pour vous. Et s'il vous plaît rentrer à Paris dans une pièce de Victorien Sardou, je signe de suite avec vous pour le Vaudeville. – Ah ! m'écriai-je, le Vaudeville, y pensez-vous ?

Raymond Deslandes est directeur et il m'en veut à mort à cause de ma fuite du Gymnase le lendemain de la première de sa pièce, *Un mari qui lance sa femme*. Sa pièce était ridicule ; moi, plus ridicule que la pièce, dans un rôle de jeune Russe affolée de danse et de sandwiches. Jamais cet homme ne voudra m'engager. »

Il se mit à sourire : « Mon frère est l'associé de Raymond Deslandes. Mon frère... c'est moi, en un mot ! Tout l'argent apporté par les deux : c'est le mien ! Je suis seul maître ! Qu'est-ce que vous voulez gagner ? – Mais... Mais je ne sais pas... – Voulez-vous quinze cents francs par représentation ? » Je le regardai, ahurie et pas très tranquille sur sa raison.

« Mais, Monsieur, si je ne réussis pas, vous perdrez de l'argent, et cela... je ne peux pas l'admettre. – Soyez sans crainte. Je vous réponds du succès... succès colossal ! Voulez-vous signer ? Tenez, je vous assure cinquante représentations ? – Ah ! ça, non ! jamais ! Je signe avec joie ! J'adore le talent de Victorien Sardou, mais je ne veux aucune garantie. Le succès dépend de lui. Et, après lui, dépend de moi ! Voilà ! Je signe et je vous remercie de votre confiance. »

Je montrai, à mes « cinq heures », le nouveau contrat à mes amis réunis ; et ils convinrent tous que la chance semblait favoriser ce qu'ils appelaient ma folie (c'est-à-dire ma démission).

Trois jours me restaient à vivre à Paris. Mon cœur se déchirait à l'idée de quitter la France, pour des raisons douloureuses... Mais je veux mettre de côté dans ces *Mémoires* tout ce qui touche à l'intimité directe de ma vie. Il y a un « moi » familial qui vit une autre vie, et dont les sensations, les joies et les chagrins naissent et s'éteignent pour un tout petit groupe de cœurs.

Mais je me sentais le besoin d'un autre air, d'un plus grand espace, d'un autre ciel.

Je me séparai de mon jeune garçon, que je confiai à mon oncle, père de cinq garçons. Sa femme, protestante un peu rigide, était bonne ; et ma cousine Louise, leur fille aînée, spirituelle et supérieurement intelligente, me promit de veiller et de me prévenir à la moindre alerte.

Jusqu'à la dernière heure, on n'avait pas cru, dans Paris, à mon départ pour l'Amérique. J'étais si délicate de santé, que cela semblait la plus folle de toutes mes décisions. Mais quand il fut avéré, certifié, que je partais, il y eut comme une détente de la gent vipérine, qui put enfin orchestrer sa musique, et le concert commença. Ah ! ce fut un beau concert.

J'ai là sous les yeux le monceau d'insanités, de calomnies, de mensonges, de stupidités, de conseils imbéciles, de portraits burlesques, de plaisanteries macabres, et d'adieux à la Chérie ! à l'Idole ! à l'Étoile ! à la Zimm boum boum !... etc., etc.

Tout cela est tellement fou, que j'en reste confondue. Je n'avais pas lu la plupart de ces articles, mais mon secrétaire avait ordre de découper, et de coller sur des petits cahiers, tout ce qui s'écrivait en mal ou en bien à mon propos. C'est mon parrain qui avait commencé ce travail quand j'étais entrée au Conservatoire, et je le fis continuer après sa mort !

Heureusement que je trouve de belles et nobles pages dans ces milliers de lignes.

Des pages écrites par J.-J. Weiss, Zola, Émile de Girardin, Jules Vallès, Jules Lemaître, etc. Et des vers de beauté, de grâce et de justice, signés par Victor Hugo, François Coppée, Richepin, Haraucourt, Henri de Bornier, Catulle Mendès, Parodi, et plus tard, Edmond Rostand.

Je ne pouvais ni ne voulais être tuée par les calomnies et les mensonges ; mais j'avoue que je prenais une joie infinie dans

l’appréciation bienveillante et élogieuse que me témoignaient les esprits supérieurs.

XXXII

Le navire qui devait m'emporter vers d'autres espérances, d'autres sensations, d'autres succès, s'appelait *l'Amérique*. C'était le bateau maudit. Le bateau hanté par les gnomes. Tous les malheurs, tous les accidents, toutes les tempêtes avaient été son lot.

Il était resté bloqué des mois la quille en l'air. Il avait été défoncé à l'arrière par une barque d'Islande. Il avait sombré, je crois, près des bancs de Terre-Neuve et avait été renfloué. Le feu avait pris à bord en pleine rade du Havre, sans trop grands dégâts pourtant.

Et il avait eu une aventure célèbre, qui avait un peu ridiculisé ce pauvre bateau. En 1876 ou 1877, on avait pris à bord un nouveau système de pompes, en usage depuis longtemps sur les bateaux anglais, mais alors inconnu dans la marine française. Le capitaine eut l'idée très sage de faire fonctionner ces pompes pour en rendre le maniement facile aux hommes de l'équipage en cas de danger. L'essai se faisait depuis quelques minutes, quand on vint prévenir le capitaine que la cale se remplissait d'eau et qu'on ne pouvait en découvrir le motif. « Alerte, les enfants ! s'écria le capitaine. Pompez ! Pompez ! » Et les pompes firent rage, tant et si bien que la cale s'emplit tout à fait et que le capitaine dut abandonner le bateau après avoir mis les voyageurs dans les canots.

Un baleinier anglais rencontra le navire deux jours après. Il fit fonctionner les pompes, qui marchaient admirablement, mais dans le sens inverse de celui indiqué par le capitaine français.

Cette petite erreur coûta douze cent mille francs de sauvetage à la Compagnie transatlantique qui, voulant relancer ce steamer sur lequel les voyageurs ne voulaient plus monter, fit de très belles conditions à mon imprésario, M. Abbey. Il les accepta ; et il eut raison en dépit de tous les pronostics. Le bateau avait payé son tribut.

Je n'avais que fort peu voyagé et j'étais folle de joie.

Le 15 octobre 1880, à six heures du matin, j'entrai dans ma cabine. Elle était large, tendue de reps grenat pâle, avec mes initiales. Ah ! quelle profusion de S. B. ! ! !

Un grand lit de cuivre tout brillant et des fleurs partout.

À côté, une cabine très confortable pour « mon petit'dame » et une autre faisant suite, pour ma femme de chambre et son mari. Le reste de mon personnel était à l'autre bout du navire.

Le ciel était brumeux ; la mer grise et sans horizon. J'allais là-bas, derrière cette brume qui réunissait le ciel et l'eau en un mystérieux rempart.

Le branle-bas du départ secoua les choses et les êtres. Le ronflement de la machine, les sifflets d'appel, la cloche, les sanglots, les rires, le grincement des cordages, la note stridente des commandements, l'effarement des retardataires, les « Houp ! », les « Hop, là ! », les « À toi ! » des hommes lançant des paquets à toute volée du port à la cale, les claques rieuses de la vague sur le flanc du bateau, tout cela se confondait en un effroyable ta-

page qui, fatiguant le cerveau, le laissait incertain sur ses véritables sensations.

J'étais de ceux qui, jusqu'à la dernière minute, jouissent des adieux, des mains serrées, des projets de retour, des baisers, et qui, la vision finie, se jettent éperdus et sanglotants sur leur couchette.

Je restai trois jours en effroyable désespérance, pleurant des larmes lourdes, des larmes qui brûlent la joue. Puis le calme se fit, ma volonté surmonta ma douleur.

Je me levai le quatrième jour, vers sept heures du matin, pour aller prendre l'air sur le pont. Il faisait un froid lupal.

Je me promenais, croisant une dame vêtue de noir et le visage douloureusement résigné. La mer était sournoise, sans couleur et sans flots. Tout d'un coup, une vague rageuse se précipita si violemment contre notre bateau que nous fûmes renversées toutes deux. Je m'étais de suite cramponnée au pied d'un banc ; mais la pauvre fut lancée en avant.

M'étant relevée d'un bond, j'arrivai assez à temps pour la retenir par sa jupe. Aidée de ma femme de chambre et d'un matelot, nous empêchâmes la malheureuse de filer dans l'escalier la tête la première.

Très endolorie, un peu confuse, elle me remercia d'une voix si douce, si lointaine, que mon cœur se prit à battre d'émotion. « Vous auriez pu vous tuer, Madame, dans cet horrible escalier. – Oui, fit-elle dans un soupir plein de regret : Dieu ne l'a pas voulu. » Puis me regardant : « N'êtes-vous pas Madame Hessler ? – Non, Madame. Je me nomme Sarah Bernhardt. » Elle recula, droite et le visage blanc, le front barré. Elle me lança d'une voix douloureuse, d'une voix morte : « Je suis la veuve Lincoln. »

Moi aussi, je reculai. Et une grande douleur s'empara de tout mon être, car je venais de rendre à cette malheureuse femme le seul service qu'il ne fallait pas lui rendre : la sauver de la mort. Son mari, le Président Lincoln, avait été assassiné par le comédien Booth, et c'était une comédienne qui l'empêchait de rejoindre le cher mort.

Je rentrai dans ma cabine et j'y restai enfermée deux jours, car je ne me sentais pas le courage de rencontrer cette figure si sympathique, à laquelle je n'aurais plus osé parler.

Le 22, nous fûmes bousculés par une abominable tempête de neige.

Je fus appelée en toute hâte par le capitaine Jouclas. Je passai une grande houppelande de fourrure et montai sur la passerelle. C'était assourdissant ! étourdissant ! féerique ! Le bruit des flocons durcis s'entrechoquant dans leur valse échevelée provoquée par le vent.

Le ciel s'était subitement obscurci par toute cette blancheur qui tombait autour de nous en avalanches et qui fermait hermétiquement l'horizon. Je faisais face à la mer, et le capitaine Jouclas me fit remarquer qu'on n'y voyait pas à cent mètres devant nous. Je me retournai alors, et je vis le bateau blanc comme une mouette : les cordages, les filins, les bastingages, les sabords, les haubans, les baleinières, le pont, les voiles, les échelles, les cheminées, les prises d'air, tout était blanc ! La mer était noire, le ciel était noir. Seul, le bateau tout blanc flottait dans cette immensité. Il y avait lutte entre la haute cheminée, crachant avec peine sa fumée à travers le vent qui s'engouffrait dans sa large gueule, et les hurlements prolongés de la sirène.

Le contraste était si extraordinaire entre la blancheur virginale de ce bateau et son tapage infernal, qu'il me semblait voir un ange pris d'une crise hystérique.

Le soir de cette étrange journée, le docteur me prévint qu'une de mes chères protégées émigrantes était en mal d'enfant. Je fus vite près d'elle, et j'aidai de mon mieux le pauvre petit être à entrer dans ce monde. Oh ! les lugubres plaintes dans la lugubre nuit, au milieu de toute cette misère ! Oh ! le premier cri strident de l'enfant affirmant sa volonté de vivre au milieu de toutes ces souffrances, de toutes ces angoisses, de toutes ces espérances !

Tout était mêlé dans ce fouillis humain : hommes, femmes, enfants, loques et conserves, oranges et cuvettes, têtes chevelues et crânes chauves, bouches entrouvertes de vierges et lèvres serrées de mégères, bonnets blancs et foulards rouges, mains tendues vers l'espérance, poings serrés contre l'adversité.

Je vis des revolvers mal dissimulés sous les haillons, des couteaux dans les ceintures. Un coup de roulis éventra un paquet tombé des mains d'un mauvais drôle à l'air décidé : une hachette et un casse-tête s'échappèrent des nippes. Aussitôt un marin se saisit des deux armes pour les porter au commissaire. Je n'oublierai jamais le regard attentif que lui jeta l'homme. Il avait certainement pris note exacte des traits du matelot. Et je fis le souhait fervent qu'il n'y eût pas de rencontre solitaire entre ces deux hommes.

Je me souviens, avec remords, de l'horrible dégoût qui s'empara de moi quand le docteur me passa l'enfant pour le laver. Cette petite chose sale, rouge, remuante et gluante était un être humain, une âme, allait être une pensée.

Le cœur me tournait. Et je n'ai jamais pu voir cet enfant, dont je devins la marraine, sans revivre cette première impression.

Quand la jeune maman fut endormie, je voulus rejoindre ma cabine, aidée du docteur ; mais la mer était si grosse que nous avancions avec peine à travers les ballots et les émigrants.

Quelques êtres accroupis nous regardaient silencieusement tituber et virer comme des ivrognes.

J'étais irritée de me sentir regardée par ces yeux malveillants et gouailleurs. Un homme nous interpella : « Dites donc, docteur : l'eau de la mer ça grise autant que le vin ? Vous avez l'air, vous et votre dame, de deux "retour de noces" ! » Une vieille femme se cramponna à moi : « Dites, Madame, est-ce qu'on va faire naufrage, que ça remue comme ça ? Mon Dieu ! Mon Dieu ! » Alors, un grand diable roux et barbu s'avança vers la pauvre vieille et, la recouchant doucement : « Dors calme, la mère ; si on fait naufrage je te jure qu'il y en aura plus de sauvés par ici que par là-haut. »

Puis, s'approchant de moi, il me dit d'un air plein de défi : « Les riches, les premières... à l'eau ! Les émigrants, les secondes... dans les canots ! » Et j'entendis un rire sournois, étouffé, qui sortait de partout : devant moi, derrière moi, à côté de moi, sous mes pieds ; et qui se répercutait dans le lointain comme les rires « à la cantonade » au théâtre.

Je me tenais contre le docteur. Il me sentit inquiète. « Bah ! me dit-il en riant, on se défendrait ! – Mais combien pourrait-on sauver de passagers, docteur, si nous étions en réel péril ? – Deux cents... deux cent cinquante... au plus, avec toutes les embarcations à l'eau, et en admettant que toutes arrivent à bon port. – Mais il y a sept cent soixante émigrants, m'a dit le commissaire ; nous sommes à peine cent vingt, nous, les passagers ; combien comptez-vous pour les officiers, les hommes d'équipage et le personnel du bateau ? – Cent soixante-dix, reprit le docteur. – Donc nous sommes en tout mille cinquante, et vous ne pouvez en sauver que deux cent cinquante ? – Oui. – Mais alors je comprends la haine de ces émigrants que vous embarquez comme des bestiaux, que vous traitez comme des nègres, et qui sont absolument certains qu'en cas de danger ce sont eux que vous sacrifieriez ! – Mais on les sauverait à leur tour. »

Je regardais avec épouvante l'homme qui me parlait. Il avait l'air honnête ; et il pensait ce qu'il disait.

Ainsi, ces pauvres êtres, trahis par la vie, malmenés par la société, n'auraient droit à la vie qu'après d'autres plus heureux ?... Oh ! comme je comprenais le mauvais drôle à la hachette et au casse-tête ! Combien, à cette minute, j'approuvais les revolvers et les couteaux cachés dans les ceintures ! Oui, il avait raison, le grand diable roux : puisque nous voulions les premières places, toujours les premières places, eh bien, nous aurions les premières places... et houp ! dans l'eau !

« Eh bien, êtes-vous contente ? dit le capitaine qui sortait de sa cabine. Ça s'est-il bien passé ?... – Très bien, capitaine. Mais je suis révoltée ! » Jouclas recula. « Oh ! mon Dieu ! Et de quoi donc ? – De la façon dont vous traitez vos passagers... » Il voulut parler. « ... Comment, vous nous exposez, en cas de naufrage... – On ne fait jamais naufrage ! – Soit. En cas d'incendie... – Il n'y a jamais le feu à bord ! – Soit. En cas de submersion... » Il se mit à rire : « J'admets. À quoi vous expose-t-on, Madame ? – À la pire des morts : le coup de hache sur la tête, le couteau dans le dos, ou simplement le bon coup de poing qui vous flanque à l'eau... Hop !... » Il voulut parler...

« Il y a en bas sept cent cinquante émigrants, nous sommes à peine trois cents, équipage et passagers de première ; les canots peuvent sauver deux cents personnes... et encore. – Eh bien ? – Eh bien, et les émigrants ? – Nous les sauverons avant l'équipage ! – Et après nous ? – Oui, après... vous ! – Et vous croyez qu'ils se laisseront faire ? – Il y a des fusils pour les tenir en respect ! – Des fusils... des fusils contre des femmes, des enfants ? – Non, les femmes et les enfants sont ceux qui passent d'abord ! – Mais c'est idiot ! c'est absurde ! Pourquoi sauver des femmes et des enfants, si vous en faites des veuves et des orphelins ? Et vous croyez que ces jeunes hommes se résigneront devant vos fusils ?... Ils sont le nombre ! Ils sont armés ! Ils ont une revanche à demander à la vie ! Ils ont le même droit que

nous : de défendre la minute suprême ! Ils ont le courage qui n'a rien à perdre et tout à gagner dans la lutte ! Et je trouve inique, infâme, que vous nous exposiez, nous, à une mort certaine, et eux, à un crime forcé et justifié ! »

Le capitaine voulut parler. « ... Et sans aller jusqu'au naufrage. Admettez ce qui a déjà eu lieu – que nous soyons pendant des mois ballottés et falots sur la mer démontée... – Vous ne pouvez avoir des vivres pour mille bouches pour deux mois... ou trois ?... – Non, certes, dit sèchement le commissaire, un très aimable homme, très susceptible. – Alors, qu'est-ce que vous feriez ? – Eh bien... et vous ? interpella le capitaine Jouclas, très amusé par la tête pincée du commissaire. – Moi, je ferais un bateau pour émigrants, et un pour passagers ; et je trouve que ce serait justice ! – Oui, mais ce serait ruineux. – Non. Celui pour les classes riches serait un steamer comme celui-ci ; et celui pour les émigrants, un bateau à voiles. – Mais, chère Madame, ce serait injuste aussi, car le steamer irait bien plus vite que le bateau à voiles. – Ceci n'a aucune importance, capitaine : les gens riches sont toujours pressés, les malheureux ne le sont jamais. Et puis, pour ce qui les attend... Là où ils vont... – C'est la terre promise !

– Oh ! les pauvres ! les pauvres ! La terre promise... le Dakota ou le Colorado ! Le jour, c'est le soleil qui bout le cerveau, crevasse la terre, dessèche les sources et enfante les innombrables moustiques qui piquent la peau et talonnent la patience ! La terre promise !... La nuit, c'est le froid terrible qui mord les yeux, ankylose les membres et crevasse les poumons ! La terre promise !... C'est la mort dans quelque coin, après des appels vains à la justice de ses compatriotes ; c'est la mort, dans un sanglot, la mort à travers un terrible juron de haine ! Et tous doivent être recueillis par Dieu, car c'est pitié de penser que tous ces pauvres êtres sont livrés, pieds liés par la souffrance, poings liés par l'espérance, à des négriers qui font la traite des blancs ! Et quand je pense que dans votre caisse, Monsieur le commissaire, il y a l'argent que vous a apporté le négrier pour le

transport de tous ces pauvres êtres ! Argent ramassé dans des mains calleuses, tremblantes ! Pauvre argent économisé sou par sou, larme sur larme ! Quand je pense à cela, je voudrais que nous fissions naufrage, que nous soyons tous tués, et qu'ils fussent tous sauvés ! »

Et je m'en fus dans ma cabine pour pleurer, car j'étais prise d'un grand amour de l'humanité, d'un immense chagrin de ne pouvoir rien... rien faire.

Le lendemain, je m'éveillai tard, m'étant endormie tard. Ma cabine était encombrée de visiteurs, et tous tenaient à la main un petit paquet dissimulé. Je frottai mes yeux pleins de sommeil, ne comprenant pas très bien cette invasion.

Mme Guérard s'avança vers moi et, m'embrassant : « Ma chère petite Sarah, ne croyez pas que ce jour de votre fête soit oublié par ceux qui vous aiment. – Ah ! m'écriai-je, nous sommes donc le 23 ? – Oui. Et voilà d'abord le souvenir des absents. » Mes yeux se mouillèrent et entrevirent, à travers leur brouillard, le portrait du jeune être qui m'était le plus cher au monde, avec quelques mots de sa main... Puis des souvenirs d'amis... des petits ouvrages des humbles aimants.

Mon petit filleul de la nuit me fut présenté dans une corbeille entourée d'oranges, de pommes et de mandarines. Il avait une étoile d'or sur son front, une petite étoile en papier doré qui avait entouré des tablettes de chocolat.

Ma femme de chambre Félicie, et Claude, son mari, deux cœurs pleins de tendresse et de dévouement, me firent des petites surprises pleines d'ingéniosité.

Un coup fut frappé à la porte. « Entrez ! » Et je vis avec surprise entrer trois matelots qui me remirent, au nom de l'équipage, un superbe bouquet. J'étais transportée

d'admiration. Comment avait-on conservé de si belles fleurs en si bel état ?

Le bouquet était énorme. Et quand je le pris dans mes mains, je le laissai tomber dans un fol éclat de rire : c'était un bouquet de fleurs taillées dans des légumes avec un art si parfait qu'elles faisaient illusion à dix pas. De magnifiques roses rouges avaient été ciselées dans des carottes ; les camélias, dans des navets ; de petits radis avaient fourni des branches de boutons de roses piqués sur des longs poireaux teints en vert ; et le tout était allégé par des feuilles de carottes artistiquement semées pour imiter les graminées de nos élégants bouquets ; un ruban tricolore nouait toutes les tiges.

Une parole très émue d'un des matelots au nom des camarades qui me remerciaient pour une petite attention que j'avais eue pour eux, un loyal shake-hand et un affectueux merci de ma part, furent le signal d'un concert organisé dans la cabine de « mon petit'dame » : Deux violons et une flûte avaient répété en cachette. Et je fus bercée pendant une heure par une ravissante musique qui me transporta près des êtres chéris, dans mon hall si loin à cette heure.

Cette fête un peu familiale, cette musique, avaient évoqué le coin tendre et reposant de ma vie ; et je pleurai sans chagrin, sans amertume, sans regret de pleurer. Je pleurais parce que j'étais attendrie, fatiguée, énervée, lassée, et en grand désir de repos. Je m'endormis dans les larmes, la poitrine soulevée par des soupirs et des sanglots...

XXXIII

Enfin, le navire stoppa le 27 octobre, à six heures et demie du matin. J'étais endormie, encore fatiguée par ces trois jours et ces trois nuits de furieuses tempêtes. Ma femme de chambre eut quelque peine à m'éveiller. Je ne voulais pas croire que nous fussions arrivés ; et je voulus dormir jusqu'à la dernière minute. Je dus cependant me rendre à l'évidence. Le navire stoppait. J'entendais un bruit de coups sourds répercutés à l'infini.

Je mis la tête hors de mon hublot, et j'aperçus des hommes occupés à nous frayer un passage dans la rivière. En effet, l'Hudson était gelé. Toutes ses eaux étaient prises ; et le lourd bateau ne pouvait avancer qu'avec l'aide des pioches faisant sauter les blocs de glace.

Cette arrivée non prévue me transporta de joie. En une minute, tout se transforma. J'oubliai mon malaise, mon ennui depuis les onze jours de traversée. Le soleil, pâle mais rose, se levait, dissipant la brume et éclairant la glace qui, sous l'effort des pionniers, jaillissait en mille morceaux lumineux. J'entrais dans le Nouveau Monde au milieu d'un feu d'artifice de glace. C'était féerique et un peu fou, mais je trouvais cela d'un bon augure.

Je suis tellement superstitieuse que, si j'étais entrée sans soleil, j'aurais été désolée et en inquiétude jusqu'après ma première représentation. C'est vraiment torturant d'être superstitieuse à ce point ; et, pour mon malheur, je le suis maintenant dix fois plus qu'à cette époque, car, outre les superstitions de

mon pays, j'ai, ayant beaucoup voyagé, ajouté à mon cas toutes les superstitions des autres pays. Je les ai toutes ! toutes ! Et, aux moments graves de ma vie, elles se dressent en légions armées pour ou contre moi ! Je ne puis faire un pas, un mouvement, un geste, m'asseoir, sortir, me coucher, me lever, regarder le ciel ou la terre, sans trouver une excuse à espérer ou désespérer, jusqu'au moment où, exaspérée par ces entraves volontaires de ma pensée contre mes actions, je jette un défi à toutes mes superstitions et j'agis comme je veux agir.

Heureuse de ce qui me semblait être un bon pronostic, je me mis gaiement à ma toilette.

M. Jarrett venait de frapper à ma porte : « Madame, je vous supplie d'être vite prête, car il y a plusieurs bateaux pavoisés aux couleurs françaises qui viennent au-devant de vous. »

Je jetai un regard vers mon hublot, et je vis un steamer dont le pont était noir de monde ; puis deux autres petits bateaux non moins chargés que le premier. Le soleil éclairait tous ces pavillons français.

Le cœur me battait un peu. J'étais sans nouvelles aucunes depuis douze jours, car l'*Amérique* avait mis douze jours, malgré la bonne volonté de notre brave capitaine.

Un homme venait de sauter sur le pont. Je courus vers lui et je tendis la main, ne pouvant articuler un seul mot. Il me remit un paquet de dépêches. Je ne voyais personne, je n'entendais aucun son. Je voulais savoir. Et, parmi toutes ces dépêches, je cherchais, avant tout, une signature. Enfin, la voilà, cette dépêche attendue ! crainte ! espérée ! signée : Maurice ! La voilà ! Je fermai un instant les yeux, car en cette minute je vis tout ce qui m'était cher et j'en ressentis l'infinie douceur.

Je me trouvai un peu confuse en ouvrant les yeux. J'étais entourée d'une foule inconnue, silencieuse et bienveillante,

mais très curieuse. Voulant me dégager, je pris le bras de Jarrett et me fis conduire au salon.

Au moment où je franchissais la porte, *La Marseillaise* éclata, et notre consul me dit quelques mots de bienvenue en me remettant des fleurs.

Un groupe représentant la colonie française me remit un aimable placet. Puis, M. Mercier, rédacteur en chef du *Courrier des États-Unis*, me fit un speech dans lequel l'esprit et le cœur se disputaient la palme, un speech très français. Puis vint le moment terrible des présentations.

Oh ! quelle heure fatigante ! L'esprit tendu pour comprendre les noms !... Pemberst... « Madame, aspirez le H, Harthtem... » Je m'accrochais avec peine à la première syllabe et la seconde finissait dans un fouillis de voyelles absorbées ou de consonnes sifflantes... Au vingtième nom, je n'écoutais plus, je faisais simplement marcher mon petit risorius de Santorini, je plissais mon œil, je tendais mécaniquement le bras au bout duquel se trouvait la main qui serrait et était serrée, je répondais : « Combien je suis charmée. – Madame... – Oh ! certainement... Oh ! oui... Oh ! non... Ah !... Ah !... Oh !... Oh !... » Je devenais ahurie, idiote, éreintée d'être debout. Je n'avais qu'une idée : retirer mes bagues de mes doigts, qui se gonflaient sous les pressions des shake-hands répétés.

Mes yeux s'agrandissaient avec effroi vers la porte par laquelle la foule continuait à s'engouffrer pour venir vers moi... Encore tous les noms de tous ces gens à entendre... encore toutes ces mains à presser... faire fonctionner mon risorius de Santorini encore et encore...

La sueur me perlait sous les cheveux. Je commençais à m'énerver terriblement.

Je claquais des dents et je commençais à bégayer... « Oh ! Madame... Oh !... Je suis char... cha-a... a... » Je n'en pouvais

plus. Je sentis que j'allais me fâcher ou pleurer... que j'allais être ridicule, en un mot...

Je pris le parti de m'évanouir. Je fis le geste de la main qui voudrait mais ne peut... J'ouvris la bouche... je fermai les yeux... et me laissai choir tout doucement dans les bras de Jarrett. « Vite, de l'air ! Un médecin ! Pauvre jeune femme ! Comme elle est pâle ! Ôtez-lui son chapeau ! son corset ! – Elle n'en porte pas... – Dégrafez sa robe ! » Le trac me prit. Mais ma Félicie, appelée en toute hâte, et « mon petit'dame » s'opposèrent à ce déshabillage. Le docteur revint avec un flacon d'éther. Félicie empoigna le flacon : « Ah non ! docteur, pas d'éther. Quand Madame se porte bien, l'odeur de l'éther la fait s'évanouir ! » Et cela était vrai.

Je pensai qu'il était temps de reprendre mes sens.

Les reporters s'approchèrent. Ils étaient plus de vingt. Mais Jarrett, très attendri, les pria de venir à Albemarle Hôtel où j'allais habiter.

Je vis chacun des reporters prendre Jarrett à part. Et, quand je lui demandai le secret de tous ces « apartés », il me répondit flegmatiquement : « Je leur ai donné rendez-vous à partir de une heure. Il en viendra un nouveau toutes les dix minutes. »

Je le regardai, pétrifiée. Il soutint mon regard anxieux et me dit : « Oh ! yes, il était nécessaire ! »

En arrivant à Albemarle Hôtel, j'étais fatiguée, et en grand besoin de solitude.

Je courus m'enfermer dans une chambre de l'appartement arrêté pour moi. Je fermai toutes les portes. Une seule n'avait ni verrou ni clef ; je poussai un meuble contre elle. Et je refusai énergiquement d'ouvrir.

Il y avait dans le salon une cinquantaine de personnes ; mais j'avais cette lassitude effroyable qui, pour obtenir une heure de repos, vous porterait aux extrêmes les plus violents.

Je voulais, les bras en croix, la tête en arrière, les yeux clos, m'étendre sur des tapis. Je voulais ne plus parler, ne plus sourire, ne plus regarder.

Je me jetai à terre et je restai muette aux coups frappés à ma porte, aux supplications de Jarrett. Je ne voulais pas entrer en discussion. Je ne répondis pas un mot.

J'entendais le bourdonnement grondeur des visiteurs et les paroles sournoises de Jarrett pour les retenir. J'entendis le bruissement d'un papier passé sous la porte, puis le chuchotement de Mme Guérard. Elle répondait à Jarrett furieux : « Vous ne la connaissez pas, monsieur Jarrett. Si on faisait mine de forcer la porte contre laquelle est poussé le meuble, elle sauterait par la fenêtre. – Non ! Madame, disait Félicie à une Française qui insistait, c'est impossible ! Madame aurait une crise de nerfs terrible ! Elle a besoin d'une heure de repos. Eh bien, qu'on attende ! »

J'entendis encore dans le lointain des paroles confuses ; et je m'endormis d'un sommeil délicieux et un peu rieur, car ma gaieté reprenait le dessus en pensant aux figures rageuses et déconfites de mes tourmenteurs... pardon... de mes visiteurs.

Une heure après, je m'éveillai, car j'ai le don précieux de dormir dix minutes, un quart d'heure, une heure, selon ma volonté ; et je m'éveille doucement, sans secousse, à l'heure que j'ai fixée pour mon réveil. Et rien ne m'est plus favorable que ce repos volontaire et précisé de mon esprit et de mon corps.

Bien souvent, au milieu des intimes de ma maison, je me suis étendue devant la grande cheminée, sur les peaux d'ours, les priant de continuer la conversation sans s'occuper de moi ; et je m'endormais une heure.

Parfois, à mon réveil, je trouvais assis deux ou trois nouveaux venus qui, respectant mon sommeil, se mêlaient à la conversation générale, attendaient pour me présenter leurs hommages que je fusse éveillée.

Maintenant encore, dans le petit salon Empire qui précède ma loge, je m'étends sur le lourd et profond sofa, et je dors pendant qu'on introduit les amis et artistes auxquels j'ai donné rendez-vous. Et quand j'ouvre les yeux, je suis entourée de visages amis, bienveillants, et ravis du repos que j'ai pris, me tendant des mains affectueuses. Alors, mon esprit quiet et reposé s'ouvre à toutes les belles conceptions qui me sont proposées, et se refuse sans mauvaise grâce à toutes les absurdités qui me sont soumises.

Je m'éveillai donc une heure après sur les tapis d'Albemarle Hôtel.

J'ouvris ma porte et trouvais assises sur une malle, mes chères Guérard et Félicie. « Il y a encore du monde ? – Oh ! Madame, me dit Félicie, ils sont cent maintenant ! – Vite ! aide-moi à me dévêtir, et donne-moi une robe blanche. »

Ce fut fait en cinq minutes. Et je me sentais en joliesse de la tête aux pieds. J'entrai dans le salon où m'attendaient toutes ces personnes inconnues. Jarrett accourut au-devant de moi ; mais, me trouvant bien vêtue et de visage riant, il remit à plus tard le sermon qu'il voulait me faire.

Je veux présenter Jarrett à mes lecteurs, car cet homme fut un homme extraordinaire. Il avait alors soixante-cinq à soixante-dix ans. De taille élevée. Le visage du roi Agamemnon, couronné par une chevelure d'argent, la plus belle que j'aie jamais vue sur tête d'homme. Les yeux étaient d'un bleu si pâle que, lorsque la colère les fulgurait, il semblait aveugle. Quand il était au repos, calme et admirant la nature, son visage était

vraiment beau ; mais quand la gaieté animait son esprit, sa lèvre supérieure, découvrant ses dents, se plissait dans un reniflement féroce ; et le rictus semblait se former par l'attirance des oreilles pointues qui se remuaient comme en éveil sur une proie.

Cet homme était terrible. Doué d'une intelligence supérieure, il avait dû dès l'enfance se battre avec la vie ; et il avait pris l'humanité en profond mépris. Ayant beaucoup souffert, il n'avait pas pitié de ceux qui souffraient, disant que tout être mâle était armé pour se défendre. Il plaignait les femmes sans les aimer ; mais il les secourait facilement.

Il était très riche et très économe, mais pas avare. Il me disait souvent : « Je me suis frayé un chemin dans la vie à l'aide de deux armes, la probité et le revolver. En affaires, la probité est l'arme la plus terrible contre les coquins et les rusés : les uns ne la connaissent pas, les autres n'y croient pas ; et le revolver est une invention admirable pour forcer les drôles à ratifier la parole donnée. » Et il me racontait d'admirables et terrifiantes aventures.

Il avait sous l'œil droit une cicatrice profonde. Dans une discussion violente à propos d'un contrat à signer pour Jenny Lind, la célèbre cantatrice, Jarrett dit à son interlocuteur : « Regardez bien cet œil, monsieur – il montrait son œil droit, – il lit dans votre pensée tout ce que vous ne dites pas ! – Il lit mal ! répondit l'autre, car il n'a pas prévu cela ! » Et il lui lâcha un coup de revolver destiné à lui crever l'œil droit. « Monsieur, répliqua Jarrett, c'est ainsi qu'il fallait tirer pour le fermer à tout jamais ! » Et il logea une balle entre les deux yeux de l'homme, qui tomba raide mort.

Quand Jarrett narrait cette histoire, sa lèvre se retroussait, ses deux incisives semblaient broyer délicieusement les mots, et les saccades de son rire étouffé semblaient des claquements de mâchoires... Mais cet homme était honnête et probe ; je l'aimais beaucoup et j'aime son souvenir.

Ma première impression fut joyeuse, et je battis des mains en entrant dans ce salon que je n'avais pas encore vu. Les bustes de Racine, de Molière, de Victor Hugo étaient sur des socles entourés de fleurs. Autour de la large pièce, des canapés chargés de coussins ; et, pour évoquer mon home de Paris, de grands palmiers allongeaient leurs palmes au-dessus d'eux.

Jarrett me présenta l'aimable instigateur de cette galanterie : Knœdler. Je serrai la main de ce très charmant homme et nous fûmes tout de suite, et pour toujours, bons amis.

Les visiteurs se retiraient peu à peu, mais les reporters ne se retiraient pas. Ils étaient assis : qui sur des bras de fauteuils, qui sur des coussins.

L'un d'eux était accroupi en tailleur sur une tête d'ours, le dos appuyé contre le « steam » brûlant ; il était pâle, maigre, et toussait fréquemment. Je m'approchai de lui et, au moment où j'ouvrai la bouche pour lui parler, un peu choquée de ne point le voir se lever, il m'interpella d'une voix de basse : « Quel est, Madame, le rôle que vous préférez entre tous ?

– Ça ne vous regarde pas ! » lui répondis-je en lui tournant le dos.

Et je me cognai à un autre reporter plus poli. « Qu'est-ce que vous mangez dès votre réveil, Madame ? »

J'allais faire la même réponse qu'au premier reporter, mais Jarrett, qui avait eu grand mal à calmer la fureur de l'homme accroupi, répondit vivement : « Du oatmeal ! » Je ne connaissais pas ce plat. « Et dans la journée ?... reprit le féroce reporter. – Des moules ! » m'écriai-je. Et il écrivit flegmatiquement : « Des moules toute la journée... »

Je me dirigeai vers la porte... Une reporter en jupe tailleur, cheveux coupés, me dit d'une voix douce et nette : « Êtes-vous

jewcatholiqueprotestanmahométanboudhistathéezoroasthéiste ou déiste ? »

*** *** ***

Je restai clouée, ahurie. Elle avait dit cela d'une seule haleine, mettant l'inflexion au hasard et faisant du tout un mot d'une incohérence si folle, que j'eus l'impression de n'être pas en sûreté près de cette douce et étrange personne.

Mon regard inquiet tomba sur une dame âgée qui devisait gaiement dans un petit groupe. Elle vint à mon secours et me dit en très bon français : « Cette jeune fille vous demande, madame, si vous êtes juive, catholique, protestante, mahométane, bouddhiste, athée, zoroaste, théiste ou déiste. » Je tombai sur le canapé.

« Ah ! mon Dieu ! Est-ce que ce sera comme ça dans toutes les villes où je vais aller ? – Oh ! non, dit le placide Jarrett, vos interviews vont être télégraphiées dans toute l'Amérique. »

Et les moules ?... pensai-je.

Et je répondis, l'esprit ailleurs : « Je suis catholique, Mademoiselle ! – Romaine... ou orthodoxe ? » Je me levai d'un bond, elle m'ennuyait vraiment trop !

Un tout jeune homme s'approcha timidement : « Voulez-vous me permettre de finir mon dessin, madame ? » Je restai debout, le visage de profil, selon son désir. Quand il eut fini, je demandai à voir. Et il me remit sans honte son horrible dessin : un squelette coiffé d'une perruque frisée. Je déchirai le dessin et le lui jetai au nez. Et, le lendemain, cette horreur paraissait dans les journaux, soulignée d'une rubrique désagréable.

Heureusement, je pus causer sérieusement de mon art avec quelques journalistes probes et intelligents.

Mais en Amérique, il y a vingt-sept ans, le reportage était plus goûté que les articles de fond, et le public, beaucoup moins lettré qu'aujourd'hui, se faisait facilement l'écho des turpitudes inventées par un reporter aux abois. Je ne crois pas qu'il y ait eu un être au monde, depuis l'invention du reportage, qui ait eu plus à en souffrir que moi dans cette première tournée.

Toutes les plus basses calomnies lancées par mes ennemis bien avant mon arrivée en Amérique, toutes les perfidies des amies de la Comédie-Française et de mes propres admirateurs, qui tenaient à ce que j'échouasse dans mon voyage afin de revenir au plus vite au bercail, amoindrie, calmée et domptée. Toutes les réclames à outrance faites par mon imprésario Abbey et par Jarrett mon représentant, réclames souvent outrageantes, toujours ridicules et dont je n'ai connu la véritable source que longtemps après, quand il était trop tard, oh ! combien trop tard, pour enlever au public la persuasion que j'étais la première instigatrice de toutes ces inventions.

Aussi, j'y ai renoncé. Peu me chaut qu'on croie ceci ou cela ! La vie est courte, même pour ceux qui vivent longtemps. Il faut vivre pour quelques-uns qui vous connaissent, vous apprécient, vous jugent et vous absolvent, et pour lesquels on a même tendresse et indulgence. Le reste est la « foultitude », joyeuse ou triste, loyale ou perverse, de laquelle on n'a rien à attendre que des émotions passagères, bonnes ou mauvaises, mais qui ne laissent aucune trace.

Il faut haïr très peu, car c'est très fatigant. Il faut mépriser beaucoup, pardonner souvent et ne jamais oublier. Le pardon ne peut entraîner l'oubli ; pour moi, du moins.

Je ne reproduirai pas ici quelques-unes de ces outrageantes et infâmes attaques ; ce serait faire trop d'honneur aux gredins qui les avaient forgées de toutes pièces en trempant leur plume dans le fiel de leur âme.

Mais ce que je puis affirmer, c'est que rien ne tue, que la mort ! Et que tout être qui veut se défendre de la calomnie le peut ! Pour cela, il faut vivre. Ce n'est pas à la portée de tout le monde, mais c'est à la volonté de Dieu qui voit et juge !

Je me reposai deux jours avant de me rendre au Théâtre. J'étais toujours sous l'impression du bateau. La tête me tournait un peu, et je voyais sans cesse monter et descendre le plafond. Ces douze jours de mer avaient troublé l'équilibre de ma santé.

J'envoyai un mot au régisseur, pour le prévenir qu'on répéterait le mercredi. Et aussitôt le déjeuner terminé, je me rendis au Booth Théâtre, dans lequel devaient avoir lieu nos représentations.

À la porte réservée aux artistes, je vis une foule compacte, grouillante, occupée, gesticulante.

Ce monde bizarre n'appartenait pas au monde artiste, ce n'étaient pas des reporters. Hélas ! je les connaissais trop pour m'y tromper.

Ils n'étaient pas là en curieux. Ils semblaient trop affairés. Et puis il n'y avait que des hommes. Cependant ma voiture s'arrêta. Un d'eux se précipita vers la portière et s'en fut retrouver le groupe grouillant. « La voici ! C'est elle ! »

Et tous ces hommes communs, à la cravate blanche et aux mains douteuses, à la jaquette ouverte, ayant les genoux du pantalon usés et sales, s'engouffraient derrière moi dans l'étroit couloir qui conduisait à l'escalier.

Je n'étais pas tranquille.

Je montai rapidement. Plusieurs personnes m'attendaient en haut de l'escalier : M. Abbey, Jarrett, des reporters, hélas ! deux gentlemen et une dame charmante et distinguée avec laquelle je suis restée liée d'amitié, quoiqu'elle n'aime pas beaucoup les Français.

Je vis le hautain et froid Abbey s'avancer avec grâce et courtoisie vers l'un de ces hommes qui me suivaient. Tous deux levèrent leur chapeau, puis se dirigèrent, suivis de l'étrange et brutale escouade, vers le milieu de la scène.

Alors, je devins spectatrice du plus étrange des spectacles : Au milieu de la scène étaient rangées mes quarante-deux malles. Sur un signe, vingt hommes se détachèrent et se placèrent, chaque homme entre deux malles. Puis, d'un geste prompt, ils soulevèrent de la main droite, de la main gauche, le couvercle de la malle placée à droite, placée à gauche.

Jarrett, le front plissé, le rictus méchant, tenait les clefs, qu'il m'avait demandées le matin pour les formalités de la douane. « Oh ! rien... disait-il. Soyez tranquille. » Et l'habitude que j'avais du parfait respect envers mes bagages dans tous les pays où j'avais été, m'avait rendue confiante.

Le principal personnage du vilain groupe s'approcha de moi, conduit par Abbey.

Je venais d'être mise au courant par Jarrett. C'était « la Douane », institution abominable dans tous les pays et plus encore dans celui-là que dans aucun autre.

Je m'étais préparée ; et je reçus avec beaucoup d'affabilité ce bourreau de la patience du voyageur. Il souleva le melon qui lui servait de coiffe et me dit, sans ôter le cigare de sa bouche, une phrase incompréhensible ; puis, se tournant vers son escouade, il fit un geste brusque souligné d'un mot sec ; et les quarante mains sales de ces vingt hommes s'abattirent sur mes satins, mes velours, mes dentelles.

Je me précipitai pour sauver mes pauvres robes de ce viol outrageant ; et je donnai l'ordre à notre costumière de sortir une à une toutes mes robes, ce qu'elle fit avec l'aide de ma femme de chambre qui pleurait en voyant le peu de respect de ces rustres pour tous ces objets de grâce et de fragilité.

Deux dames venaient d'arriver, bruyantes et affairées. L'une était grosse, courte, le nez prenant racine à la naissance des cheveux, les yeux ronds et placides, la bouche avançant en mufle ; les bras se cachaient avec timidité derrière sa lourde et molle poitrine, et ses genoux indiscrets sortaient directement de l'aine ; on eût dit d'une vache assise.

L'autre ressemblait à une terrapine ; sa petite tête noire et méchante se tendait au bout d'un cou trop long, très cordé, qu'elle rentrait ou sortait de son boa avec une rapidité incroyable ; le reste de son corps était bombé... à plat...

Ces deux délicieuses personnes étaient les couturières requises par la douane pour estimer nos costumes. Elles me jetèrent un regard fuyant, esquissant un petit salut plein de fiel et de rage jalouse à la vue de mes robes ; et je compris facilement que deux ennemis de plus venaient d'entrer dans la place.

Ces deux odieuses pies-grièches se mirent à jaboter, à discuter, à patouiller et à tripatouiller mes robes, mes manteaux.

Elles poussaient des cris d'admiration pleins d'emphase : « Oh ! que c'est beau ! Oh ! quelle magnificence ! Quel luxe ! Toutes nos clientes vont vouloir des robes comme ça ! Nous ne pourrons jamais les leur faire ! Cela va nous ruiner, nous, pauvres couturières américaines ! ! !... »

Elles excitaient le « tribunal du chiffon ». Elles se lamentaient, s'extasiaient, demandaient « justice » contre l'invasion étrangère. Et la vilaine bande opinait de la tête et crachait par terre pour affirmer son indépendance.

Tout d'un coup, la terrapine s'élance sur un des inquisiteurs : « Oh ! que c'est beau !... Montrez ! Montrez ! » Et elle s'accrochait à une robe de *La Dame aux Camélias*, toute brodée de perles. « Cette robe vaut au moins dix mille dollars ! » s'écria-t-elle. Et, s'approchant de moi : « Combien avez-vous payé cette robe, Madame ? »

Je grinçais des dents et ne voulais pas répondre, car, en ce moment, j'aurais voulu voir la terrapine au fond d'une des marmites de la cuisine d'Albemarle Hôtel.

Il était cinq heures et demie. Le froid gelait mes pieds. J'étais morte de fatigue et de rage contenue.

On remit au lendemain la suite de l'expertise. La vilaine bande s'offrit à tout remettre dans les malles, mais je m'y opposai. J'envoyai acheter cinq cents mètres de tarlatane bleue, pour recouvrir la montagne de robes, chapeaux, manteaux, souliers, dentelles, linge, bas, fourrures, gants, etc.

On me fit jurer de ne rien enlever (charmante confiance !). Et je plaçai comme gardien mon maître d'hôtel, le mari de Félicie ; il se fit installer un lit sur le théâtre.

Je me sentais si énervée, que je voulus aller prendre l'air loin et longtemps.

Un ami m'offrit de me conduire voir le pont de Brooklyn. « Ce chef-d'œuvre du génie américain vous fera oublier les petites misères de nos paperassiers », me dit-il avec douceur.

Et nous partîmes pour le pont de Brooklyn.

Il n'était pas encore achevé, il fallait un permis spécial pour le visiter. Mais les voitures s'y aventuraient déjà. Oh ! ce pont de Brooklyn ! c'est fou ! c'est admirable ! grandiose ! enorgueillissant ! Oui, on est fier d'être un être humain quand on pense qu'un cerveau a créé, suspendu dans l'air, à cinquante mètres du sol, cette effroyable machine qui supporte une dizaine de trains bondés de voyageurs, dix ou douze tramways, une centaine de voitures, cabs, chariots, des milliers de piétons ; tout cela évoluant ensemble dans le vacarme de la musique des métaux qui crient, grincent, gémissent, grondent, sous l'énorme poids des gens et des choses.

Le déplacement de l'air occasionné par la tempête de cet effroyable va-et-vient des machines, des tramways, et des chariots qu'on essayait, tout cela me donnait le vertige, me coupait la respiration.

Je fis signe d'arrêter la voiture et je fermai mes paupières. J'eus alors l'étrange et indéfinissable sensation du chaos universel.

Je rouvris les yeux, le cerveau un peu apaisé, et je vis New York étendue le long du fleuve, mettant sa parure de nuit aussi étincelante sous sa robe aux mille feux que le firmament sous sa tunique d'étoiles.

Je rentrai à l'hôtel réconciliée avec ce grand peuple.

Je m'endormis lassée de corps, mais reposée d'esprit. Je fis des rêves délicieux qui me laissèrent en belle humeur le lendemain, car j'adore rêver. Et les jours pénibles et chagrinants pour moi sont ceux qui succèdent à des nuits sans rêves. Mon grand désespoir est de ne pouvoir les choisir.

Que de fois j'ai fait l'impossible pour continuer la journée heureuse dans le sommeil ! Que de fois j'ai fait appel à la vision d'êtres chéris en m'endormant. Mais toujours l'esprit dévie et me transporte ailleurs. Je préfère cela cent fois, même le songe fût-il cruel, à la négation absolue de la pensée.

Endormi, mon corps ressent une jouissance infinie. Mais le sommeil de ma pensée est une torture. Cette négation de la vie révolte mes formes vitales. Je veux bien mourir une bonne fois, mais je me refuse à ces petites morts que donnent les nuits sans rêves.

Quand je m'éveillai, ma femme de chambre me dit que Jarrett m'attendait pour aller au Théâtre, afin de terminer l'évaluation de mes costumes. Je fis dire à Jarrett que j'avais assez vu l'escouade des douaniers et que je le priai de tout terminer sans moi avec Mme Guérard.

Pendant deux jours encore, la terrapine, la vache assise et la bande noire prirent des notes pour la taxe, des croquis pour les journaux, et des modèles pour les clientes.

Je m'impatientais, car il fallait répéter.

Enfin j'appris, le jeudi matin, que le travail était terminé et que je n'aurais mes malles qu'après avoir versé vingt-huit mille francs à la douane.

Je fus prise d'un tel fou rire, qu'il gagna le pauvre Abbey, terrifié, et même Jarrett qui découvrit ses cruelles incisives.

« Mon cher Abbey, m'écriai-je, arrangez-vous ! Moi, je dois débuter lundi 8 novembre. C'est aujourd'hui jeudi. Je serai au Théâtre lundi pour m'habiller. Faites-moi avoir mes malles, car la douane n'est pas comprise dans mon contrat. Néanmoins je paierai la moitié de ce que vous donnerez. »

Les vingt-huit mille francs furent déposés entre les mains d'un attorney, qui intenta en mon nom un procès au Board of Customs.

Mes malles me furent remises contre ce dépôt, et les répétitions commencèrent au Booth Théâtre.

Le lundi 8 novembre, à huit heures et demie, la toile se leva pour la première représentation *d'Adrienne Lecouvreur*. La salle était bondée. Toutes les places, vendues aux enchères et revendues, avaient été payées des prix exorbitants.

J'étais attendue avec impatience, avec curiosité, mais sans sympathie.

Il n'y avait pas de jeunes filles dans la salle, le spectacle étant trop immoral. (Pauvre Adrienne Lecouvreur !)

Le public fut très poli pour les artistes de ma compagnie, mais un peu impatient de voir l'étrange personne qu'on leur avait annoncée.

Dans la pièce, le rideau tombe après le premier acte sans qu'Adrienne ait paru. Un spectateur dépité demanda à voir M. Henry Abbey. « Je veux mon argent, puisque la Bernhardt n'est pas de tous les actes ! » Abbey refusa de rendre l'argent à ce bizarre individu. Et le rideau se levant pour le deuxième acte, il courut prendre possession de son fauteuil.

Mon entrée fut saluée par plusieurs salves d'applaudissements qui, je crois, avaient été payés par Abbey et Jarrett.

Je commençai ; et la douceur de ma voix dans la fable des *Deux Pigeons* opéra le miracle. La salle entière, cette fois, éclata en bravos.

Le courant sympathique venait de s'établir entre le public et moi. Au lieu du squelette hystérique qu'on lui avait annoncé et décrit, il avait devant lui un être très frêle, à la voix douce.

Le quatrième acte fut acclamé. La révolte d'Adrienne contre la princesse de Bouillon souleva la salle.

Et enfin le cinquième acte, dans lequel la malheureuse artiste agonise, empoisonnée par sa rivale, donna lieu à une manifestation pleine d'émotion. Après le troisième acte, il paraît que les jeunes gens furent envoyés par les dames pour réquisitionner tout ce qu'il y avait de musiciens libres. Et quelles ne furent pas ma surprise et ma joie en arrivant à l'hôtel : une admirable sérénade me fut donnée pendant mon souper.

La foule s'était amassée sous les fenêtres d'Albemarle Hôtel. Et je dus sortir plusieurs fois sur le balcon pour saluer et

remercier le public, qu'on m'avait annoncé comme froid en général, et comme très prévenu contre moi en particulier.

Aussi je remerciai du fond de mon cœur tous mes détracteurs et calomniateurs qui me donnaient la joie de combattre avec la certitude de vaincre. La victoire était plus belle que je n'avais osé l'espérer.

Je donnai à New York vingt-sept représentations.

Les spectacles furent : *Adrienne Lecouvreur, Froufrou, Hernani, La Dame aux Camélias, Phèdre, Le Sphinx, L'Étrangère.* La moyenne des recettes fut de vingt mille trois cent quarante-deux francs par représentation, matinées comprises.

La dernière représentation fut donnée le samedi 4 décembre en matinée, car ma compagnie partait le soir même pour Boston. Et je m'étais réservé cette soirée pour rendre visite à Edison, à Menlo Park, où m'attendait la plus féerique réception.

Oh ! cette matinée du samedi 4 décembre, je ne puis l'oublier. Quand j'arrivai au Théâtre pour m'habiller, il était midi, car la matinée commençait à une heure et demie. Ma voiture s'arrêta, ne pouvant plus avancer, car la rue était encombrée de dames assises, qui sur des chaises empruntées aux magasins voisins, qui sur des pliants apportés par elles-mêmes. On jouait *La Dame aux Camélias.* Je dus descendre de voiture et faire une vingtaine de mètres à pied pour arriver à l'entrée des artistes. Je mis vingt-cinq minutes pour parvenir à cette porte. On me serrait les mains, on me suppliait de revenir. Une dame retira sa broche et l'accrocha à mon manteau : une modeste broche en améthystes entourées de perles fines, mais sûrement, pour cette femme, cette broche était une petite valeur.

À chaque pas j'étais retenue. Une dame eut l'idée de sortir son calepin et me pria d'écrire mon nom. Ce fut comme une

traînée de poudre. De très jeunes gens, qui se trouvaient avec leur famille, me firent écrire mon nom sur leur manchette. Je n'en pouvais plus. On me chargeait les bras de petits bouquets, de gerbes. Je sentis derrière moi que quelqu'un tirait un peu fort ma plume de chapeau. Je me retournai vivement. Une femme, ayant à la main une paire de ciseaux, avait essayé de me couper une mèche de cheveux, mais elle coupa ma plume.

Jarrett faisait en vain de grands signes et de bruyants appels, je ne pouvais avancer. On fit chercher des détectives qui vinrent me délivrer, et cela sans courtoisie, ni pour mes admiratrices, ni pour moi. C'étaient de véritables brutes ; et il était temps que j'arrivasse, car j'allais me fâcher.

Je jouai *La Dame aux Camélias.* Je comptai dix-sept rappels après le troisième acte et vingt-neuf rappels après le cinquième. La pièce, grâce aux applaudissements et rappels, avait duré une heure de plus. J'étais morte de fatigue.

J'allais monter dans ma voiture pour rentrer à l'hôtel, quand Jarrett vint me prévenir qu'il y avait plus de cinq mille personnes dehors. Je tombai sur une chaise, lasse et découragée. « Ah ! j'attendrai là que la foule soit écoulée. Je n'en peux plus... je n'en peux plus. »

Cependant, Henry Abbey eut une inspiration de génie. « Tenez, dit-il à ma sœur, mettez le chapeau de Madame – il me désignait –, son boa, et prenez mon bras. Ah ! prenez aussi ces bouquets, et donnez... que je porte le reste. Et maintenant, montons dans la voiture de votre sœur et saluons. » Tout cela, il le dit en anglais ; et Jarrett le translata à ma sœur, qui se prêta de bonne grâce à cette petite comédie. Pendant ce temps, Jarrett et moi montions en voiture dans le coupé d'Abbey qui stationnait sur le devant du théâtre, où personne ne m'attendait. Et, bien heureusement que nous pûmes agir ainsi, car ma sœur ne rentra à Albemarle Hôtel qu'une heure après moi, très fatiguée, mais très amusée. Notre ressemblance, mon chapeau, mon boa et la

nuit tombante avaient été les complices de la petite comédie offerte à mon enthousiaste public.

Nous devions partir à neuf heures pour Menlo Park. Il fallait nous habiller en voyageuses, car, le lendemain dimanche nous filions sur Boston ; et nos malles partaient le soir même, avec ma compagnie qui me précédait de quelques heures dans cette ville.

Notre repas fut, comme toujours, bien mauvais, car à cette époque la nourriture en Amérique était l'horreur des horreurs. À dix heures, nous montions dans le train. Un joli train spécial, tout enguirlandé de fleurs, orné de drapeaux, qu'on avait eu l'obligeante amabilité de préparer pour moi. Mais nous fîmes quand même un voyage pénible, car il fallait s'arrêter à tout propos, pour un train qui passait, une locomotive qui louvoyait, ou pour attendre l'aiguillage.

Il était deux heures du matin quand le train stoppa définitivement à la station de Menlo Park, résidence de Thomas Edison. La nuit était noire, profonde. La neige tombait silencieuse et lourde. Une voiture attendait ; et la seule lanterne de cette voiture éclairait la station ; car, par ordre, les lumières électriques avaient éteint leurs feux.

Je m'orientai, soutenue par Jarrett et aidée de quelques amis qui nous accompagnaient depuis New York.

Le froid intense glaçait la neige qui tombait ; et nous marchions sur de véritables glaçons, hérissés, tranchants et friables.

Derrière le léger cabriolet était une plus lourde voiture, attelée d'un cheval et sans lanterne. Cette voiture pouvait contenir cinq ou six personnes entassées ; nous étions dix. Jarrett, Abbey, ma sœur et moi prîmes place dans la première voiture ; et les autres personnes s'entassèrent dans la seconde.

Nous avions l'air de conspirateurs : la nuit noire, les deux voitures mystérieuses, le silence imposé par le froid glacial,

l'emmitouflement de nos membres sous nos fourrures, les regards inquiets jetés çà et là, tout cela donnait une tournure d'opérette à cette visite chez le grand Edison.

Les voitures roulèrent, enfonçant dans la neige, cahotant terriblement ; et les cahots nous faisaient craindre à tout instant un accident tragi-comique.

Depuis combien de temps roulions-nous ? Je ne puis le dire. Bercée par le mouvement de la voiture, enfouie dans la chaleur de mes fourrures, je somnolais doucement, lorsqu'un formidable : « Hip ! hip ! hurrah ! » nous fit sursauter, mes compagnons, le cocher, les chevaux, et moi ; et avec la rapidité de la pensée, la campagne s'illumina tout à coup. Partout : sous les arbres, sur les arbres, dans les buissons, le long des allées, des lumières jaillissaient fulgurantes, triomphantes.

La voiture fit encore quelques tours de roue et nous fûmes devant la maison de l'illustre Thomas Edison.

Un groupe de personnes nous attendait sous la véranda. Quatre hommes, deux dames et une jeune fille.

Le cœur me battait : lequel de ces hommes était Edison ? Je n'avais pas vu sa photographie, et j'admirais profondément ce génial cerveau.

Je sautai de voiture. L'éblouissante lumière électrique nous donnait l'illusion du plein jour. Je pris le bouquet que me présentait Mme Edison et, tout en la remerciant, j'essayai de découvrir lequel de ces hommes était le grand homme. Tous quatre s'étaient avancés vers moi, mais l'un d'eux rougit légèrement, et son œil bleu exprima un si angoissant ennui que je devinai Edison.

Je devins confuse et gênée moi-même, car je sentais bien que je dérangeais cet homme. Il ne voyait dans ma visite que la banale curiosité d'une étrangère ivre de réclame. Il entrevoyait déjà les interviews du lendemain, les stupidités qu'on lui ferait

dire. Il souffrait à l'avance des questions ignorantes que j'allais lui poser, des explications que la politesse le forcerait à me donner ; et pendant une minute Thomas Edison me prit en aversion.

Son merveilleux œil bleu, plus lumineux que ses lampes incandescentes, me permettait de lire toutes ses pensées. Alors, je compris qu'il fallait le conquérir ; et mon esprit combatif fit appel à toutes mes forces séductrices pour vaincre ce délicieux et timide savant.

Je fis tant et si bien qu'une demi-heure après, nous étions les meilleurs amis du monde. Je le suivais rapidement, grimpant des escaliers étroits et droits comme des échelles, traversant des ponts suspendus au-dessus de véritables fournaises ; il m'expliquait tout.

Je comprenais tout ; et je l'admirais de plus en plus, car il était simple et charmant, ce roi de la lumière.

Pendant que nous étions penchés tous deux sur le léger pont tremblant sur l'abîme effroyable dans lequel tournaient, viraient, criaient d'immenses roues enserrées dans de larges lanières, il donnait d'une voix claire des commandements divers, et la lumière éclatait de toutes parts, tantôt en jets crépitants et verdâtres, tantôt en éclairs rapides, parfois en traînées serpentines, tels des ruisseaux de feu.

Je regardais cet homme de taille moyenne, à la tête un peu forte, au profil plein de noblesse, et je pensais à Napoléon Ier. Il y a certainement dans ces deux hommes une grande ressemblance physique, et je suis certaine qu'il est une case de leur cerveau qu'on trouverait identique. Bien certainement, je ne compare pas leurs génies : l'un fut « destructeur », l'autre « créateur ». Mais, tout en exécrant les batailles, j'adore les victoires ; et, malgré ses erreurs, j'ai élevé dans mon cœur un autel à ce dieu de la mort, à ce dieu de la gloire, à Napoléon !

Donc, je regardais Edison, l'esprit rêveur, rapprochant son image de celle du grand mort.

Le bruit étourdissant des machines, l'aveuglante rapidité des changements de lumière, tout cela me tournait la tête ; et, oubliant où j'étais, je m'appuyais sur le léger rempart qui me séparait de l'abîme avec une telle inconscience du danger, qu'avant même que je fusse revenue de ma surprise, Edison m'avait entraînée dans la pièce voisine et installée dans un fauteuil, sans que j'en eusse le moindre souvenir. Il me raconta peu après que j'avais été prise de vertige.

Après nous avoir fait les honneurs de ses découvertes téléphoniques et de son étonnant phonographe, Edison m'offrit le bras pour me conduire dans la salle à manger, où je trouvai sa famille assemblée.

J'étais très fatiguée et je fis honneur au souper préparé avec tant de bonne grâce.

Je quittai Menlo Park à quatre heures du matin. Cette fois, la campagne, les routes et la station étaient éclairées *a giorno* par les mille feux de l'aimable savant. Bizarre suggestion de la nuit : j'avais cru faire un long chemin et il m'avait semblé voyager sur des routes impraticables ; le chemin était court et les routes charmantes, quoique envahies par la neige. L'imagination avait joué un grand rôle dans le trajet qui nous avait conduits à la maison d'Edison ; mais la réalité en jouait un bien plus grand dans le même trajet qui nous ramenait à la station.

J'étais transportée d'admiration pour les inventions de cet homme. Je restai charmée par sa grâce timide, pleine de courtoisie, et par son profond amour pour Shakespeare.

XXXIV

Le lendemain, ou plutôt le jour même, car il était quatre heures du matin, je partais pour Boston. M. Abbey, mon imprésario, m'avait fait aménager un car délicieux, qui n'était pourtant pas encore le merveilleux Pulman, car je ne devais le prendre qu'après Philadelphie pour continuer ma tournée. Néanmoins, en entrant dans le compartiment qui m'était réservé, j'éprouvai un grand plaisir : un véritable lit de cuivre, large et doux, tenait le milieu de la petite pièce, un fauteuil, une jolie toilette, une corbeille enrubannée pour mon chien, et des fleurs partout, mais des fleurs sans parfum cruel.

Tout près de moi, dans le compartiment touchant le mien, mon personnel particulier était fort bien installé.

Je me couchai contente, et m'éveillai à Boston. Une grande foule nous attendait à la gare : des reporters, beaucoup de curieux et de curieuses, public plus intéressé qu'amical, sans malveillance et sans enthousiasme.

J'avais tellement occupé l'opinion à New York depuis un mois ; on m'avait tellement critiquée et glorifiée ; tant de calomnies stupides, sales, bêtes et odieuses avaient couru sur mon compte ! Les uns blâmaient, les autres admiraient le dédain avec lequel j'avais répondu à ces turpitudes. Puis, on n'ignorait pas que le succès final avait été pour moi et que j'avais triomphé de tout, envers et contre tous.

Boston n'ignorait pas non plus que des clergymen étaient montés en chaire pour déclarer que j'étais envoyée par le vieux monde pour corrompre le nouveau, que mon art m'était insufflé par l'enfer, etc.

On savait tout cela, et le public voulait voir par lui-même.

Boston appartient surtout aux femmes. La légende dit que c'est un pied de femme qui, le premier, a foulé le sol de Boston. Les femmes y sont en majorité : elles sont puritaines avec intelligence, et indépendantes avec grâce.

Je traversai la haie formée par cet étrange, courtois et froid public.

Au moment où j'allais monter en voiture, une dame s'approcha de moi : « Soyez la bienvenue à Boston, Madame ! Soyez la bienvenue, Madame ! » Et elle me tendit une petite main douce et menue – les Américaines ont des mains et des pieds charmants, en général. D'autres personnes s'approchèrent et me sourirent. Je dus distribuer des shake-hands nombreux.

Je pris de suite cette ville en tendresse. Cependant, j'eus un instant de véritable fureur en voyant sauter sur le marchepied de la voiture qui m'emportait, un reporter plus pressé, plus audacieux encore que les autres. Cela dépassait vraiment la permission. Je repoussai méchamment ce vilain homme, mais Jarrett, qui avait prévu le coup, le retint par son collet, sans quoi il serait tombé rudement sur le pavé. Et c'était tout ce qu'il méritait.

Et voici ce que cet étrange personnage me débita : « À quelle heure allez-vous demain sur la baleine ? »

Je le regardai, ahurie. Il parlait parfaitement le français. « C'est un fou, dis-je tout bas à Jarrett. – Non, Madame, je ne suis pas fou, mais je voudrais savoir à quelle heure, demain matin, vous irez sur la baleine. Peut-être vaudrait-il mieux y aller ce soir même, car on craint qu'elle ne meure cette nuit, et ce se-

rait vraiment dommage si vous ne pouviez lui rendre visite pendant qu'elle respire encore. »

Il parlait. Et, tout en parlant, il s'était à moitié assis près de Jarrett qui le tenait toujours par le collet, craignant qu'il ne tombât hors de la voiture.

« Mais, monsieur, m'écriai-je. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de baleine ? – Ah ! Madame, c'est admirable ! Elle est énorme ! Elle est dans le bassin ! Des hommes sont employés jour et nuit à casser la glace autour d'elle ! »

Puis, tout à coup, dressé sur le marchepied de la voiture, il se cramponna au cocher : « Arrêtez ! Arrêtez donc ! Hé ! hé ! Henri ! venez ici ! Tenez, Madame, le voilà ! »

La voiture s'était arrêtée. Et, sans plus de façons, il sauta à bas et poussa dans mon landau un petit homme, carré de partout, les yeux cachés sous un épais bonnet de fourrure, un énorme diamant à sa cravate, le plus étrange type d'ancien Yankee. Il ne disait pas un mot de français, mais il s'installa, très à son aise, près de Jarrett, tandis que le reporter restait toujours moitié assis, moitié suspendu.

Nous étions partis trois de la gare, nous arrivâmes cinq à l'hôtel Vendôme.

Il y avait beaucoup de monde qui attendait mon arrivée, et j'avais vraiment honte de mon nouveau compagnon. Il parlait fort, riait, toussait, crachait, s'adressait à tout le monde, faisait des invitations. Tout le monde paraissait ravi.

Une toute jeune fille sauta au cou de son père : « Oh ! oui, papa, je vous en prie, allons-y. – Mais, répondit-il, il faudrait demander à Madame. » Et il s'approcha de moi avec une courtoisie pleine d'élégance. « Vous plaît-il, Madame, que nous soyons des vôtres demain pour aller voir la baleine ? – Mais, Monsieur, lui répondis-je, heureuse de parler enfin avec un homme bien élevé, je ne sais pas de quoi il s'agit. Voilà un quart

d'heure que ce reporter et ce bizarre homme parlent de baleine et déclarent avec autorité que je dois lui rendre visite, et je ne sais rien. Ces deux messieurs ont pris ma voiture d'assaut, s'y sont installés sans ma permission, et, vous le voyez, font en mon nom des invitations à des personnes que je ne connais pas, pour aller avec moi, dans un endroit que j'ignore, rendre visite à une baleine qu'on doit me présenter et qui m'attend avec impatience pour mourir en paix. »

L'aimable gentleman fit signe à sa fille de nous suivre et je montai avec eux, Jarrett et Mme Guérard, dans le lift qui nous arrêta devant mon appartement.

Il était orné de tableaux précieux, de bibelots magnifiques et de délicieuses statues. J'étais même assez inquiète, car il y avait dans les objets d'art deux ou trois bibelots très beaux, très rares, et d'un prix exorbitant. Je craignais que l'un d'eux ne fût volé et je fis part de ma crainte au propriétaire de l'hôtel, qui me répondit : « Monsieur ***, à qui appartiennent ces bibelots, veut que vous les ayez sous les yeux tout le temps de votre séjour ici, Mademoiselle, et quand je lui ai exprimé la crainte dont vous me faites part, vous aussi, il m'a répondu que ça lui était égal ! » Quant aux tableaux, ils appartenaient à deux riches propriétaires de Boston. Il y avait un Millet superbe, que j'eusse bien voulu posséder.

Après avoir remercié, admiré ces merveilles, je demandai l'explication de l'histoire de la baleine ; et M. Max Gordon, le père de la fillette, me translata les paroles du petit homme au bonnet fourré. Il était possesseur de plusieurs bateaux pêchant la morue à son profit. Un de ces bateaux avait capturé une énorme baleine portant deux harpons dans ses flancs. La malheureuse bête, épuisée, se débattait à plusieurs milles de la côte et fut facilement prise et amenée triomphalement au propriétaire des bateaux, Henri Smith.

Par quel tour d'esprit, par quel acheminement cérébral cet homme arriva-t-il à considérer sa baleine et mon nom comme

une source de fortune ? Je ne sais. Mais toujours est-il qu'il insista si drôlement, si autoritairement, si violemment, que nous fûmes cinquante personnes, le lendemain, à sept heures du matin, nous rendant sous une pluie glaciale au bassin du quai. M. Gordon avait fait atteler son mail-coach de quatre chevaux de toute beauté. Il conduisait lui-même.

Sa fillette, Jarrett, ma sœur, Mme Guérard, et une autre dame âgée dont je ne me rappelle pas le nom, prirent place avec nous. Sept autres voitures suivaient. C'était très, très amusant.

Nous fûmes reçus à notre arrivée au quai par le comique Henri, poilu cette fois de la tête aux pieds, les mains prises dans de grandes moufles en laine. Seuls ses yeux et son gros diamant brillaient sous les fourrures.

Je descendis le quai, très intéressée. Il y avait quelques curieux et des reporters. Hélas ! trois fois hélas !

Alors la patte velue d'Henri me prit la main et m'entraîna rapidement.

Je faillis quinze fois me casser le cou jusqu'à l'escalier ; il me poussa, me fit dégringoler les dix marches du bassin, et je me trouvai sur le dos de la baleine qui, dit-on, respirait encore... – vraiment, je n'ose l'affirmer. Mais le clapotis de l'eau qui venait briser son remous contre la pauvre bête, la faisait légèrement osciller. Puis, elle était recouverte de verglas. Deux fois je m'étalai sur son épine dorsale. J'en ris maintenant, mais j'étais furieuse.

Cependant, on insistait autour de moi pour que j'arrachasse une baleine du fanon de la pauvre capturée, une de ces petites baleines qui servent pour les corsets de femmes. Cela m'inquiétait. Je craignais de la faire souffrir. Et je la trouvai si malheureuse, cette pauvre grosse bête sur laquelle trois personnes : Henri, la petite Gordon et moi, patinions depuis dix minutes ! Enfin je me décidai, j'arrachai une petite baleine et je

remontai, mon triste trophée à la main, entourée, pressée, énervée.

J'étais fâchée contre cet Henri Smith. Je ne voulais pas remonter en mail. Je voulais cacher ma méchante humeur dans un des profonds et sombres landaus qui suivaient ; mais la ravissante miss Gordon me demanda si gentiment pourquoi... que je sentis ma colère fondre au sourire de cette enfant. « Voulez-vous conduire ? me dit son père. – Oh ! oui, avec plaisir ! » Mais Jarrett se mit à descendre aussi vite que le lui permettaient son âge et sa corpulence. « Si vous conduisez, je préfère descendre. » Et il monta dans une autre voiture.

Je me mis hardiment à la place de M. Gordon pour conduire ; et nous n'avions pas fait cent mètres, que je fis entrer les chevaux chez un pharmacien du quai et monter la voiture sur le trottoir. Sans la rapide énergie de M. Gordon, nous étions tous tués.

Rentrée à l'hôtel, je me mis au lit jusqu'à l'heure de la représentation.

Et, le soir, nous jouions *Hernani* devant une salle comble. Les places avaient été mises aux enchères et avaient atteint des chiffres considérables.

Nous avons donné quinze représentations à Boston, avec une moyenne de dix-neuf mille francs par représentation.

C'est avec regret que je quittai cette ville. J'y avais passé deux semaines pleines de charme, l'esprit toujours en éveil avec les Bostoniennes. Elles sont puritaines de la pointe des cheveux à la pointe des pieds, mais elles le sont sans amertume et avec indulgence. Ce qui m'a le plus frappée chez elles, c'est l'harmonie du geste et la sourdine de leur voix.

Élevée dans les traditions les plus sévères, les plus âpres, la race bostonienne me semble la plus affinée et la plus mystérieuse de toutes les races américaines. Les femmes étant en ma-

jorité à Boston, il y en a beaucoup qui restent filles. Aussi toutes les forces vitales qu'elles ne peuvent dépenser dans l'amour ou la maternité, elles les emploient à assouplir et fortifier la beauté de leur corps par des exercices de sport où la grâce ne perd pas ses droits. Toutes les réserves de leur cœur se dépensent en intellectualité : elles adorent la musique, elles adorent le théâtre, la littérature, la peinture, la poésie. Elles savent tout, comprennent tout, restent chastes et réservées, ne rient jamais très fort, ne parlent jamais très haut. Elles sont aussi éloignées de la race latine que le pôle nord l'est du pôle sud ; mais elles sont intéressantes, délicieuses et captivantes.

C'est donc avec le cœur un peu gros que je quittai Boston pour me rendre à New-Haven.

Quelle ne fut pas ma surprise, en arrivant à l'hôtel à New-Haven, d'y trouver Henri Smith, l'homme à la baleine. « Ah ! mon Dieu ! m'écriai-je en me jetant dans un fauteuil. Que me veut encore cet homme ? » Je ne tardai pas à le savoir. Un tapage infernal de cuivres, tambours, trompettes (et casseroles, je crois), m'attira à la fenêtre ; et je vis une immense voiture entourée d'une escouade de nègres en minstrels et, sur cette voiture, une affiche abominable, coloriée, monstrueuse, me représentant debout sur la baleine qui se défendait, et lui déchirant le fanon. Des hommes suivaient, portant des sandwiches sur lesquelles était écrit :

VENEZ VOIR

L'énorme cétacé, que Sarah Bernhardt
a tué en lui arrachant
des baleines pour ses corsets
qui sont fait par Madame Lily Noë
qui demeure... etc. etc. ...
...

Puis, sur d'autres sandwiches portés par d'autres hommes, on lisait :

La Baleine est aussi florissante (sic)
Qu'en son vivant !
Elle a cinq cents dollars de sel dans l'estomac !

Et chaque jour, on renouvelle la glace sur laquelle elle repose pour le prix de cent dollars !

J'étais plus blanche qu'une morte. Mes dents claquaient de fureur. Je ne pouvais prononcer un mot.

Henri Smith s'avança vers moi. Je lui donnai un soufflet et m'enfuis dans ma chambre, dans laquelle je sanglotai de dégoût, de lassitude.

Je voulais partir de suite pour l'Europe. Mais Jarrett me montra mon contrat. Je voulais faire défendre cette odieuse exhibition. On me le promit pour me calmer ; et je n'obtins rien.

Deux jours après j'étais à Hartford et la même baleine était encore là ; et elle fit toute sa tournée en même temps que la mienne.

On augmentait son sel en augmentant sa glace. Mais elle allait toujours ; et je la retrouvais partout. Et chaque fois, je recommençais une procédure qu'il fallait recommencer dans un autre État, les lois n'étant pas les mêmes.

Et chaque fois que j'arrivais dans un hôtel, je trouvais un immense bouquet avec l'horrible carte du montreur de baleine. Je jetais les fleurs, je les trépignais ; moi qui aime tant les fleurs, je les prenais en grippe.

Jarrett alla voir cet homme pour le prier de ne plus m'envoyer de bouquets. Rien n'y fit. C'était la revanche de son soufflet, à cet homme.

Et puis, il ne comprenait pas ma fureur. Il faisait un argent fou. Il m'avait même proposé un « tant p. 100 sur les recettes ». Ah ! je l'aurais tué volontiers, cet exécrable Smith ! Il empoisonnait ma vie. Je ne voyais plus que cela dans les villes. Je ne voulais sortir que les yeux fermés de l'hôtel au théâtre. Quand j'entendais des minstrels, je bondissais, je verdissais.

Heureusement que je pus me reposer à Montréal, où il ne m'avait pas suivie. Je crois que je serais tombée malade. Je ne voyais plus que cela. Je ne pensais qu'à cela. Je ne rêvais que de cela. C'était une hantise, une obsession, un perpétuel cauchemar.

Enfin, je quittai Hartford après avoir visité la grande usine dans laquelle se fabriquent les fameux colt. J'en achetai deux.

Jarrett me jura qu'Henri Smith ne serait pas à Montréal : il est tombé subitement malade. Je soupçonne Jarrett de lui avoir donné quelque violente purgation pour arrêter sa marche. Il riait trop en route, le féroce gentleman.

Néanmoins, je lui sus un gré infini de m'avoir momentanément débarrassée de cet homme.

XXXV

Enfin, nous voici à Montréal.

Depuis longtemps, dès ma plus petite enfance, je rêvais du Canada.

J'entendais toujours mon parrain regretter, avec quelle expression de fureur, l'abandon de ce territoire par la France à l'Angleterre. Je l'avais entendu énumérer, sans très bien les comprendre, les avantages pécuniaires du Canada, la fortune immense qu'il y avait dans ses terres, etc. Et ce pays était resté dans mon cerveau la terre lointaine et désirée.

Éveillée depuis longtemps par le sifflet strident du chemin de fer, je demandai l'heure. Il me fut répondu qu'il était onze heures du soir.

Nous étions à quinze minutes de la gare. Le ciel était noir et uni comme un bouclier. Les falots placés de loin en loin accrochaient les blancheurs de la neige, entassée là depuis combien de jours ?...

Le train stoppa tout à coup et reprit sa marche dans une allure si lente, si timide, que je pensai que quelque déraillement était à craindre. Mais un bruit sourd, grandissant de seconde en seconde, me tint l'oreille au guet. Ce bruit se fit bientôt musique ; et c'est dans un formidable « Hurrah ! Vive la France ! » poussé par dix mille poitrines, soutenues par un orchestre

jouant *La Marseillaise*, d'une furia endiablée, que nous fîmes notre entrée à Montréal.

L'endroit où s'arrêtait le train à cette époque était très resserré. Un talus assez haut servait de rempart au léger trottoir de la gare.

Debout sur la petite plate-forme de mon car, je regardais, émotionnée, l'étrange spectacle que j'avais devant moi : le talus était hérissé d'ours tenant des lanternes. Il y en avait des centaines et des centaines. Dans l'espace étroit entre le talus et le train arrêté, il y en avait encore de ces ours, des grands, des petits... et je me demandais avec terreur comment j'allais faire pour rejoindre mon traîneau.

Jarrett et Abbey firent écarter la foule et je descendis. Mais un député, dont je ne puis déchiffrer le nom dans mes notes (quelle louange à mon écriture !), s'avança vers moi et me remit une adresse signée des notables de la ville.

Je remerciai de mon mieux, et je pris le magnifique bouquet qui me fut présenté au nom des signataires de l'adresse. Quand je portai les fleurs à mon visage pour les respirer, je me blessai légèrement à leurs jolis pétales durcis par l'air glacial.

Cependant, je commençais moi-même à me sentir les jambes et les bras gourds. Le froid m'envahissait tout entière.

Cette nuit-là fut, paraît-il, une des plus froides qu'on eût connue depuis de longues années.

Les femmes qui étaient venues pour assister à l'arrivée de la Compagnie française avaient dû se retirer dans l'intérieur de la gare, sauf Mme Jos. Doutre, qui me remit un bouquet de fleurs rares et me donna l'accolade.

Il y avait vingt-deux degrés au-dessous de zéro. Je murmurai tout bas à Jarrett : « Continuons notre route, je me sens devenir glaçon. Dans dix minutes je ne pourrai plus faire un pas. »

Jarrett répéta ces mots à Abbey, qui s'adressa au chef de police. Ce dernier donna des ordres en anglais, pendant qu'un autre chef de police les répétait en français. Et nous pûmes faire quelques mètres. Mais la gare était encore loin. La foule grossissait, et à un moment donné je me sentis défaillir. Je repris cependant courage, me tenant, ou plutôt me cramponnant aux bras de Jarrett et d'Abbey. Je pensais à chaque minute tomber, car le trottoir était tel un miroir.

Cependant, force nous fut d'arrêter notre marche. Une centaine de falots levés par cent mains d'étudiants nous éclairèrent brusquement. Un grand jeune homme se détacha du groupe et vint droit à moi, tenant un large papier déroulé. Et il s'écria d'une voix claire :

À SARAH BERNHARDT

Salut, Sarah ! salut charmante doña Sol !
Lorsque ton pied mignon vient fouler notre sol,
Notre sol tout couvert de givre,
Est-ce un frisson d'orgueil ou d'amour ? je ne sais ;
Mais nous sentons courir dans notre sang français
Quelque chose qui nous enivre !

Femme vaillante au cœur saturé d'idéal,
Puisque tu n'as pas craint notre ciel boréal,
Ni redouté nos froids sévères,
Merci ! De l'âpre hiver pour longtemps prisonniers,
Nous rêvons à ta vue aux rayons printaniers
Qui font fleurir les primevères !

Oui, c'est au doux printemps que tu nous fais rêver !
Oiseau des pays bleus, lorsque tu viens braver
L'horreur de nos saisons perfides,
Aux clairs rayonnements d'un chaud soleil de mai,
Nous croyons voir, du fond d'un bosquet parfumé,
Surgir la reine des sylphides !

Mais non : de floréal ni du blond messidor,
Tu n'es pas, ô Sarah, la fée aux ailes d'or
Qui vient répandre l'ambroisie ;
Nous saluons en toi l'artiste radieux
Qui sut cueillir d'assaut dans le jardin des dieux
Toutes les fleurs de poésie !

Que sous ta main la toile anime son réseau ;
Que le paros brillant vive sous ton ciseau,
Ou l'argile sous ton doigt rose ;
Que sur la scène, au bruit délirant des bravos,
En types toujours vrais, quoique toujours nouveaux,
Ton talent se métamorphose ;

Soit que, peintre admirable ou sculpteur souverain,
Toi-même oses ravir la muse au front serein,
À te sourire toujours prête ;
Soit qu'aux mille vivats de la foule à genoux,
Des grands maîtres anciens ou modernes, pour nous
Ta voix se fasse l'interprète ;

Des bords de la Tamise aux bords du Saint-Laurent,
Qu'il soit enfant du peuple où brille au premier rang,
Laissant glapir la calomnie,
Tour à tour par ton œuvre et ta grâce enchanté,
Chacun courbe le front devant la majesté
De ton universel génie !

Salut donc, ô Sarah ! salut, ô doña Sol !
Lorsque ton pied mignon vient fouler notre sol,
Te montrer de l'indifférence
Serait à notre sang nous-mêmes faire affront,
Car l'étoile qui luit la plus belle à ton front
C'est encore celle de la France !

Louis Fréchette.

Il lut très bien, c'est vrai ; mais ces vers, lus ainsi, sous vingt-deux degrés de froid, à une pauvre femme abasourdie par une *Marseillaise* endiablée, étourdie par les hurrahs fous de dix mille poitrines en délire de patriotisme, cela dépassait mes forces.

Je faisais des efforts inouïs pour résister, mais je fus terrassée par la fatigue : tout me sembla tourner en une folle farandole. Je me sentis enlever de terre et j'entendis une voix qui me semblait d'un ailleurs lointain : « Place ! Place à notre Française ! » Puis je n'entendis plus rien et ne retrouvai mes sens que dans ma chambre de l'hôtel Windsor.

Ma sœur Jeanne avait été séparée de moi par la poussée de la foule ; mais le poète Fréchette, Canadien français, lui fit faire escorte et la ramena quelques instants après, saine et sauve, mais tremblante pour moi. Et elle me raconta ceci :

« Figure-toi qu'au moment où la foule te pressait, prise de terreur en te voyant renverser la tête, les yeux clos, sur l'épaule d'Abbey, je me mis à crier : "Au secours ! On tue ma sœur !" J'étais devenue folle. Un homme d'une taille colossale, qui nous suivait depuis longtemps, jouant des coudes et des reins pour écarter la tourbe enthousiaste mais forcenée, se jeta d'un brusque mouvement au-devant de toi, assez tôt pour t'empêcher de tomber. Cet homme, dont je ne pouvais voir le visage, tant il était caché par la casquette de fourrure dont les oreilles lui mangeaient la face presque en entier, te souleva comme une fleur et harangua la foule en anglais. Je ne comprenais rien à ce qu'il disait, mais les Canadiens en furent frappés, car la poussée s'arrêta et s'écarta en deux files compactes pour le laisser passer. Je t'assure que c'était très émouvant, de te voir si frêle, la tête rejetée en arrière, tout ton pauvre corps soutenu à bout de bras par cet hercule. Je te suivais de mon plus vite, mais, ayant pris mon pied dans le volant de ma jupe, je dus m'arrêter une seconde, et cette seconde suffit pour nous séparer complètement. La foule refermée derrière ton passage, faisait une bar-

rière incassable. Je t'assure, sœur chérie, que je n'en menais pas large ; et c'est M. Fréchette qui m'a sauvée. » Je serrai la main de l'aimable homme, et le remerciai cette fois de mon mieux pour son beau poème ; puis je lui parlai de ses poésies, dont je m'étais procuré un volume à New York, car hélas ! je dois l'avouer à ma honte, je ne connaissais rien de Fréchette à mon départ de France ; et cependant il était déjà un peu connu à Paris.

Il fut très touché des quelques vers que je lui soulignai comme les plus beaux dans son œuvre. Il m'en remercia. Nous restâmes des amis.

Le lendemain, il était à peine neuf heures quand on me fit passer une carte sur laquelle étaient écrits ces mots : « Celui qui eut la joie de vous sauver, Madame, réclame de votre bonté une seconde d'entretien. » Je fis entrer cet homme dans le salon et, après avoir fait prévenir Jarrett, j'allai réveiller ma sœur : « Viens avec moi », lui dis-je. Elle passa un peignoir chinois et nous nous dirigeâmes vers le grand, l'immense salon de mon appartement, car il eût fallu une bicyclette pour arpenter sans fatigue mes chambres, salon et salle à manger dans toute leur longueur.

Je fus frappée, en ouvrant la porte, par la beauté de l'homme qui était devant moi. D'une taille élevée, les épaules larges, la tête petite, le regard dur, les cheveux frisés et touffus, le teint basané, cet homme était beau, mais inquiétant. Il rougit légèrement à ma vue. Je lui exprimai ma reconnaissance et m'excusai de ma sotte faiblesse. Je pris avec joie le bouquet de violettes qu'il me tendit.

Au moment de prendre congé, il me dit assez bas : « Si jamais vous apprenez qui je suis, jurez-moi, Madame, de ne penser qu'au léger service que je vous ai rendu. » À l'instant même, Jarrett entrait, le visage blanc. Il s'approcha de l'étranger et lui parla en anglais. Je pus cependant saisir les mots : « détective... porte... assassinat... impossibilité... Nouvelle-Orléans... »

Le teint basané s'était couvert de craie. Sa narine se dilata en regardant la porte. Puis, l'impossibilité de fuir lui apparaissant nette, il regarda Jarrett et d'une voix tranchante et froide comme un silex : *« Well ! »* fit-il en se dirigeant vers la porte.

Mes mains ouvertes par la stupeur avaient laissé tomber son bouquet, qu'il ramassa en me regardant d'un air suppliant et interrogateur. Je compris, et lui dis à très haute voix : « Je vous le jure, Monsieur. »

Cet homme disparut avec ses fleurs. J'entendais le brouhaha de gens derrière la porte, et la foule dans la rue. Je ne voulus rien savoir. Quand ma sœur, esprit romanesque et fou, me voulut raconter l'horrible chose, je bouchai mes oreilles.

Lorsque, quatre mois après, on voulut me faire à haute voix lecture de sa mort par la pendaison, je me refusai à rien entendre.

Et maintenant que vingt-six années se sont écoulées et que je sais, je ne veux me souvenir que du service rendu et de ma parole donnée.

Cet incident m'avait laissée assez triste. Il a fallu la colère de l'évêque de Montréal pour me rendre ma gaieté. Ce prélat, après avoir tonné en chaire contre l'immoralité de la littérature française, a défendu à ses ouailles de paraître au Théâtre. Il fit un mandement violent, haineux, contre la moderne France.

Quant à la pièce de Scribe *(Adrienne Lecouvreur)*, il la déchiqueta : soi-disant contre les amours immorales de la comédienne et du héros, et contre l'amour adultérin de la princesse de Bouillon ; mais la vérité se fit jour malgré tout, et il s'écria avec une fureur doublée par l'outrage : « Il y a, dans cette infâme élucubration des auteurs français, un abbé de cour qui, grâce au dévergondage de ses propos, est une insulte directe au clergé. »

Enfin, il lança l'anathème contre Scribe déjà mort, contre Legouvé, contre moi, et toute ma compagnie.

La conclusion fut que la foule accourut de toutes parts et que ces quatre représentations : *Adrienne Lecouvreur*, *Froufrou*, *La Dame aux Camélias* (matinée), et *Hernani*, eurent un succès colossal, et donnèrent des recettes fabuleuses.

Je fus conviée par le poète Fréchette, et un banquier dont le nom m'échappe, à une visite aux Iroquois. J'acceptai avec joie, et je m'y rendis avec ma sœur, Jarrett et Angelo toujours de toutes les parties dangereuses, car je me sentais en sûreté près de cet artiste plein de bravoure et de sang-froid, et qui était doué d'une force herculéenne ; il ne lui manquait, pour être parfait, que d'avoir du talent : il n'en avait aucun et il n'en eut jamais.

Le fleuve, le Saint-Laurent, était pris presque en entier, et nous le traversâmes en voiture, le long d'une route indiquée par deux rangées de branchages piqués dans la glace. Nous avions quatre voitures, et Canghnanwaga se trouve à cinq kilomètres de Montréal.

Ce voyage pour se rendre chez les Iroquois fut délicieusement enchanteur. On me présenta le chef, père et maire des tribus iroquoises. Hélas ! ce chef de jadis – fils du « Grand Aigle blanc », – surnommé dans son enfance *Soleil des Nuits*, vendait à cette heure, sous de tristes hardes européennes, des liqueurs, du fil, des aiguilles, du chanvre, de la graisse de porc, du chocolat, etc.

Il n'a gardé de ses courses folles dans les forêts sauvages d'antan – quand il courait nu sur la terre libre encore de tout servage –, il n'a gardé que la stupeur du taureau encloué par les cornes. Il est vrai de dire qu'il vend aussi de l'eau-de-vie et qu'il s'abreuve comme eux tous, à cette source d'oubli.

Le *Soleil des Nuits* me présenta sa fille, une enfant de dix-huit à vingt ans, sans beauté, sans saveur et sans grâce. Elle se mit au piano et joua je ne sais plus quel air à la mode.

J'avais hâte de quitter cette boutique, abri de ces deux victimes de la civilisation.

Je visitai Canghnanwaga et n'y pris aucun plaisir. Le même enserrement du gosier, la même angoisse rétrospective me laissaient révoltée contre la lâcheté des hommes, qui cachent sous le nom de civilisation le plus injuste et le plus protégé des crimes.

Je revins à Montréal un peu triste et fatiguée. Le succès de nos quatre représentations fut extraordinaire, mais ce qui pour moi leur donnait un charme particulier, c'était l'infernal et joyeux tapage des étudiants. Tous les jours on ouvrait les portes du théâtre une heure à l'avance pour eux. Là, ils s'arrangeaient selon leur convenance.

Doués pour la plupart de voix magnifiques, ils se groupaient selon la nécessité des chants qu'ils voulaient faire entendre ; puis ils préparaient, avec une forte ficelle à poulies, la route aérienne que devaient suivre les corbeilles fleuries qui descendaient de leur paradis au mien. Ils enrubannaient des colombes portant à leur cou des vœux, des sonnets, des pensées.

Ces fleurs et ces oiseaux étaient lancés pendant les rappels et venaient s'abattre : les fleurs, à mes pieds par une heureuse conduite des fils, les colombes, au gré de leur effarement. Et chaque soir, se renouvelaient ces envois de grâce et de beauté.

J'eus la première soirée une émotion assez vive. Le marquis de Lorme, gendre de la reine Victoria, gouverneur du Canada, était d'une exactitude royale, les étudiants le savaient. La salle était bruyante et frémissante. Je regardais, par une ouverture du rideau, la composition de cette assemblée. Tout d'un

coup, il se fit un silence immédiat sans qu'aucune manifestation en eût provoqué l'effet ; et *La Marseillaise* fut entonnée par trois cents voix mâles, jeunes et chaudes.

Le gouverneur, avec une courtoisie pleine de grandeur, se leva aux premiers accents de notre hymne national. Toute la salle fut debout en une seconde, et le magnifique chant résonna dans nos cœurs comme un appel de la patrie. Je ne crois pas avoir jamais entendu chanter *La Marseillaise* avec une émotion et un ensemble plus poignants.

Aussitôt le chant terminé, les applaudissements de la foule reprirent par trois fois ; puis, sur un geste net du gouverneur, l'orchestre joua le *God save the Queen*.

Je ne vis jamais geste plus orgueilleux et plus digne que celui du marquis de Lorme, quand il fit signe au chef d'orchestre. Il voulait bien permettre, à ces fils de Français soumis, un regret, voire même une falote espérance. Et, le premier, debout, il écoutait cette grande plainte avec respect ; mais il en étouffait le dernier écho sous le chant national de l'Angleterre.

Et il avait, étant anglais, indiscutablement raison.

Je donnai, pour la dernière représentation qui tombait le 25 décembre, jour de Noël : *Hernani*.

L'évêque de Montréal fulmina encore contre moi, contre Scribe, Legouvé et les pauvres artistes venus avec moi, qui n'en pouvaient mais. Je ne sais même pas s'il ne réclama pas l'excommunication contre nous tous, vivants et morts. Pour répondre à son injurieuse attaque, les admirateurs de la France et de l'art français dételèrent mes chevaux, et mon traîneau fut presque porté par une foule immense, dans laquelle se trouvaient des députés et notables de la ville.

Il n'y a qu'à prendre les journaux de l'époque pour se convaincre de l'effet foudroyant que fit cette conduite triomphale à mon hôtel.

Le lendemain, dimanche, je partis le matin à sept heures pour faire, en compagnie de Jarrett et de ma sœur, une promenade le long de la rivière Saint-Laurent.

À un moment donné, je fis arrêter la voiture pour faire quelques pas.

Ma sœur me dit en riant : « Si nous montions sur le gros glaçon qui semble vouloir craquer ? » Sitôt pensé, sitôt exécuté. Et nous voilà toutes deux marchant sur le glaçon, essayant de le détacher. Tout à coup un cri terrible de Jarrett nous fit comprendre que nous avions réussi. En effet, notre esquif de glace se promenait déjà dans l'étroit chenal du fleuve toujours libre par la force du courant.

Ma sœur et moi, nous nous assîmes, car le glaçon oscillait en tous sens ; et nous en fûmes prises d'un rire fou.

Les cris de Jarrett avaient attiré du monde. Des hommes armés de gaffes se mirent en devoir de nous arrêter, mais ce n'était pas commode, car les bords du chenal étaient trop friables pour un homme. On nous jeta des cordes. Nous en prîmes une avec nos quatre mains ; mais le brusque effort des hommes pour nous attirer à eux jeta notre radeau si brusquement contre les bords glacés qu'il se brisa en deux, et nous restâmes, très apeurées cette fois, sur une faible partie de notre esquif. Je ne riais plus, car nous commencions à voguer un peu vite, et le chenal allait s'élargissant.

Mais, à un coude qu'il faisait, nous fûmes heureusement enserrées entre deux immenses blocs auxquels nous dûmes de pouvoir sauver notre vie.

Les hommes qui suivaient, avec un véritable courage, notre très rapide course, grimpèrent sur les blocs. Un harpon fut jeté

avec une adresse merveilleuse sur notre épave de glace afin de nous retenir en cette place, car le courant assez fort en dessous aurait pu nous en détacher.

Une échelle apportée et adossée à un des grands blocs nous offrit ses échelons sauveurs. Ma sœur monta la première et je la suivis un peu honteuse de notre ridicule.

Le long temps qu'il fallut pour rejoindre la rive permit à la voiture contenant Jarrett de nous rejoindre. Il était blême ; non par la peur du danger que j'avais couru, mais à l'idée que, moi morte, la tournée s'arrêtait. Et il me dit très sérieusement : « Si vous aviez été morte, Madame, vous auriez été malhonnête, car vous brisiez notre contrat par votre volonté. »

Nous eûmes juste le temps de rentrer pour nous rendre à la gare, où m'attendait le train qui devait me conduire à Springfield.

Une foule immense m'attendait, et c'est avec le même cri d'amour souligné par des « au revoir » que le public canadien salua notre départ.

XXXVI

Après notre immense et bruyant succès de Montréal, nous fûmes un peu surpris de l'accueil glacial du public de Springfield.

On jouait *La Dame aux Camélias,* en Amérique appelée « Camille » ; pourquoi ? Nul n'a jamais su me le dire.

Cette pièce, pour laquelle le public accourait en foule, révoltait le puritanisme outré des petits États d'Amérique. Les critiques des grandes villes discutaient sur cette Madeleine moderne ; mais ceux des petites villes commençaient par lui jeter des pierres.

Cette réserve pincée d'un public prévenu contre l'impureté de Marguerite Gautier, nous la retrouvâmes de temps à autre dans les petites villes. Et Springfield comptait alors à peine trente mille habitants.

Dans la journée que je passai à Springfield, je me rendis chez un armurier pour acheter un fusil de chasse. Le vendeur me conduisit dans une longue cour très étroite où j'en essayai plusieurs.

Quand je me retournai, je fus étonnée et confuse de voir deux gentlemen qui s'intéressaient à mon tir. Je voulus me retirer de suite, mais l'un d'eux s'approcha de moi : « Vous plaît-il, Madame, venir tirer un canon ? » Je faillis tomber par terre de

surprise et je fus une seconde sans répondre, puis je m'écriai : « Je veux bien ! »

Rendez-vous fut pris avec mon original interlocuteur, qui était le directeur de la manufacture d'armes Colt. Je me rendis une heure après au rendez-vous. Plus de trente personnes, invitées en toute hâte, attendaient déjà. Cela m'agaça un peu. Je tirai le canon-mitrailleuse nouvellement inventé. Cela m'amusa beaucoup sans me donner aucune émotion.

Et le soir, après la glaciale représentation, nous partîmes pour Baltimore dans une course vertigineuse, la représentation ayant fini plus tard que l'heure du train. Il s'agissait de rattraper ce dernier à tout prix. Et les trois énormes voitures qui composaient mon train particulier furent lancées à toute vapeur. Ayant deux machines, nous faisions des bonds sur la voie et nous retombions, grâce à quel miracle ? sur les rails.

Nous arrivâmes enfin à rejoindre l'express qui, nous sentant sur ses talons et averti par les dépêches, fit une courte halte, juste le temps de nous accrocher tant bien que mal ; et nous arrivâmes ainsi à Baltimore, où je restai quatre jours, donnant cinq représentations.

Deux choses me frappèrent dans cette ville : le froid mortel des hôtels et du théâtre, et la beauté des femmes.

J'eus une profonde tristesse à Baltimore, car je passais le premier janvier loin de ce qui m'était cher. Je pleurai toute la nuit, et j'eus cette minute de découragement qui fait souhaiter la mort.

Le succès cependant avait été colossal dans cette charmante ville, et je la quittai avec regret pour me rendre à Philadelphie, où nous devions passer une semaine.

Cette ville, fort belle, ne me plaît pas. J'y reçus un accueil enthousiaste malgré le changement de spectacle à la première soirée : deux artistes ayant manqué le train, nous ne pûmes

jouer *Adrienne Lecouvreur*, que je dus remplacer par *Phèdre*, seule pièce dans laquelle les retardataires ne jouaient pas. Il y eut vingt mille francs de moyenne dans les recettes des sept représentations données en six jours.

Mon séjour fut attristé par une lettre qui m'apprenait la mort de mon ami Gustave Flaubert, l'écrivain le plus soucieux de la beauté de notre langue.

De Philadelphie nous nous rendîmes à Chicago.

À la gare, je fus reçue par une députation des dames de Chicago, et un bouquet de fleurs rares me fut remis par une ravissante jeune femme, Mme Lily B...

Jarrett m'entraîna ensuite dans une des salles de la gare où m'attendaient les Français délégués.

Un speech très court, mais plein d'émotion, de notre consul mit tout le monde en confiance et amitié ; et, après avoir remercié de tout mon cœur, je me préparais à sortir de la gare, quand je restai médusée – et il paraît que mes traits prirent une expression si intense de souffrance, que tout le monde se précipita vers moi pour me porter secours. – Mais une rage subite électrisa tout mon être, et je marchai droit vers l'horrible vision qui venait de se dresser devant moi : l'homme à la baleine !

Il était vivant, cet horrible Smith ! Couvert de fourrures, avec des diamants à tous les doigts. Et il était là avec un bouquet à la main, l'horrible brute ! Je refusai les fleurs, et le repoussai de toutes mes forces décuplées par la colère ; et un flux de paroles affolées s'échappa de mes lèvres blêmies. Mais cette scène le ravit, car elle fut racontée, colportée, amplifiée, et la baleine eut encore plus de visiteurs.

Je me rendis à Palmer-House, un des plus magnifiques hôtels de cette époque, dont le propriétaire, M. Palmer, était un

parfait gentleman, courtois, aimable et généreux, car il emplissait l'immense appartement que j'occupais des fleurs les plus rares et il s'ingéniait à me faire servir à la française, chose difficile à cette époque.

Nous devions rester quinze jours à Chicago. Le succès dépassa les prévisions de tous. Ces quinze jours me parurent les plus agréables depuis mon arrivée en Amérique. D'abord, la vitalité de la ville dans laquelle se croisent, sans jamais s'arrêter, des hommes au front barré par une pensée : le but. Ils vont, ils vont, ne se retournant ni à un cri, ni à un appel de prudence. Ce qui se passe derrière eux, peu leur importe. Ils ne veulent pas connaître le pourquoi du cri poussé ; et ils n'ont pas le temps d'être prudents ; le but les attend.

Les femmes, ici comme dans toute l'Amérique, ne travaillent pas ; mais elles ne flânent pas dans les rues comme dans les autres villes : elles marchent vite ; elles aussi sont pressées d'aller s'amuser.

Je m'en allais toute la journée, loin dans les campagnes d'alentour, pour ne pas rencontrer les hommes sandwiches annonçant la baleine.

Un jour, je me rendis à la tuerie des porcs. Ah ! l'horrible et magnifique spectacle ! Nous étions trois : ma sœur, moi et un Anglais de mes amis.

En arrivant, nous vîmes défiler, sur un petit pont élevé et étroit, des centaines de cochons pressés, pilés, grognant et renâclant. Notre voiture passa sous ce pont et s'arrêta devant un groupe d'hommes qui nous attendaient. Le directeur des *stockyards* nous reçut et nous précéda dans ses abattoirs spéciaux.

En entrant dans l'immense hangar, faiblement éclairé par des fenêtres aux carreaux gras et rougeoyants, une odeur abominable vous saisit à la gorge, odeur qui ne vous quitte que quelques jours après. Une buée sanglante s'élève de partout, tel

un nuage léger flottant au versant d'une montagne et éclairé par un soleil couchant. Un charivari infernal vous tympanise le cerveau : les plaintes presque humaines des porcs égorgés, les coups violents des couperets tranchant les membres, les han ! successifs de l'éventreur qui, dans un geste d'ampleur superbe, lève la lourde hache et d'un seul coup ouvre de haut en bas la malheureuse bête pendue à un croc et qui se débat ; dans l'épouvante de la minute entrevue, le grincement continu du rasoir tournant qui, en une seconde, dépoile le tronçon que lui a jeté la machine qui avait coupé les quatre pattes ; le sifflet laissant échapper la vapeur des eaux chaudes dans lesquelles est ébouillantée la tête de l'animal ; le clapotis des eaux changées ; la cascade des eaux jetées ; le grondement des petits trains emportant sous de larges voûtes les voitures chargées de jambons, boudins, etc. Tout cela soutenu par la cloche des locomotives avertissant du danger de sa venue et qui, dans cet endroit d'effroyable massacre, semble le perpétuel glas de misérables agonies...

Rien, rien n'était plus hoffmannesque que cette tuerie des porcs à la date où je parle, car, depuis un sentiment d'humanité s'est glissé, quoique bien timidement encore, dans ce temple des hécatombes porciennes.

Je revins très souffrante de cette visite. Le soir, je jouai *Phèdre*. J'entrai en scène très énervée et voulant tout faire pour chasser l'horrible vision du tantôt.

Je me jetai à cœur et à cerveau perdus dans mon personnage, tant et si bien qu'à la fin du quatrième acte, je tombai sur la scène, complètement évanouie.

Le jour de ma dernière représentation, on me remit, de la part des dames de Chicago, un magnifique collier de diamants.

Je quittai cette ville aimant tout d'elle : son peuple, son lac grand comme une petite mer intérieure, son public si enthousiaste, tout, tout, mais pas ses stock-yards.

Et je n'en voulais même pas à l'évêque qui, lui aussi, comme dans les autres villes, avait tonné contre mon art et la littérature française.

Du reste, il nous avait fait, par la violence de ses sermons, une telle réclame, que le manager M. Abbey lui écrivit la lettre suivante :

> Monseigneur, j'ai l'habitude, quand je viens dans votre ville, de dépenser pour la publicité quatre cents dollars. Mais, comme vous l'avez faite pour moi, je vous envoie deux cents dollars pour vos pauvres.
>
> Henry Abbey.

Nous quittons Chicago pour nous rendre à Saint Louis, où nous arrivons après avoir fait 283 milles en quatorze heures.

Dans le salon de mon car, Abbey et Jarrett me montrent le bilan des soixante-deux représentations données depuis notre départ : soit 227 459 dollars ; c'est-à-dire un million cent trente-sept mille deux cent quatre-vingts francs, en moyenne dix-huit mille trois cent quarante-trois francs par représentation.

Cela me fit grand plaisir pour Henry Abbey, qui avait tout perdu dans sa précédente tournée avec une compagnie d'artistes admirables chantant l'opéra, et plus grand plaisir pour moi qui recevait une large part des recettes.

Nous restâmes à Saint Louis toute une semaine. Du 24 au 31 janvier. Je dois dire que cette ville, qui était spécialement

française, me plaisait moins que les autres villes américaines. Elle était sale, et les hôtels peu confortables.

Depuis, la ville a fait de grands progrès. Mais ce sont les Allemands qui y ont planté la griffe du progrès. À l'époque où je parle, en 1881, la ville était vraiment repoussante de saleté.

Hélas ! à cette époque, nous n'étions guère colonisateurs, et toutes les villes où l'influence française était prépondérante, toutes ces villes étaient arriérées et pauvres.

Je m'ennuyais mortellement à Saint Louis, et voulais partir de suite après avoir payé le dédit au directeur. Mais Jarrett, l'homme intègre, l'homme de devoir, l'homme féroce, me disait, le contrat à la main : « Non, Madame. Il faut rester, mourir d'ennui si vous voulez, mais il faut rester. »

Pour me distraire, il me conduisit dans une grotte célèbre dans laquelle vivent des millions de poissons sans yeux, car jamais la lumière n'a pénétré dans cette grotte. Et il paraît que ces poissons primitifs, n'ayant pas besoin de leurs yeux, ont fait des petits poissons sans yeux.

Nous allâmes voir cette grotte. C'était loin, très loin. Nous descendîmes et pénétrâmes avec mille précautions, et à quatre pattes comme des chats. Nous fîmes ainsi un chemin qui me parut interminable. Enfin le guide nous dit : « C'est ici. »

Nous pouvions nous dresser, la grotte était plus élevée. Je ne voyais rien. J'entendis le « crac » d'une allumette, et le guide alluma une petite lanterne. Je distinguai en face de moi, presque à mes pieds, un bassin naturel assez creux. « Vous voyez, dit flegmatiquement le guide, voilà le bassin. Mais dans ce moment-ci, il n'y a ni eau ni poissons ; il faut revenir dans trois mois. »

Jarrett fit une grimace si effroyable, que le fou rire me prit, mais le rire qui touche à la folie : je hoquetais, je pleurais, j'étouffais. Je descendis dans le bassin pour chercher une épave,

une petite arête de poisson mort, un petit quelque chose... il n'y avait rien, rien... rien...

Il fallut nous en retourner à quatre pattes. Je fis passer Jarrett devant moi ; et la vue de ce gros dos fourré, grognant, jurant, et marchant sur les mains et les pieds, me donnait une telle joie que je ne regrettai plus rien. Je donnai dix dollars à notre guide pour son inénarrable surprise.

SARAH BERNHARDT CHASSANT AVEC SES CAMARADES DE TOURNÉE.

Nous rentrons à l'hôtel et on me dit qu'il y a là un bijoutier qui m'attend depuis deux heures. « Un bijoutier ?... Mais je n'ai aucune intention d'acheter des bijoux, j'en ai trop ! » Mais Jarrett fait un signe de l'œil à Abbey qui se trouve là, et nous entrons.

Je m'aperçois de suite qu'il y a connivence entre le bijoutier et mes deux imprésarios. On m'explique que mes bijoux ont grand besoin d'être nettoyés, que ce bijoutier se charge de les remettre à neuf, de les réparer, et, en un mot : de les exposer !

Je me révolte. Mais cela ne sert à rien. Jarrett m'assure que les dames de Saint Louis sont friandes de ce spectacle ; que ce sera très beau comme réclame ; que mes bijoux sont très ternis ; qu'il manque quelques pierres que le bijoutier remettra pour rien. Quelle économie ! Pensez donc... Et je cède, car ce genre de discussion m'assomme.

Et deux jours après, la vitrine du bijoutier, éclatante de lumière, recevait la visite des dames de la ville venant admirer mes bijoux. Mais ma pauvre Guérard, qui avait voulu voir, elle aussi, revint affolée : « Ils ont ajouté à vos bijoux seize paires de boucles d'oreilles, deux rivières et trente bagues ; plus une lorgnette tout en diamants et rubis, un porte-cigarettes en or entouré de turquoises, une petite pipe dont le bout d'ambre est constellé d'étoiles en diamants, seize bracelets, un cure-dents avec un saphir étoilé, et une paire de lunettes avec les branches en or ayant au bout un petit gland de perles ! Ils ont dû les faire exprès ! me dit ma pauvre Guérard, car il ne peut y avoir personne portant de pareilles lunettes ! Et il y a écrit dessus : Lunettes de travail de Mme Sarah Bernhardt ! »

Non, vraiment, je trouvai que cela dépassait les bornes de la réclame : me faire fumer la pipe et porter des lunettes, c'était par trop fort ! Je montai en voiture et m'en fus chez le bijoutier. J'arrivai juste à temps pour me casser le nez devant les portes fermées. C'était samedi, il était cinq heures, tout était noir, éteint, clos !

Je rentrai à l'hôtel et fis part de mon mécontentement à Jarrett, qui me dit tranquillement : « Qu'est-ce que cela fait, Madame ? Il y a un tas de jeunes filles qui portent lunettes. Quant à la pipe, le bijoutier m'a dit qu'il avait reçu cinq commandes et que cela allait devenir à la mode. Du reste, il est inutile de vous fâcher : l'exposition est finie, on vous rend vos bijoux ce soir, et nous partons après-demain. »

En effet, le soir même le bijoutier me rendait mes bijoux remis à neuf, brillants, clinquants et réparés. Il y avait un porte-cigarettes en or orné de turquoises, le même qu'il avait exposé. Je ne pouvais rien faire comprendre à cet homme, et ma colère fondit devant sa bonne grâce et sa joie.

Mais cette réclame faillit nous coûter la vie, car, alléchés par tant et tant de bijoux dont la plupart n'étaient pas à moi, quelques mauvais drôles s'assemblèrent dans le but de me voler

mes bijoux, qu'ils pensaient être dans le grand sac que portait toujours mon intendant.

Le dimanche 30 janvier, à huit heures du matin, nous quittions Saint Louis pour Cincinnati. J'étais dans mon Pulman-car, magnifiquement aménagé.

J'avais demandé que ma voiture fût la dernière de notre petit train spécial, afin de pouvoir jouir, sur la plate-forme, de la beauté de la nature, qui se déroulait devant moi en panorama toujours changeant, vivant, admirable.

Nous étions partis depuis dix minutes à peine, quand l'homme de garde se pencha subitement au-dessus du petit balcon, puis, se redressant vivement, il me prit la main et, très pâle, très anxieux, il me dit en anglais : « Madame, je vous en supplie, rentrez ! » Je compris qu'un danger réel me menaçait et je rentrai vivement. Il tira le cordon d'alarme et, avant même que le train ne fût tout à fait arrêté, il fit signe à un autre gardien et tous deux se précipitèrent en bas du train.

Il avait tiré un coup de feu pour éveiller l'attention de chacun. Jarrett, Abbey et les artistes se pressaient dans l'étroit couloir. Je me trouvais au milieu d'eux, et nous vîmes avec stupeur les deux gardiens arrachant de dessous ma voiture un homme armé jusqu'aux dents.

Il finit par avouer la vérité, ayant un revolver collé à chaque tempe : il était chargé par la bande organisée à Saint Louis pour me voler mes bijoux – car la réclame du bijoutier avait excité toute la gent des forbans –, de décrocher ma voiture du reste du train, entre Saint Louis et Cincinnati, à un endroit qu'ils appelaient la Petite-Montée. Cela devait se faire dans la nuit ; ma voiture étant la dernière, la chose était très aisée, il fallait simplement soulever l'énorme crochet et le retirer de l'anneau.

Cet homme, qui était un véritable colosse, s'était accroché sous ma voiture. Nous visitâmes son appareil : de très grosses

courroies larges de cinquante centimètres le tenaient cramponné aux parois du train, entre les roues, et il avait toute facilité pour agir avec ses mains. Mais, vraiment, le courage et le sang-froid de cet homme étaient admirables.

Il raconta que sept hommes armés nous attendaient à la Petite-Montée, et que certainement on ne nous aurait fait aucun mal si personne ne s'était défendu ; qu'on voulait seulement prendre mes bijoux et l'argent que le secrétaire portait sur lui : deux mille trois cents dollars.

Oh ! il savait tout ! Il connaissait les noms de tous et il me baragouina en mauvais français : « Oh ! vous, Madame, on ne vous aurait fait aucun mal, malgré votre joli revolver ; on vous l'aurait même laissé. » Ainsi, cet homme et sa bande savaient que le secrétaire couchait dans ma voiture et qu'il n'était guère redoutable (pauvre Chatterton !), qu'il était porteur de deux mille trois cents dollars, et que j'avais un revolver ciselé très joli et orné d'œils-de-chat.

L'homme fut garrotté solidement et tenu en respect par les deux gardiens ; et nous fîmes machine en arrière jusqu'à Saint Louis. Nous n'étions partis que depuis un quart d'heure. La police, avertie, nous envoya cinq détectives ; et on fit partir avant nous un train de marchandises, qui devait nous précéder d'une demi-heure. Sur le train de marchandises, on plaça huit détectives, qui avaient l'ordre de descendre à la Petite-Montée. Notre colosse fut remis aux mains de la justice, et on me promit de le traiter avec indulgence, vu les aveux qu'il avait faits. J'appris par la suite qu'on avait tenu parole et que l'homme fut renvoyé en Irlande, dans son pays.

À partir de ce moment, on attacha ma voiture entre deux autres voitures, chaque nuit ; et le jour, j'obtins d'avoir ma voiture en queue, à la condition que j'accepterais un détective armé sur ma passerelle, lequel, du reste, je devais payer.

Nous partîmes à peu près vingt-cinq minutes après le train de marchandises. Notre dîner fut très gai, car l'excitation avait gagné tout le monde. Quant au gardien qui avait découvert le colosse caché sous le train, Abbey et moi l'avions si largement récompensé qu'il s'était grisé et qu'il venait à tout propos me baiser la main en pleurant des larmes d'ivrogne, et il répétait sans cesse : « J'ai sauvé la Française ! Je suis un gentleman ! »

Enfin, nous approchions de la Petite-Montée. La nuit était venue, et le chauffeur voulut filer à toute vapeur ; mais nous n'avions pas fait cinq milles que des pétards éclataient sous les roues et il fallut bien ralentir. Quel était le danger nouveau qui nous menaçait ? L'anxiété nous gagna. Les femmes devenaient nerveuses. Quelques-unes pleuraient. Nous marchions lentement, fouillant la nuit, essayant de deviner, dans la lumière d'un pétard, la silhouette d'un homme, de plusieurs hommes.

Abbey pensait qu'il fallait marcher quand même, à toute vitesse, parce que, disait-il, ces pétards avaient été placés là par les bandits qui, prévoyant que le colosse ne pourrait peut-être pas décrocher le wagon, essayaient par un autre moyen d'arrêter le train.

Le mécanicien refusait de marcher, disant que c'était bien là les signaux de l'administration, et qu'il ne pouvait risquer la vie de tout le monde pour une supposition.

Il était dans le vrai, cet homme ; il était du reste très brave. « Nous aurons toujours raison, disait-il, d'une poignée de drôles, et je ne puis répondre de la vie de personne dans un déraillement, un choc ou une culbute dans un précipice. »

Nous marchions lentement. On avait tout éteint dans le car, afin que nous puissions voir, nous, autant que possible sans être vus. On avait caché le plus possible la vérité aux artistes, sauf trois hommes que j'avais appelés près de moi. Les artistes n'avaient rien à craindre des voleurs. J'étais seule visée. Pour éviter les questions, et les réponses évasives et inquiétantes, on

avait envoyé le secrétaire leur dire qu'il y avait embarras sur la route et qu'il fallait ralentir. On leur dit aussi qu'on faisait une réparation à un tuyau de gaz et qu'on rallumerait dans quelques minutes ; puis on coupa la communication qui conduisait à mon car.

Il y avait peut-être dix minutes que nous marchions, quand nous fûmes éclairés par un grand feu qui nous fit stopper : nous vîmes accourir vers nous une équipe d'hommes du chemin de fer. Je frémis encore en pensant que ces braves gens ont failli être tués. Nous étions dans un tel état de nerfs depuis plusieurs heures, que nous crûmes tout d'abord voir courir sur nous la bande de drôles amis du colosse.

Un premier coup de feu partit ; et sans le brave mécanicien qui cria « halte ! » au milieu d'un terrible juron, deux ou trois de ces braves gens eussent été blessés. Moi, j'avais pris mon revolver. Mais, avant que j'aie tiré la baguette qui sert de cran d'arrêt, on aurait eu cent fois le temps de me prendre, de me lier, et de me tuer.

Et dire que chaque fois que je vais dans un endroit où je crains quelque danger, chaque fois, j'emporte mon pistolet, car ce n'est pas un revolver, non, c'est un pistolet. Je dis toujours revolver, mais, à la vérité, c'est un pistolet, et pistolet vieux modèle, avec la baguette, et une gâchette tellement dure que je suis forcée de me servir de mon autre main. Je ne tire pas mal pour une femme, mais à la condition de prendre mon temps, ce qui n'est vraiment pas commode si on veut tirer sur un voleur. Et cependant je l'ai toujours avec moi. Il est là, sur ma table, je le vois en ce moment où j'écris. Il est dans sa gaine un peu étroite, de sorte qu'il faut tirer dessus avec un peu de force et de patience. Il arriverait, en ce moment même, un assassin, il faudrait que je retire le bouton qui glisse mal, que je tire la gaine trop étroite, que je retire la baguette un peu dure, et que j'appuie les deux mains sur la gâchette.

Eh bien, la bête humaine est si bizarre, que cette petite chose ridiculement inutile qui est là devant moi me semble une défense admirable. Et moi qui suis, hélas ! peureuse comme la peur, je me sens en sûreté près de ce petit ami, qui doit éclater de rire dans sa gaine de laquelle on ne peut jamais le sortir.

Enfin l'explication nous fut donnée. Le train de marchandises parti avant nous avait déraillé, sans plus grands dommages et sans mort d'hommes. La bande de Saint Louis avait tout prévu, et avait préparé un petit déraillement à deux milles de la Petite-Montée, au cas où leur camarade cramponné sous ma voiture n'aurait pas pu la décrocher. Le déraillement avait eu lieu ; mais, quand les drôles se sont précipités sur le train qu'ils croyaient être le mien, ils se sont trouvés cernés par la bande de détectives. Ils se sont, paraît-il, débattus comme des damnés. Un d'eux a été tué sur place, deux autres blessés, et le reste prisonnier.

Quelques jours après, le chef de cette petite bande était pendu : un garçon de vingt-cinq ans, nommé Albert Wirtz, belge d'origine. J'ai tout fait pour sauver cet homme, car il me semblait que j'étais, sans le vouloir, l'instigatrice de sa mauvaise pensée.

Si Abbey et Jarrett n'avaient pas été assoiffés de réclame, si on n'avait pas ajouté plus de six cent mille francs de valeur à mes bijoux à moi, cet homme, ce malheureux enfant n'aurait peut-être pas eu la stupide pensée de les voler. Qui pourra dire les idées qui ont germé dans ce jeune cerveau peut-être affamé, peut-être ivre d'intelligentes inventions ?

Peut-être, en s'arrêtant devant la vitrine du bijoutier, s'est-il dit : « Il y a là pour un million de francs de bijoux ; s'ils étaient à moi, je les réaliserais, je repartirais en Belgique, je donnerais de la joie à ma pauvre mère qui se crève les yeux sous la lampe, je marierais ma sœur. » Peut-être était-il inventeur, et s'est-il

dit : « Ah ! si j'avais tout l'argent que ces bijoux représentent, je pourrais exploiter mon invention moi-même, au lieu de vendre mon brevet à un coquin honoré qui me l'achètera pour un morceau de pain. Qu'est-ce que cela peut lui faire, à cette artiste ? Ah ! si j'avais cet argent ! » Peut-être a-t-il pleuré de rage devant tant de richesses à un seul !... Peut-être l'idée du crime a-t-elle germé dans un cerveau pur de toute tache antérieure !

Ah ! qui dira ce que peut enfanter l'espoir dans un jeune cerveau ? Il commence par le plus beau rêve et finit par un désir fou de le mener à la réalité. Voler le bien d'autrui, ce n'est pas bien, mais cela ne mérite pas la mort ! Oh ! non. Tuer un homme de vingt-cinq ans est un crime bien plus grand que de voler des bijoux, même à main armée ; et la société qui se masse pour tenir le glaive de la justice est bien plus lâche quand elle tue, que celui-là qui vole et assassine tout seul à ses risques et périls !

Oh ! j'ai pleuré cet homme que je ne connaissais pas ; qui était peut-être un coquin, peut-être un héros ! peut-être un simple qui fut un brigand, mais qui avait vingt-cinq ans et qui avait droit à la vie.

Je hais la peine de mort ! C'est un reste de lâche barbarie ; et c'est une honte pour les pays civilisés de dresser encore des guillotines et des gibets ! Tout être humain a une seconde d'attendrissement, une larme douloureuse, et cette larme peut féconder une pensée généreuse qui mène au repentir !

Je ne voudrais pour rien au monde être un de ceux-là qui ont condamné un homme à mort. Et pourtant, beaucoup d'entre eux sont de braves gens qui, rentrés chez eux, caressent tendrement leur femme et grondent bébé d'avoir cassé la tête à sa poupée.

J'ai vu quatre exécutions : une à Londres et une en Espagne, deux à Paris.

À Londres, c'est la pendaison, et cela me semble plus hideux, plus répugnant, plus sournois qu'aucune autre mort. C'était un homme d'une trentaine d'années, la figure mâle et volontaire. Je l'ai vu une seconde, il a haussé les épaules en me regardant, et son œil était plein de dédain pour ma curiosité. À cette heure-là je sentais que les pensées de cet homme étaient bien supérieures aux miennes ; et le condamné me semblait plus grand que ceux qui étaient là. Peut-être parce qu'il était plus près que nous tous du grand mystère. Il me sembla le voir sourire au moment où on lui couvrit le visage du capuchon, et je m'enfuis très bouleversée.

À Madrid, je vis un homme garrotté, et la barbarie de ce supplice me laissa épouvantée pendant plusieurs semaines. On disait qu'il avait tué sa mère ; mais aucune preuve n'avait été réellement relevée contre ce malheureux. Et il s'écria, au moment où on le tenait assis, avant de lui mettre le garrot : « Ma mère, je viens te rejoindre, et tu vas dire devant moi qu'ils en ont menti ! » Ces mots, prononcés d'une voix vibrante, en espagnol, me furent traduits par un attaché à l'ambassade d'Angleterre, avec qui j'étais venue voir ce hideux spectacle.

Le malheureux homme cria cela d'une voix si sincère, si déchirante, qu'il était impossible qu'il ne fût pas innocent. C'était du reste l'avis de tous ceux qui étaient avec moi.

Les deux autres exécutions auxquelles j'assistai eurent lieu à Paris, place de la Roquette. L'une était l'exécution d'un jeune étudiant en médecine, je crois, qui, aidé d'un camarade, avait tué une vieille marchande de journaux. C'était un crime odieux, stupide ; mais cet homme était plus fou que coupable. Il était d'une intelligence supérieure et avait passé ses examens avant l'âge. Il avait trop travaillé. Il avait le cerveau dérangé. Il fallait le mettre au vert, le soigner comme un malade, le guérir et le rendre à la science.

C'était un être supérieur. Je le vois encore : pâle, le regard perdu dans l'infini. Ses yeux étaient si tristes, à ce malheureux enfant ! Oui, je sais bien. Il avait égorgé une pauvre vieille femme sans défense. C'est odieux ! Mais il avait vingt-trois ans, le cerveau détraqué par l'étude, une ambition démesurée ; et l'habitude de découper des bras, des jambes, de dépecer des cadavres de femmes, d'hommes et d'enfants. Tout cela n'excuse pas l'action abominable de cet homme ; mais tout avait pu contribuer à déséquilibrer un sens moral peut-être très ébranlé par l'étude, la misère ou l'atavisme.

Eh bien, je trouve qu'on a commis un crime de lèse-humanité en éteignant à tout jamais cet intellectuel qui, revenu à la raison, aurait pu rendre des services à la science et à l'humanité.

La dernière exécution à laquelle j'assistai fut celle de Vaillant, l'anarchiste. C'était un homme énergique et doux, aux idées très avancées, mais pas beaucoup plus avancées que ceux qui, depuis, montèrent au pouvoir.

Il me demandait très souvent des places pour mon théâtre, qui était alors la Renaissance, étant trop pauvre pour se donner le luxe des arts. Ah ! la pauvreté ! quelle triste conseillère ! Et qu'il faudrait être doux à ceux qui souffrent de la misère.

Un jour, Vaillant vint me voir dans ma loge. Je jouais *Lorenzaccio*. « Ah ! me dit-il, ce Florentin était un anarchiste comme moi ; mais il a tué le tyran, et non la tyrannie ! Ce n'est pas ainsi que moi je procéderai. » Quelques jours après, il jetait une bombe dans un endroit public : la Chambre des députés. Le pauvre fut moins habile que le Florentin qu'il semblait mépriser, car il ne tua personne et ne fit de tort réel qu'à son parti.

J'avais dit qu'on me prévînt du jour de son exécution. Et le soir, au théâtre, un ami vint me dire que l'exécution serait pour le lendemain lundi, à sept heures du matin.

Je partis après le théâtre et me rendis rue Merlin, au coin de la rue de la Roquette. Les rues étaient encore très animées, car c'était le Dimanche gras. On chantait, on riait, on dansait un peu partout. J'attendis toute la nuit. Je n'avais pu obtenir d'aller dans la prison. Je restai assise au balcon du premier étage que j'avais loué. La nuit glaciale et brumeuse m'enveloppait de sa tristesse. Je ne sentais pas le froid, car mon sang courait rapide dans mes veines. Les heures poussaient lentement les heures qui sonnaient dans le lointain : l'heure est morte ! vive l'heure ! Et j'entendais un bruit vague, étouffé, de pas, de chuchotements, de bois qui craque sourdement. Je ne me rendis compte de ce qu'étaient ces bruits étranges et mystérieux que lorsque l'aube me permit d'apercevoir l'échafaud dressé.

Un homme vint éteindre les réverbères qui éclairaient la petite place de la Roquette. Un ciel anémique étendit sa pâle lumière au-dessus de nous. La foule s'était peu à peu amassée, mais restait en groupe compact. Les rues étaient barrées. De temps en temps, un homme indifférent et pressé écartait la foule, présentait une carte à un officier de paix, et disparaissait sous le porche de la prison. C'était un journaliste. J'en comptai plus de dix. Puis, tout à coup, les gardes de Paris, doublés pour la circonstance, car on craignait un coup de main des anarchistes, se rangèrent le long du triste piédestal.

Sur un signal, les sabres furent mis au clair et la porte de la prison s'ouvrit. Vaillant parut, pâle, énergique et brave. Il cria d'une voix mâle et assurée : « Vive l'anarchie ! » Pas un cri ne répondit au sien. Il fut saisi, renversé sur la planche. Le couperet tomba avec un bruit ouaté. Le corps bascula. En une seconde l'échafaud fut démoli, la place balayée, les rues débarrées ; et la foule se rua sur la place, regardant par terre, cherchant une goutte de sang introuvable, humant, le nez en l'air, l'odeur du drame qui venait de se dérouler.

Des femmes, des enfants, des hommes âgés, tout cela grouillait sur cette petite place où venait d'expirer un homme

dans la plus angoissante des agonies. Un homme qui s'était fait l'apôtre de cette populace. Un homme qui réclamait pour cette gent grouillante toutes les libertés, tous les privilèges, tous les droits !

Voilée, méconnaissable, je m'étais, au bras d'un ami, mêlée à la foule, et j'étais écœurée, désespérée : pas un mot de reconnaissance pour cet homme... pas un murmure de vengeance... pas une révolte... J'avais envie de crier : « Mais, tas de brutes ! baisez donc les pierres que le sang de ce pauvre fou a rougies à cause de vous ! pour vous ! croyant en vous ! » Mais je fus devancée par un voyou qui cria : « Demandez... demandez les derniers moments de Vaillant ! Demandez... demandez les détails !... Demandez... demandez... »

Oh ! pauvre Vaillant ! Son corps décapité roulait vers Clamart. Et la foule, pour laquelle il avait pleuré, crié, expiré, s'égrenait lentement, nonchalante et ennuyée. Pauvre Vaillant ! Il avait cependant de folles, mais généreuses idées !

XXXVII

Nous arrivâmes à Cincinnati sains et saufs. Nous donnions trois représentations et repartions pour La Nouvelle-Orléans.

Enfin, nous allons avoir du soleil ! Nous allons réchauffer nos pauvres membres endoloris par trois mois de froid mortel ! Nous allons respirer, les fenêtres ouvertes, de l'air pur au lieu de la suffocante et anémiante chaleur du *steam*.

Je m'endors, et les rêves tièdes et parfumés viennent bercer mon sommeil. Un coup frappé à la porte m'éveille en sursaut ; et mon chien, les oreilles dressées, flaire sous la porte, mais il ne grogne pas, il n'aboie pas. Donc c'est quelqu'un des nôtres. J'ouvre, et Jarrett, suivi d'Abbey, me fait signe de la main de ne pas parler. « Chut ! chut ! » Il entre sur la pointe des pieds et referme la porte. « Quoi ? Qu'est-ce qui se passe ? – Eh bien, me dit Jarrett, les pluies incessantes depuis douze jours ont fait monter l'eau à une telle hauteur, que le pont de bateaux qui traverse la baie de Saint Louis, ce qui doit permettre à notre train de nous mettre à La Nouvelle-Orléans dans une ou deux heures, risque de s'effondrer sous la poussée furieuse de l'eau. Vous entendez la tempête de vent qui vient de s'élever ? Si nous retournons en arrière, nous en avons pour trois ou quatre jours. »

Je bondis. « Comment ? Trois ou quatre jours ? Et il va falloir retourner dans les neiges ? Ah ! non ! non ! du soleil ! du soleil ! Mais pourquoi ne peut-on pas passer ? Oh ! mon Dieu ! Qu'est-ce que nous allons faire ? – Eh bien, voici : le chauffeur

est là ; il pense qu'il peut encore passer ; mais il vient de se marier, et il veut bien tenter le passage à la condition que vous donniez deux mille cinq cents dollars (12 500 francs), qu'il va de suite envoyer à Mobile où demeurent son père et sa femme. Si nous arrivons de l'autre côté, il nous rendra cet argent, sinon, il reste acquis à sa famille. »

J'avoue que j'étais stupéfaite d'admiration pour ce brave homme. Sa folie m'exalta, et je m'écriai : « Oui, oui, donnez-lui les douze mille cinq cents francs et passons ! »

J'ai déjà dit que je voyageais généralement en train spécial. Mon train ne se composait donc que de trois voitures et de la machine. Je ne doutais pas un seul instant de la réussite de cette criminelle folie, et je ne prévins personne, si ce n'est ma sœur, ma chère Guérard, mon fidèle ménage : Claude et Félicie. Le comédien Angelo, qui couchait dans la cabine de Jarrett pendant ce voyage, sut de suite ce qu'il en était, mais il était brave et avait foi dans mon étoile.

L'argent fut remis au chauffeur-mécanicien, qui l'envoya séance tenante à Mobile. J'eus seulement, au moment de partir, la vision de la responsabilité que je prenais, car je risquais, sans leur consentement, la vie de trente-deux personnes. Mais il était trop tard, le train lancé avec une effroyable vitesse s'était engagé sur le pont de bateaux.

Je m'étais assise sur la passerelle. Le pont ployait et se balançait, tel un hamac, sous l'effort vertigineux de notre course.

Quand nous fûmes à moitié du pont, il s'enfonça si profondément, que ma sœur me prit le bras et murmura tout bas : « Sœur, nous nous noyons... ça y est... » Et elle ferma les yeux, cramponnée, nerveuse, mais brave. Je crus en effet, comme elle, que la minute suprême était venue. Et, chose abominable, je ne pensai pas une seconde à ceux qui étaient pleins de confiance et de vie, et que je sacrifiais, que je tuais. Je ne pensais qu'à une jeune tête chérie qui allait pleurer.

Et dire que nous logeons en nous notre plus terrible ennemi : « la pensée », laquelle est sans cesse en contradiction avec nos actes ; laquelle se dresse parfois, terrible, perfide, méchante, et que nous essayons de chasser sans y réussir. Nous ne lui obéissons pas toujours, grâce à Dieu ! Mais elle nous poursuit, nous lancine, nous fait souffrir. Que de fois les plus mauvaises pensées nous assaillent ! Et quel combat il faut livrer contre ces filles de notre cerveau !

La colère, l'ambition, la vengeance, font naître les plus détestables pensées, dont on rougit comme d'une tare, qui ne sont pas nôtres, car nous ne les avons pas appelées, mais qui souillent quand même, et qui nous laissent désespérés de n'être pas seuls maîtres de notre âme, de notre cœur, de notre corps et de notre cerveau.

Ma dernière minute n'était pas inscrite pour ce jour-là dans le livre du Destin.

Le train se redressa. Et moitié bondissant, moitié roulant, nous arrivions sur l'autre rive. Derrière nous, un fracas effroyable, une colonne d'eau qui retombe en gerbe bruyante : le pont s'était écroulé.

Pendant plus de huit jours, les trains venant de l'est et du nord ne purent pénétrer dans la ville.

Je laissai à ce brave mécanicien ses 12 500 francs ; mais je n'avais pas la conscience tranquille. Et pendant longtemps, mes nuits furent troublées par les plus affreux cauchemars. Quand un ou une artiste me parlait de son bébé, de sa mère, de son mari, qu'il serait si doux de retrouver, je me sentais pâlir, et une profonde émotion m'angoissait. Je me sentais une pitié profonde pour le « moi » que j'étais.

En descendant du train, j'étais plus morte que vivante d'émotion rétrospective. Je dus subir la députation si aimable,

mais si fatigante, de mes compatriotes. Puis, chargée de fleurs, je montai dans la voiture qui devait me conduire à l'hôtel.

Les routes étaient des rivières ; et nous étions sur la hauteur. « Le bas de la ville, nous dit le cocher (en français de Marseille), le bas de la ville est inondé jusqu'en haut des maisons. Les nègres sont noyés par centaines. Ah ! bagasse ! » s'écria-t-il en fouettant les chevaux.

Les hôtels, à cette époque, étaient infâmes à La Nouvelle-Orléans ; sales, inconfortables, noirs de cancrelats ; et aussitôt les bougies allumées, les chambres se remplissaient de grosses barattes qui bourdonnaient et nous tombaient sur les épaules, s'empêtrant dans les cheveux. Oh ! j'en frémis encore.

Il y avait en même temps que notre compagnie une troupe d'opéra, dont l'étoile était une charmante femme : Émilie Ambre, qui faillit un instant devenir reine de Hollande.

Le pays était pauvre, comme tous les pays d'Amérique où les Français se trouvaient prépondérants. Ah ! nous ne sommes guère colonisateurs.

L'opéra fit de très mauvaises affaires, et nous n'en fîmes pas d'excellentes. Six représentations suffisaient dans cette ville, nous en donnâmes huit.

Néanmoins, mon séjour me plut infiniment. Il se dégageait de la ville un charme infini. Tous ces gens si différents, nègres et blancs, avaient le visage rieur. Toutes les femmes avaient de la grâce. Les boutiques étaient attractives par la gaieté de leurs devantures. Les marchands en plein vent, sous les arcades, s'interpellaient par de joyeuses saillies. Et cependant, le soleil ne se montra pas une fois. Mais ces gens portaient en eux le soleil.

Je ne pouvais comprendre pourquoi on ne se servait pas de bateaux. Les chevaux avaient de l'eau jusqu'aux jarrets et il eût

été impossible même de monter en voiture, si les trottoirs n'étaient hauts d'un mètre et quelquefois plus.

Les inondations étant aussi fréquentes que les années, on n'a pas songé à y remédier en endiguant le fleuve ou bras de mer ; mais on a facilité la circulation par des trottoirs élevés et des petits ponts volants. Les enfants noirs s'amusaient à pêcher des écrevisses dans les ruisseaux ; d'où venaient-elles ? Et ils les vendaient aux passants.

Parfois, on voyait filer toute une famille de serpents d'eau. Ils filaient la tête haute et le corps ondulant, semblables à de longs saphirs étoilés.

Je descendis vers le bas de la ville. Le spectacle était navrant ; toutes les bicoques des noirs étaient effondrées dans les eaux bourbeuses. Ils étaient là par centaines, accroupis sur les épaves mouvantes, la fièvre aux yeux, leurs dents blanches claquant la faim. À droite, à gauche, partout, des cadavres aux ventres ballonnés flottaient, heurtés par des pilotis de bois. Il y avait beaucoup de dames distribuant des vivres, essayant d'entraîner ces malheureux. Non. Ils voulaient rester là. Ils disaient lentement, avec un sourire béat : « L'eau s'en aller. Maison trouvée. Moi refaire. » Et les femmes dodelinaient de la tête en signe d'assentiment.

Quelques alligators s'étaient avancés, portés par les flots. Et deux enfants avaient disparu. Un gosse de quatorze ans venait d'être transporté à l'hôpital, le pied coupé net à la hauteur de la cheville par un de ces monstres. La famille hurlait de fureur. Elle voulait garder le petit. Le rebouteux nègre prétendait qu'il l'aurait guéri en deux jours, et que les rebouteux blancs (lisez médecins) le laisseraient un mois au lit.

Je quittai cette ville avec un regret, car elle ne ressemblait à aucune autre ville visitée jusqu'alors. On était vraiment surpris de se retrouver au complet tant on avait couru – se racontait-on – de dangers divers.

Seul, le coiffeur, un nommé Ibé, ne retrouvait pas son équilibre, ayant été à moitié fou de peur le second jour de notre arrivée. Il dormait généralement au théâtre, dans sa malle à perruques. Pour étrange que cela paraisse, ça n'en est pas moins exact. La première nuit, tout fut comme à l'ordinaire ; mais il réveilla le quartier par ses cris, la seconde nuit. Le malheureux était profondément endormi, quand il s'éveilla, sentant son matelas suspendu au-dessus des perruques, soulevé par des poussées incompréhensibles. Il crut qu'un chat, ou un chien s'était introduit dans sa malle, et il souleva le faible rempart. Deux serpents... se disputaient ou s'aimaient... il ne put le dire ; deux serpents de taille suffisamment imposante pour terrifier les personnes attirées par les cris du pauvre figaro.

Il était fort pâle encore quand je le vis monter sur le bateau qui devait nous conduire à notre train. Je l'appelai et le priai de me raconter l'odyssée de sa terrible nuit ; et, me montrant dans le cours de son récit sa lourde jambe : « Ils étaient gros comme ça, madame, oui, comme ça... » et il grelottait de peur au rappel de l'effroyable grosseur des reptiles. Je pensai qu'ils étaient gros comme le quart de sa jambe, ce qui suffisait encore à justifier son effroi, car ceux-là n'étaient pas d'inoffensifs serpents d'eau, qui mordent par méchanceté, mais sont sans venin.

Nous arrivâmes à Mobile assez tard dans la journée. Nous avions déjà stoppé dans cette ville en nous rendant à New Orléans ; et j'avais eu une véritable crise de nerfs provoquée par le sans-gêne des habitants qui, malgré l'heure de nuit avancée, m'avaient délégué une députation : J'étais morte de fatigue et commençais à m'endormir dans mon lit du car. Je refusai donc avec énergie de voir qui que ce soit. Mais ces gens frappaient à mes carreaux, chantaient autour de mon wagon ; enfin, m'exaspéraient. J'ouvris violemment une des fenêtres, et je leur jetai un pot d'eau à la tête. Femmes et hommes, parmi lesquels des journalistes, furent inondés. Et grande fut leur fureur.

Je revenais donc dans cette ville précédée de cette histoire enjolivée à leur profit par les reporters arrosés. Mais il y avait, en revanche, ceux plus courtois qui avaient refusé d'aller déranger une dame à une heure indue de la nuit. Ceux-là pullulaient et me défendaient.

C'est donc dans cette atmosphère de bataille que je me présentai au public de Mobile. Je voulais cependant justifier la bonne opinion de mes défenseurs et confondre mes détracteurs.

Oui, mais le gnome était là qui en avait décidé autrement. Mobile était une ville généralement très dédaignée des imprésarios. Il n'y a qu'un théâtre. Il était loué par le tragédien Barrett, qui devait faire son apparition six jours après moi. Il ne restait donc qu'une misérable salle, si petite que je ne connais rien à lui comparer.

Nous jouions *La Dame aux Camélias.* Au moment où Marguerite Gautier donne l'ordre de servir le souper, les domestiques, apportant la table servie, essayèrent de la faire entrer par la porte, mais cela fut impossible. Rien n'était plus comique que de voir ces malheureux essayant dans tous les sens.

Le public riait. Et, parmi les rires des spectateurs, il en fut un qui gagna tout le monde. Un nègre de douze ou quinze ans, qui s'était introduit malgré tout, était debout sur une chaise et, les deux mains tenant ses genoux, le corps courbé, la tête en avant, la bouche ouverte, il riait d'un rire si grêle et si strident et d'une continuité si égale, que le fou rire me gagna. Je dus sortir pendant qu'on démontait le fond du décor pour faire entrer la table.

Je revins un peu calmée, mais encore sous la pression d'un rire étouffé.

Nous nous étions assis autour de la table, et le souper s'acheva comme d'habitude. Mais, au moment où les domestiques entraient pour enlever la table, l'un d'eux accrocha le dé-

cor, mal rajusté par les machinistes pressés, et tout le fond nous tomba sur la tête. Et comme à cette époque, les décors étaient presque tous faits en papier, nous fûmes, non coiffés, mais collerettés par le décor, et nous dûmes rester ainsi sans bouger. Nos têtes ayant crevé le papier, nous avions l'aspect le plus comique et le plus ridicule.

Le rire du jeune nègre reprit plus strident, et cette fois mon rire étouffé finit par une crise qui se termina par un épuisement me laissant sans forces.

La recette fut rendue au public. Elle dépassait quinze mille francs. Cette ville m'était fatale, et elle faillit l'être vraiment dans la troisième visite que je lui fis et que je narrerai dans le second volume de ces *Mémoires*[1].

Nous quittions Mobile la nuit même, pour nous rendre à Atlanta, où, après avoir joué *La Dame aux Camélias,* nous repartîmes le soir même pour Nashville.

Nous nous arrêtons ensuite une journée entière à Memphis, et nous y donnons deux représentations. Puis nous repartons à une heure du matin pour Louisville.

Dans le trajet de Memphis à Louisville, nous fûmes réveillés par un bruit de lutte, par des jurons et des cris.

J'ouvris la porte de ma chambre roulante, et je reconnus les voix. Jarrett sortait au même moment. Nous nous rendîmes alors vers le bruit. C'était sur la plate-forme, où les deux combattants, le capitaine Hayné et Marcus Mayer, se battaient, revolver au poing. Marcus Mayer avait l'œil hors de son orbite et le sang couvrait le visage du capitaine. Je me jetai sans réflexion

---

[1] Sarah Bernhardt n'écrivit jamais ce deuxième tome. [note des éd. de la BNR.]

entre les deux fous qui, voyant une femme, s'arrêtèrent avec cette courtoisie brutale mais très attendrissante des Américains du Nord.

Nous commencions la tournée vertigineuse des petites villes. Arrivant à trois, à quatre, quelquefois à six heures du soir, pour repartir de suite après le spectacle. Je ne quittais mon car que pour aller au théâtre ; et je rentrais aussitôt après me coucher dans mon élégante mais minuscule petite chambre. Je dors très bien en chemin de fer ; et j'éprouvais un immense plaisir à filer ainsi d'une course folle. Assise en dehors sur la petite plate-forme, ou plutôt étendue dans un rocking-chair, je vois se dérouler devant moi le spectacle toujours changeant des plaines, des forêts américaines.

Nous brûlons ainsi Louisville, Cincinnati pour la seconde fois, Columbus, Dayton, Indianapolis, Saint Joseph, où la bière est la meilleure du monde entier, et où, forcée de descendre à l'hôtel pour cause de réparation à une roue de ma voiture, je fus enlevée, dans le couloir qui conduisait à ma chambre, par un danseur ivre qui prenait part à un grand bal donné dans l'hôtel.

Cette brute me cueillit au moment où je sortais de l'ascenseur, et il m'entraîna, avec des cris de fauve ayant trouvé une proie après cinq jours de jeûne forcé. Mon chien, devenu fou de m'entendre crier, le mordait sérieusement aux jambes, et cela excitait l'ivrogne jusqu'à la folie. On eut grand peine à me délivrer des pattes de cet énergumène.

On me servit à souper. Quel souper !... Heureusement que la bière, fine, légère et blonde, me permettait d'avaler les horreurs servies.

Le bal continua toute la nuit, agrémenté de coups de revolver.

Nous repartîmes pour Leavenworth, Quincy, Springfield, mais pas celui du Massachusetts, celui de l'Illinois.

Pendant le trajet qui devait nous conduire de Springfield à Chicago, nous fûmes arrêtés par la neige au milieu de la nuit.

Les plaintes aiguës et profondes de la locomotive m'avaient éveillée déjà depuis quelque temps. J'appelai mon fidèle Claude, et j'appris que nous devions stopper et attendre des secours. Aidée de ma Félicie, je m'habillai en toute vitesse et voulus descendre ; mais impossible, la neige arrivait à hauteur de la plate-forme. Je restai, enveloppée de fourrures, à regarder cette nuit magnifique.

Le ciel était dur, implacable, sans une étoile, mais quand même translucide. Les feux s'étendaient à perte de vue sur les rails devant moi, car je m'étais réfugiée sur la plate-forme en queue. Ces feux devaient prévenir les trains arrivant derrière nous ; et il en vint quatre, qui s'arrêtaient aux premiers pétards éclatant sous leurs roues et marchaient lentement jusqu'au premier feu, où un homme posté expliquait l'incident. Immédiatement, on allumait pour le train qui suivait les mêmes feux aussi loin que possible ; et un homme devançait les feux, plaçant des pétards sur les rails. Et ainsi faisait chaque train arrivant.

Nous étions bloqués. J'eus l'idée de faire allumer les feux de la cuisine, et j'obtins ainsi de l'eau bouillante en quantité suffisante pour faire fondre une première couche de neige du côté où je voulais descendre. Ceci fait, Claude et les nègres descendirent et déblayèrent tant bien que mal une petite partie.

Je pus enfin descendre à mon tour ; et je m'efforçai d'écarter la neige. Nous finîmes, ma sœur et moi, par nous jeter des boules de neige, et ce fut une guerre générale. Abbey, Jarrett, le secrétaire et quelques artistes s'étaient joints à nous, et nous fûmes réchauffés par cette petite bataille à boulets blancs.

L'aube se levant nous trouva tirant des coups de revolver et de colt sur une cible faite avec une caisse de champagne. Enfin,

un bruit lointain très assourdi par l'ouate de la neige nous fit comprendre qu'on venait à notre secours.

En effet, arrivaient à toute vapeur dans le sens inverse, deux locomotives chargées d'hommes, de pioches, de crocs, de pelles. Elles durent arrêter leur vitesse en approchant à un kilomètre de nous, et les hommes descendirent, déblayant la route devant elles. Enfin elles réussirent à nous rejoindre. Mais nous dûmes faire route en arrière et prendre le chemin de l'ouest.

Les malheureux artistes, qui pensaient déjeuner à Chicago où nous devions arrêter à onze heures, se lamentaient, car nous ne devions arriver avec ce nouvel itinéraire forcé qu'à une heure et demie à Milwaukee, où nous jouions en matinée à deux heures *La Dame aux Camélias*. Je fis donc faire un déjeuner aussi potable que possible ; et mes serviteurs nègres le portèrent à ma compagnie qui s'en montra très reconnaissante. La représentation ne commença qu'à trois heures et se termina à six heures et demie, pour recommencer à huit heures avec *Froufrou*.

Nous repartions de suite après le spectacle pour Grand Rapids, Détroit, Cleveland et Pittsburgh, où je devais retrouver un Américain de mes amis qui allait m'aider à réaliser un de mes rêves, du moins, je le croyais.

Mon ami possédait, en association avec son frère, une grande aciérie et plusieurs puits de pétrole. Je l'avais connu à Paris et retrouvé à New York, où il s'était engagé à me conduire à Buffalo pour me faire visiter, ou plutôt m'initier aux chutes du Niagara, pour lesquelles il avait une passion d'amant.

Il partait comme un fou au moment où on s'y attendait le moins et allait se reposer au bord des chutes du Niagara. Le bruit assourdissant des cataractes lui semblait une musique, en comparaison du bruit dur, martelé et strident des forges battant

le fer ; et la limpidité des cascades argentées reposait ses yeux, rafraîchissait ses poumons saturés de pétrole et de fumée.

L'américaine de mon ami, attelée de deux trotteurs magnifiques, m'emporta dans un vertigineux tourbillon de boue nous éclaboussant, et de neige nous aveuglant.

Il avait plu depuis huit jours, et Pittsburgh n'était pas, en 1881, ce qu'elle est aujourd'hui ; mais elle était quand même une ville émotionnante par son génie commercial. La boue coulait noire dans les rues ; et partout dans le ciel, se dressaient des panaches de fumée opaque, noire, grasse ; mais tout cela avait de la grandeur, car partout le travail était maître. Les trains traversaient les rues, chargés de tonneaux de pétrole, ou bourrés jusqu'au faîte de charbon et de houille.

Le magnifique fleuve l'Ohio entraînait des steamers, des gabarres, et des cargaisons de madriers attachés les uns aux autres et formant d'énormes radeaux qui descendent seuls le fleuve et seront arrêtés au passage par le propriétaire auquel ils sont destinés. Les bois sont marqués, et personne, du reste, ne songe à les prendre. On m'affirme que les transports de bois ne se font plus ainsi, c'est dommage.

La voiture nous emportait à travers les rues, les places, au milieu des chemins de fer, sous l'énervante trépidation des fils électriques qui sillonnaient le ciel. Nous nous engageons sur un pont qui se balance sous le léger poids de l'américaine. C'est un pont suspendu.

Enfin nous nous arrêtons. Nous voici chez mon ami. Il me présente à son frère, un charmant homme, froid, correct, et si peu bavard que je m'en étonne : « Mon pauvre frère est sourd », me dit mon compagnon.

Et moi qui, depuis cinq minutes, m'évertue de ma voix la plus douce ! Je regarde ce pauvre milliardaire qui vit dans le bruit le plus excentrique et n'entend même pas l'écho lointain

de l'infernal tapage. Il n'entend rien, rien, rien. Faut-il l'envier ou le plaindre ?

Ils me firent visiter les fours incandescents, les cuves en ébullition. Ils me conduisirent dans une salle où refroidissaient des disques d'acier ressemblant à des soleils couchants.

Leur chaleur me brûle les poumons. Il me semble que mes cheveux vont prendre feu.

Nous traversons une longue rue étroite, dans laquelle vont en sens contraire des petits trains : les uns chargés de métaux bruts, les autres de métaux incandescents qui irisent l'air sous leur passage. Nous marchons en file indienne dans l'étroit chemin réservé aux piétons entre les rails.

Je suis très peu rassurée, le cœur me bat. Souffletée en sens inverse par le vent des deux trains qui se croisent, je serre étroitement mes jupes pour ne pas être accrochée. Juchée sur mes hauts talons, je crains à chaque pas de glisser sur ce petit pavé gras et charbonneux. Enfin je passe un très mauvais moment. Ce fut avec joie que je quittai cette interminable rue, qui aboutissait à un énorme champ s'étendant à perte de vue. Là, gisaient partout des rails que des hommes polissaient, limaient, etc.

Mais j'en avais assez. Je demandai à me reposer. Et nous fûmes tous trois vers la maison d'habitation. Des valets en grande tenue ouvraient les portes, prenant nos fourrures, marchant sur la pointe des pieds. Partout le silence. Pourquoi ? C'était incompréhensible.

Le frère de mon ami parlait à peine, et si bas qu'il était difficile de le comprendre. Et je remarquai que lorsque nous lui faisions une question en mimant, et qu'il nous fallait tendre l'oreille pour entendre la réponse, je remarquai qu'un imperceptible sourire éclairait son visage de pierre. Je compris, un ins-

tant après, que cet homme avait en haine l'humanité, et qu'il se vengeait, à sa façon, de son infirmité.

Un lunch avait été préparé dans la serre d'hiver : un coin magique de verdure et de fleurs. Nous n'avions pas pris place autour de la table que le chant de mille oiseaux éclatait en fanfare ; et partout, sous les larges feuilles, d'invisibles roseaux tenaient prisonniers des familles de canaris. Il y en avait en l'air, en bas, sous ma chaise, au-dessus de la table, derrière moi, partout !

Je voulus dominer ce tapage aigu : je secouai ma serviette, je parlai fort ; mais la gent plumée se mit à chanter à tue-tête. Et je vis le sourd qui, la figure illuminée, le corps renversé dans son rocking-chair, éclatait d'un rire méchant et rancunier. À ce moment où la colère allait me dominer, une grande indulgence me prit pour cet homme, dont la vengeance me parut aussi attendrissante que puérile. Prenant bravement mon parti de la méchanceté de mon hôte et aidée de son frère, je transportai mon thé dans le hall qui se trouvait à l'autre bout de la serre.

J'étais morte de fatigue. Et quand mon ami me proposa d'aller visiter ses puits de pétrole, qui se trouvaient à quelques lieues de la ville, je le regardai d'un air effaré et si désespéré, qu'il s'excusa avec une élégante bienveillance.

Il était cinq heures. La nuit était venue. Je voulus retourner à l'hôtel. Mon hôte me demanda la permission de me ramener par les coteaux. La route était plus longue, mais je pourrais ainsi apercevoir Pittsburgh à vol d'oiseau, et cela, disait-il, en valait la peine.

Nous remontâmes dans l'américaine attelée de chevaux frais, et j'eus quelques minutes après, la folie du rêve : il était Pluton, dieu des Enfers, et moi, Proserpine ! Et nous traversions notre empire, au trot emporté de nos chevaux ailés ! Partout du feu ! des flammes ! Le ciel sanglant était barré par de longues traînées noires semblables à des voiles de veuves ! La terre était

hérissée de longs bras de fer tendus vers le ciel dans une imprécation suprême ! Ces bras jetaient de la fumée ou des flammes, ou des feux d'artifice qui retombaient en pluie d'étoiles ! Et la voiture nous emportait sur les hauteurs. Le froid glaçait nos membres et le feu exaltait nos cerveaux.

C'est alors que mon ami me conta son amour pour les chutes du Niagara. Il en parlait, non pas en amateur, mais en amant. Il aimait y aller seul. Pour moi, il ferait une exception. Il parlait des rapides avec une passion si intense, que je me demandai avec inquiétude si cet homme n'était pas fou. Et le trac me prit, car il conduisait la voiture, rasant la crête des coteaux, sautant les tas de pierres. Je le regardais à la dérobée : son visage était calme, mais sa lèvre inférieure avait un léger tremblement que j'avais déjà remarqué chez son frère le sourd.

J'étais devenue nerveuse. Ce froid, ce feu, cette course endiablée, ce tapage des enclumes qui sonnaient des carillons funèbres et souterrains, ces coups de sifflets de forges qui semblaient un appel désespéré déchirant la nuit, ces cheminées qui crachaient leur fumée dans un râle perpétuel, et le vent qui venait de se lever tordant les panaches de fumée en spirales qu'il lançait vers le ciel ou rabattait tout à coup sur nous : toute cette danse échevelée des éléments naturels et combinés me portait sur le système nerveux. Et il était vraiment temps d'arriver à l'hôtel.

Je descendis de la voiture et donnai rendez-vous à mon ami à Buffalo. Hélas ! le pauvre ! Je ne devais plus le revoir. Ce jour même, il prit froid et ne put me rejoindre. Et, l'année d'après, j'appris qu'il venait d'être écrasé contre les rocs en voulant naviguer au milieu des rapides. Il était mort de sa passion, pour sa passion.

Les artistes m'attendaient à l'hôtel. Je ne m'étais plus souvenue qu'il y avait répétition pour *La Princesse George* à quatre

heures et demie. Je remarquai, parmi les artistes, une figure inconnue. Je m'informai. C'était un dessinateur porteur d'un mot de Jarrett. Il demandait à faire quelques croquis de moi. Je le fis installer dans un coin et ne m'en occupai plus. Il fallait se dépêcher de répéter pour se rendre au théâtre assez à temps pour la représentation de *Froufrou*, que nous jouions le soir.

La répétition, marmottée, bâclée, s'acheva vite, et l'inconnu prit congé, refusant de me faire voir ses croquis, qu'il voulait, disait-il, retoucher. Mais quelle ne fut pas ma joie le lendemain lorsque Jarrett, furieux, entra chez moi, tenant à la main le premier journal de Pittsburgh dans lequel l'inconnu, qui n'était autre qu'un journaliste, racontait tout au long la répétition générale de *Froufrou*. Et cet aimable imbécile écrivait :

> Dans la pièce de *Froufrou*, il y a une scène importante : la scène des deux sœurs. Mlle Sarah Bernhardt ne m'a pas étonné. Quant aux artistes de la Compagnie, je les trouve médiocres. Les toilettes ne sont pas belles et, à la scène du bal, personne n'était en frac.

Jarrett était fou de fureur. Moi, j'étais folle de joie. Il savait mon horreur des reporters, et il m'en avait introduit un subrepticement, espérant une belle réclame. Et le journaliste avait compris que nous répétions en costumes *Froufrou*, alors que nous répétions pour mémoire *La Princesse George*, d'Alexandre Dumas. La scène entre la princesse George et la comtesse de Terremonde, il l'avait prise pour la scène du troisième acte entre les deux sœurs, dans *Froufrou*. Chacun de nous était encore en costume de voyage, et il s'étonnait de ne pas voir les hommes en frac et les femmes en robes de bal. Ah ! quelle hilarité dans la compagnie et dans la ville ! Et je dois ajouter : quelle source de plaisanterie pour les journaux rivaux.

Il me fallut jouer deux jours à Pittsburgh, puis me rendre à Bradford, puis à Érié, Toronto ; et enfin, le dimanche, nous arrivâmes à Buffalo.

J'avais voulu offrir à ma compagnie toute une journée de fête aux chutes, mais Abbey voulait aussi les inviter. Il y eut entre nous une discussion qui faillit tourner mal. Il était autoritaire, moi aussi. Un instant, tous deux nous préférions ne pas y aller que de céder à l'autre. Mais Jarrett nous fit comprendre que notre « autocratie » allait priver les artistes d'une jolie fête dont ils avaient entendu parler et dont ils semblaient déjà très heureux. Nous cédâmes. Et, pour tout arranger, nous fûmes de moitié pour cette joyeuse journée.

Les artistes acceptèrent avec une bonne grâce charmante nos invitations, et nous prîmes le train pour Buffalo, où nous arrivions à six heures dix du matin. Le câble avait marché pour préparer les voitures et le café au lait, et surtout pour commander des vivres ; car arriver trente-deux personnes un dimanche dans une ville américaine, sans prévenir à l'avance, serait pure folie.

Le train était enguirlandé de fleurs. C'était un train spécial allant à toute vitesse sur les voies libres, le dimanche.

La joie enfantine des jeunes artistes, les racontars de ceux qui avaient déjà vu, la faconde de ceux auxquels on avait dit... etc... les petits bouquets de fleurs distribués aux femmes, les cigarettes et les cigares offerts aux hommes, tout cela donnait de l'humour, et chacun et chacune semblaient heureux.

Les voitures nous prirent à la descente du train pour nous conduire à l'hôtel d'Angleterre, resté ouvert à notre intention. Des fleurs partout, et des quantités de petites tables sur lesquelles se trouvaient : café, chocolat et thé. Chaque table fut immédiatement entourée de convives. J'avais à ma table, avec ma sœur, Abbey, Jarrett et les premiers artistes. Le repas fut court et très joyeusement animé.

Puis nous nous rendîmes aux chutes. Sur le balcon creusé dans le roc, je restai plus d'une heure, des larmes plein les yeux, émue jusqu'au tréfonds de moi par la splendeur du spectacle, la beauté des proportions.

Un soleil radieux irisait l'air autour de nous. Partout des arcs-en-ciel illuminaient l'atmosphère de leurs teintes douces et argentées. Les coulées de glace durcie qui pendaient le long des rocs, de chaque côté, semblaient autant d'énormes joyaux.

Je quittai ce balcon avec chagrin. Et nous descendîmes dans d'étroites cages qui glissaient doucement dans un tube ménagé dans une fissure de l'énorme rocher. Nous arrivions sous les chutes. Elles sont là presque au-dessus de nos têtes, nous éclaboussant de gouttelettes bleues, roses, mauves !

En face de nous, et nous défendant contre la chute, est un amoncellement de glaçons qui ne forment plus qu'une seule petite montagne. Nous l'escaladons tant bien que mal. Mon lourd manteau de fourrure me fatigue. Je l'enlève à moitié route, le laisse glisser sur le flanc de la montagne de glace. Je le retrouvai en bas. Je reste ainsi en robe de drap blanc avec une légère blouse de satin. On se récrie. Abbey retire son paletot et me le jette sur les épaules. Je m'en débarrasse vivement, et le paletot d'Abbey va rejoindre en bas ma pelisse de fourrure. La figure du pauvre imprésario est désespérée. Comme il a pris pas mal de coktails, il titube, tombe sur la glace, se relève et retombe. Et le rire gagne tout le monde. Moi, je n'ai pas froid. D'abord, je n'ai jamais froid en plein air. Je n'ai froid que dans les maisons, si je reste inactive.

Nous arrivons au faîte de la glace ; la chute nous menace réellement, et nous sommes inondés par l'impalpable vapeur qui s'échappe de son tumultueux fracas. Je regarde, attirée, fascinée par le mouvement rapide de cette eau qui semble un large rideau d'argent se déroulant, pour s'écraser violemment en une masse rebondissante, éclaboussante, dans un fracas qui ne rappelle aucun bruit déjà entendu.

J'ai facilement le vertige ; et je sens bien que, si j'eusse été seule en cet endroit, je serais restée à tout jamais les yeux fixés sur la nappe d'eau filant à toute vitesse, le cerveau bercé par le bruit charmeur, les membres engourdis par le froid sournois et enserrant.

Il fallut vraiment m'entraîner.

Je me ressaisis en me trouvant devant l'obstacle. Nous devions redescendre, et c'était moins facile que pour monter. Je pris la canne d'un de mes compagnons et je m'assis sur la glace. La canne sous mes jarrets, je me laissai ainsi glisser jusqu'en bas.

Tout le monde m'imita. Et ce fut un spectacle comique que ces trente-deux personnes descendant à toute vitesse, sur leur assise naturelle, ce mont de glace. Il y eut quelques culbutes, quelques rencontres, beaucoup de rires ; et tout le monde se trouvait un quart d'heure après à l'hôtel, où le grand déjeuner avait été préparé.

On avait froid. On avait faim. Il faisait chaud, et le repas fleurait bon.

Le déjeuner fini, le propriétaire de l'hôtel m'invita à entrer dans un petit salon où m'attendait une surprise. Et là, je vis sur une table, abritées sous une longue boîte de verre, les chutes du Niagara en miniature : les rocs étaient des cailloux, une large glace représentait la nappe d'eau, et du verre filé représentait les chutes. Puis, de temps en temps, des petits feuillages d'un vert dur ; et, debout sur un monticule de glace, ma silhouette ! C'était à hurler d'horreur, tellement tout cela était laid.

J'esquissai un sourire carré du côté de mon hôtelier, pour le féliciter de son bon goût ; mais je restai pétrifiée en reconnaissant le domestique des frères Th..., mes amis de Pittsburgh. Ils m'envoyaient cette monstrueuse caricature de la plus belle chose du monde.

Je lus la lettre que me remit le serviteur : elle fit fondre mon dédain. Ils s'étaient donné tant de mal pour faire comprendre ce qu'ils voulaient ; et ils se sentaient heureux à l'idée de me faire plaisir.

Je congédiai le valet en lui remettant une lettre pour ses maîtres. Puis je priai l'hôtelier de m'expédier cela à Paris avec le plus grand soin. J'espérais bien que ça arriverait en miettes. Mais je restais rêveuse. Comment la passion de mon ami pour les chutes pouvait-elle se concilier avec l'idée d'un pareil présent ? Et, en admettant que son esprit évocateur ait espéré l'exécution possible de son rêve, comment ne s'est-il pas révolté à la vue de cette grotesque imitation ? Comment a-t-il eu le courage de me l'envoyer ? Comment donc mon ami aimait-il les chutes ? Qu'avait-il compris dans ce merveilleux grandiose ?

Depuis qu'il est mort, j'ai interrogé cent fois son souvenir, mais il n'a jamais répondu. Il est mort pour « elles », roulé dans leurs masses, broyé sous leurs caresses ; et je ne peux pas croire qu'il les ait vues belles comme elles sont.

Je fus, très heureusement, appelée pour monter en voiture. Tout le monde installé, on m'attendait. Les chevaux partirent, nous emportant au petit trot fatigué des bêtes de touristes.

Arrivés sur la rive canadienne, il nous faut descendre sous terre et nous affubler de vêtements de caoutchouc jaunes ou noirs. Nous ressemblions à des marins courtauds et lourds, ayant endossé pour la première fois l'abominable suroît.

Deux larges cabanons donnent asile, l'un aux femmes, l'autre aux hommes. Tout le monde se déshabille, plus ou moins dans le tohu-bohu ; on fait un petit paquet de ses hardes, qu'on remet soigneusement à la gardienne ; le capuchon de caoutchouc serré sous le menton, les cheveux cachés, l'énorme blouse trop large qui vous enveloppe le corps, les pieds dans des bottines fourrées ayant des semelles éperonnées pour ne pas se casser les jambes et la tête... j'oubliais l'immense culotte en

caoutchouc avec le fond à la zouave : tout cela fait de la femme la plus jolie, la plus svelte... un ours énorme, empêtré et gauche. Un gourdin dans la main, avec le bout ferré, complète le gracieux ensemble de ce costume.

Moi, j'étais plus ridicule que les autres, car je n'avais pas voulu cacher mes cheveux, et j'avais prétentieusement piqué quelques roses sur ma poitrine de caoutchouc. Puis j'avais serré les plis de ma blouse sous ma grosse ceinture d'argent.

En me voyant, des femmes s'extasièrent. « Oh ! qu'elle est jolie comme ça ! Il n'y a qu'elle pour avoir du chic, quand même ! » Et des hommes baisèrent galamment ma patte d'ours, se courbant bas et disant à mi-voix : « Toujours et quand même la reine, la fée, la déesse, la divine, etc. »

Et je ronronnais, contente, lorsqu'en passant devant le comptoir de la demoiselle donnant les tickets, je m'aperçus dans la glace, énorme et ridiculisée par la prétention de mes roses épinglées et de mes mèches frisées qui faisaient visière à mon grossier capuchon.

Je paraissais plus grosse que tout le monde, à cause de ma ceinture d'argent qui cerclait ma taille et relevait les plis durs du caoutchouc autour de mes côtés. Mon faciès maigre était mangé par mes cheveux, qu'aplatissait le capuchon. On ne voyait plus mes yeux. Seule, ma bouche, au dessin un peu grand, accusait que ce tonneau était un être humain.

Furieuse contre ma prétentieuse coquetterie, honteuse de ma faiblesse qui me faisait ronronner aux flatteries basses et mensongères des gens qui se moquaient de moi, je résolus de rester ainsi pour calmer mon orgueil stupide.

Il y avait avec nous beaucoup d'étrangers qui se poussaient le coude en me montrant, et qui riaient – sous capuchon – de mon stupide accoutrement. C'était bien fait pour moi.

Nous descendîmes l'escalier taillé dans le bloc de glace, pour arriver sous la chute canadienne. Là, le spectacle le plus étrange, le plus fou : au-dessus de moi, une immense coupole de glace surplombant dans le vide, accrochée par un seul côté au flanc du roc. De cette coupole pend, par milliers, des glaçons aux formes les plus diverses : des dragons, des flèches, des croix, des masques rieurs ou douloureux, des mains de six doigts, des pieds informes, des torses inachevés, de longues chevelures de femmes... Enfin, l'imagination aidant, et la fixité du regard entre les cils mi-fermés, complètent l'ébauche. L'esprit peut, en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, évoquer toutes les images de la nature ou du rêve, toutes les conceptions folles d'un esprit malade ou les réalités d'un cerveau pondéré.

Puis, devant nous, des petits clochers de glace : les uns, fiers et droits, s'élancent vers le ciel ; d'autres, ouvragés par le vent, semblent des minarets prêts à recevoir le muezzin.

À droite, la cascade tombait aussi bruyante que de l'autre côté ; mais le soleil commençait son évolution vers le couchant et tout prenait une teinte rosée.

Nous étions éclaboussés par l'eau et couverts de petites lames argentées qui pleuvaient sur nous et qui, après une toute petite secousse, se raidissaient sur nos caoutchoucs. C'était un banc de tout petits poissons qu'une mauvaise chance avait poussés dans le courant et qui venaient mourir dans l'éblouissante beauté du soleil couchant.

Il y avait, de l'autre côté, un bloc qui ressemblait à un rhinocéros entrant dans l'eau. « J'adorerais aller là-dessus, m'écriai-je. – Oui, mais c'est impossible, répondit un de mes amis. – Oh ! impossible... Rien n'est impossible ! Il faut le risquer. La crevasse à traverser n'a pas un mètre. – Non, mais elle est profonde, répliqua un peintre qui se trouvait avec nous. – Eh bien, mon chien vient de mourir. Je vous parie un chien à mon choix que j'y vais ! »

Abbey, cherché en toute hâte, arriva juste à temps pour me voir en l'air. Il s'en fallut d'un fil que je ne roulasse dans la crevasse. Mais, une fois sur le dos du rhinocéros, je ne pus me tenir debout. Il était lisse et transparent comme de la glace fabriquée. Je me mis à cheval sur ce dos et m'appuyai à la petite bosse qui emmanchait sa tête, et je déclarai que, si on ne venait pas me chercher, je resterai là, car je n'avais pas le courage de faire un pas sur ce dos glissant. Puis il me semblait que ça remuait un peu. Enfin, je me montais la tête, le vertige me prenait. J'avais gagné mon chien, mais je n'étais plus excitée. J'avais le trac. Tout le monde me regardait, atterré, et augmentait ma peur. Ma sœur était prise d'une crise de nerfs ; et ma pauvre chère Guérard poussait des : « Ah ! mon Dieu, ma petite Sarah ! Ah ! mon Dieu ! etc. » qui fendaient l'âme. Le peintre faisait des croquis.

Heureusement que la compagnie était remontée pour arriver à temps aux rapides. Abbey me suppliait... le pauvre Jarrett me suppliait... Mais non, j'avais le vertige.

J'avais le vertige, je ne voulais plus, je ne pouvais plus passer. Alors Angelo sauta la crevasse et, restant au bord, demanda une planche et une hache. « Bravo ! m'écriai-je du haut de mon rhinocéros. Bravo ! »

La planche fut apportée : une vieille planche noircie, pourrie, que je regardai d'un mauvais œil. La hachette entama la queue de mon rhinocéros et, une fois creusée, la planche fut assujettie de ce côté par Angelo, et tenue par Abbey, Jarrett et Claude de l'autre côté. Je me laissai glisser sur la croupe de mon rhinocéros et je m'engageai, non sans terreur, sur la planche pourrie, si étroite, que je devais mettre un pied devant l'autre : talon sur pointe.

Je rentrai fiévreuse à l'hôtel où le peintre vint me porter les croquis assez drôles qu'il avait faits. Après une légère collation, je dus repartir par le train qui nous attendait depuis déjà vingt minutes. Tout le monde était installé depuis longtemps.

Je partais sans avoir vu les rapides dans lesquels mon pauvre ami de Pittsburgh trouva la mort.

XXXVIII

Notre grand voyage touchait à sa fin. Je dis grand voyage parce que c'était mon premier voyage. Il dura sept mois. Les autres voyages faits depuis furent toujours de onze à seize mois.

Nous nous rendîmes de Buffalo à Rochester, Utica, Syracuse, Albany, Troy, Worcester, Providence, Newark, pour faire un petit séjour à Washington, admirable ville, mais qui était alors d'une tristesse névrosante. Ce fut la dernière grande ville que je visitai.

Après deux admirables représentations et un souper à l'ambassade, nous partîmes pour Baltimore, Philadelphie et New York, où devait se terminer notre tournée.

Je donnai dans cette ville une grande matinée demandée par les artistes de New York. Le spectacle choisi fut *La Princesse George*.

Oh ! la belle, l'inoubliable représentation ! Tout était souligné par les artistes. Rien n'échappait à la mentalité spéciale de ce public composé de comédiens, de comédiennes, de peintres et de sculpteurs.

À l'issue de la représentation, il me fut remis un peigne d'or portant la date gravée et les noms de la plus grande partie de mon auditoire.

Je reçus de Salvini un joli coffret de lapis ; et de Mary Anderson, alors dans l'éclatante beauté de ses dix-neuf ans, une petite médaille avec un « Ne m'oubliez pas » en turquoises. Je comptai dans ma loge cent trente bouquets.

Le soir, nous donnions notre dernière représentation avec *La Dame aux Camélias.* Je dus revenir saluer le public quatorze fois.

Puis je restai un instant confondue, car, dans la tempête des cris et des bravos, j'entendais un cri strident prononcé par des centaines de bouches et auquel je ne comprenais rien. Je demandais après chaque rappel, dans la coulisse, l'explication de ce mot qui m'arrivait comme un effroyable éternuement se recommençant sans cesse.

Jarrett, survenant, me tira d'embarras. « Ils demandent un speech. » Et, comme je le regardais ahurie : « Oui, ils demandent que vous leur fassiez un petit speech. – Ah ! non, m'écriai-je, en retournant en scène saluer à nouveau. Non ! » Et dans mon salut au public, je murmurai : *« I can't speak ; but I can tell you : thank you ! thank you ! with all my heart ! »*

Ce fut dans un tonnerre d'applaudissements soulignés par des « Hip ! Hip ! Hurrah ! Vive la France ! » que je quittai le théâtre.

Et le mercredi 4 mai, je m'embarquai sur le même transatlantique, l'*Amérique,* le vaisseau-fantôme auquel mon voyage avait porté bonheur.

Mais ce n'était plus le même commandant. Le nouveau se nommait Santelli. Il était aussi petit, aussi blond, que l'autre était grand et brun. Mais il était aussi charmant, et causeur délicat. Le commandant Jouclas se brûla la cervelle après une grosse perte au jeu.

Ma cabine avait été remise à neuf ; et, cette fois, c'était d'une tenture bleu de ciel qu'on avait recouvert les boiseries.

En montant sur le paquebot, je me retournai vers la foule amie et j'envoyai un dernier adieu. On me cria : « Au revoir ! »

Puis je me dirigeai vers ma cabine. À ma porte, debout, dans un élégant costume gris fer, portant souliers pointus, chapeau à la dernière mode, et les mains gantées de peau de chien, se trouvait Henri Smith, le montreur de baleine. Je poussai un rugissement de fauve. Il gardait son sourire joyeux et me remit un écrin, que je pris pour le jeter dans la mer à travers mon hublot ouvert. Mais Jarrett arrêta mon bras et s'empara de l'écrin qu'il ouvrit : « C'est magnifique ! » s'écria-t-il. Mais j'avais fermé les yeux. Je bouchai mes oreilles et je criai à cet homme : « Allez-vous-en ! Coquin ! Brute ! Allez-vous-en ! Je souhaite votre mort dans des souffrances atroces ! Allez-vous-en ! »

J'entrouvris les yeux à demi : il était parti. Jarrett voulut me parler du présent, je ne voulus rien entendre. « Ah ! pour l'amour de Dieu ! Monsieur Jarrett, laissez-moi tranquille ! Et puisque ce bijou est si beau, donnez-le à votre fille et ne m'en parlez plus. » Ainsi fut fait.

J'avais reçu la veille de mon départ d'Amérique une longue dépêche signée Grosos, président de la Société des sauveteurs du Havre, qui me demandait de donner, à mon débarquement, une représentation pour la famille des sauveteurs. Ce fut avec une indicible joie que j'acceptai.

J'allais, en rentrant dans ma patrie aimée, faire le geste qui essuie des larmes.

Après le branle-bas du départ, notre navire oscilla doucement et nous quittâmes New York le jeudi 5 mai.

Moi qui déteste les voyages en mer, je m'embarquai légère, souriante et pleine de dédain pour le vilain malaise dont elle est cause.

Nous n'avions pas quitté New York depuis quarante-huit heures, que notre navire stoppa. Je bondis de ma couchette et m'en fus sur le pont, craignant un accident du vaisseau-fantôme, comme on l'avait surnommé. En face de nous, un navire français hissait, baissait et hissait à nouveau des petits drapeaux. Le commandant, qui faisait répondre aux signaux, me fit appeler près de lui et m'expliqua la manœuvre et l'orthographe de ces signaux. Je ne me souviens de rien, je l'avoue à ma honte.

Un canot, mis à l'eau par le bateau d'en face, reçut deux marins et un jeune homme très pâle, vêtu pauvrement. Notre commandant fit descendre l'escalier et, la barque accostant, le jeune homme monta escorté par les deux matelots. L'un d'eux remit une lettre à l'officier qui attendait en haut de l'escalier ; il la lut et, regardant le jeune homme : « Suivez-moi », lui dit-il doucement. La barque rejoignit le bateau ; les marins montèrent à son bord ; le canot fut hissé ; la machine siffla ; il en fut de même pour notre navire. Et, après le salut d'usage, les deux bateaux continuèrent leur route.

Le jeune malheureux fut amené près du commandant. Je me retirai et priai le commissaire de venir me raconter la raison de ce débarquement et embarquement si la chose n'exigeait pas le secret. Ce fut le commandant qui vint lui-même.

C'était un pauvre jeune artiste graveur sur bois, qui s'était glissé dans un paquebot partant pour New York, n'ayant pas un sou pour payer son passage, même au prix des émigrants. Il avait espéré passer inaperçu, se cachant sous les ballots de haillons. La maladie l'avait trahi. Grelottant de fièvre, il avait, dans son sommeil, parlé tout haut, prononcé des paroles incohérentes. Transporté à l'infirmerie, le pauvre artiste avait tout avoué.

Le commandant me promit de lui faire accepter ce que je lui envoyais pour payer son voyage en Amérique. L'histoire s'étant répandue, d'autres passagers firent une collecte, et le jeune graveur se trouva à la tête de douze cents francs. Il vint trois jours après m'apporter un petit coffret de bois, fabriqué et ciselé par lui.

Ce petit coffret est presque plein de pétales de fleurs : car chaque année, le 7 mai, je recevais un petit bouquet accompagné de ces deux mots, toujours les mêmes : « Reconnaissance et dévouement. » J'effeuillais le bouquet dans le petit coffret. Depuis sept ans, je n'ai rien reçu. Est-ce l'oubli, ou la mort, qui a arrêté le joli geste de l'artiste ? Je ne sais. Mais la vue de ce coffret me laisse toujours une vague tristesse, car l'oubli et la mort sont les compagnons les plus fidèles de l'être humain. L'oubli s'installe dans notre cerveau, dans notre cœur ; la mort est toujours là, nous tendant des embûches, épiant tous nos mouvements, et ricanant joyeusement quand le sommeil ferme nos yeux, car nous lui donnons alors la fiction de ce qu'elle sait bien qui sera un jour la réalité.

Le voyage, sauf l'incident raconté plus haut, n'offrit rien de particulier.

Je passais toutes mes nuits sur le pont, fixant l'horizon, espérant attirer à moi cette terre sur laquelle se trouvaient les êtres aimés. Je rentrais vers le matin et dormais tout le jour pour tuer le temps.

Les bateaux, à cette époque, ne faisaient pas le trajet avec la même vitesse qu'aujourd'hui. Les heures me semblaient méchamment longues. L'impatience d'arriver me prit, si violente, que je réclamai le docteur, le priant de me faire dormir dix-huit heures ! Il me fit dormir douze heures avec une assez forte dose de chloral ; et je me sentis plus forte et plus calme pour affronter le choc du bonheur.

Santelli nous avait promis d'arriver le 14 au soir. J'étais prête ; et je piaffais frénétiquement depuis une heure, quand un officier vint me demander si je ne voulais pas aller sur la passerelle, près du commandant qui m'attendait.

Je me rendis en toute hâte avec ma sœur sur la passerelle ; et je compris vite, aux circonlocutions embarrassées de l'aimable Santelli, que nous étions encore trop loin pour espérer entrer en rade cette nuit-là.

Je me mis à sangloter. Je pensai ne plus arriver jamais. Je croyais le gnome triomphant et je pleurai.

Le commandant fit de son mieux pour me faire entendre raison. Je descendis de la passerelle, le corps et l'esprit telles des loques mouillées.

Je m'étendis sur une longue chaise de paille, et le petit jour me trouva transie et somnolente.

Il était cinq heures du matin. Nous étions encore à vingt milles. Cependant le soleil commença à égayer joyeusement les petits nuages blancs, légers comme des flocons de neige. Le souvenir du jeune être aimé me rendit mon courage. Je courus vers ma cabine. Je fis une longue toilette pour tuer le temps. Et, à sept heures, je m'informai près du capitaine. « Nous sommes à douze milles, me dit-il. Dans deux heures, nous serons à terre. – Vous le jurez ? – Je le jure ! » Je retournai sur le pont. Et là, appuyée sur le bastingage, je fouillai le lointain.

Un petit vapeur se dessine dans l'horizon. Je le vois sans le regarder. Attendant toujours le cri de là-bas, là-bas. Tout d'un coup, je vois s'agiter sur le petit vapeur des masses de drapeaux blancs. Je prends ma lorgnette... et je la lâche dans un cri de joie qui me laisse sans forces, sans respiration. Je veux parler... Je ne peux pas... Mon visage devient, paraît-il, si blanc, qu'il effraie ceux qui m'entourent. Ma sœur Jeanne pleure en agitant ses bras vers le lointain.

On veut me faire asseoir. Je ne veux pas... Cramponnée au bastingage, je respire les sels qu'on me met sous le nez ! Je laisse des mains amies tamponner mes tempes, mais je regarde, là, ce vapeur qui arrive.

Là, c'est mon bonheur ! Ma joie ! Ma vie ! Mon tout ! Plus cher que tout !

Le *Diamant*, nom du vapeur, s'approche. Un pont d'amour est jeté du petit au grand navire ; pont formé par les battements de nos cœurs, par la charge des baisers gardés depuis tant et tant de jours. Puis, la détente se fait dans les larmes, quand les chaloupes, abordant enfin les grands navires, permettent aux impatients d'escalader les échelles et de se jeter dans les bras tendus.

L'*Amérique* est envahi. Ils sont là tous, mes chers et fidèles amis. Ils ont accompagné mon jeune fils Maurice. Ah ! l'heure délicieuse ! Les réponses devancent les questions. Les rires sont mouillés de larmes. On se presse les mains. On s'embrasse. On recommence ; et on n'est jamais las de cette redite de tendresse. Pendant ce temps, notre bateau file.

Le *Diamant* a disparu, emportant la poste. Mais plus nous avançons, plus la mer se sillonne de petits bateaux pavoisés. Il y en a cent. En voici plus encore.

« C'est donc jour férié ? demandai-je à Georges Boyer, correspondant du *Figaro* et venu avec les amis au-devant de moi. – Mais oui, Madame, grand jour de fête aujourd'hui au Havre, car on attend le retour d'une fée qui est partie depuis sept mois. »

« C'est vraiment pour me fêter que toutes ces jolies barques ont développé leurs ailes et pavoisé leurs mâts ? Ah ! que je suis heureuse ! »

À ce moment, nous entrons dans la jetée. Il y a là peut-être vingt mille personnes qui poussent un seul cri de : « Vive Sarah Bernhardt ! »

Je suis confondue. Je ne m'attendais pas à un retour triomphal. Je sais bien que la représentation donnée pour les sauveteurs m'avait gagné les cœurs des Havrais ; mais j'apprends que des trains bondés sont venus de Paris pour me saluer au retour.

Je me tâte le pouls... je suis bien moi... je ne rêve pas.

Le navire s'arrête en face d'une tente de velours rouge, et un orchestre invisible joue un air du *Chalet : Arrêtons-nous ici*... Je souris à cette gaminerie bien française. Je descends... et je marche au milieu d'une haie de visages souriants, bienveillants, de marins m'offrant des fleurs.

Sous la tente, tous les sauveteurs m'attendent, leurs médailles si bien méritées sur leurs larges poitrines.

Le président, M. Grosos, m'adresse cette allocution :

Madame,

Comme président, j'ai l'honneur de vous présenter une délégation de la Société des Sauveteurs du Havre, qui vient vous souhaiter la bienvenue et vous témoigner toute sa reconnaissance pour la sympathie que vous avez si chaleureusement exprimée par votre dépêche transatlantique. Nous venons aussi, pour vous féliciter du succès, immense que vous avez obtenu partout où vous avez passé, pendant votre hardi voyage. Vous avez maintenant conquis dans les deux mondes une popularité, une célébrité artistique incontestable, et votre merveilleux talent joint aux charmes de votre personne a affirmé à l'étranger que la France est toujours le pays de l'art et le berceau de l'élégance et de la beauté.

Un écho déjà lointain des paroles prononcées par vous en Danemark, évoquant un souvenir grave et triste, frappe encore nos oreilles. Il répète que votre cœur est aussi français que votre talent,

car au milieu des fiévreux et brûlants succès du théâtre, vous n'avez jamais oublié d'associer votre patriotisme à vos triomphes artistiques.

Nos sauveteurs m'ont chargé de vous exprimer leur admiration pour la charmante bienfaitrice, dont la main généreuse s'est tendue spontanément vers leur pauvre mais noble société ; ils veulent vous offrir ces fleurs cueillies sur le sol de la patrie, sur la terre de France, où vous en trouverez sous vos pas. Elles méritent que vous les acceptiez avec faveur, car elles vous sont présentées par les plus braves et les plus loyaux de nos sauveteurs.

...

Ma réponse fut, dit-on, très éloquente, mais je ne puis affirmer que cette réponse fut réellement faite par moi.

Je vivais depuis quelques heures dans une surexcitation d'émotions successives. Je n'avais pris aucune nourriture, aucun sommeil. Mon cœur n'avait cessé de battre une charge émue et joyeuse. Mon cerveau s'était empli de mille faits entassés depuis sept mois et racontés en deux heures.

Et cette réception triomphale à laquelle j'étais loin de m'attendre, étant donné mon départ si malmené par la presse parisienne, et les incidents de mon voyage toujours mal interprétés, volontairement, par quelques journaux français !

Toutes ces coïncidences étaient de proportions si différentes qu'elles me semblaient invraisemblables.

La représentation donna fructueuse moisson aux sauveteurs. Quant à moi, je jouai *La Dame aux Camélias,* pour la première fois, en France. Le dieu était venu. Et j'affirme que ceux qui ont assisté à cette représentation ont eu la quintessence de ce que mon art personnel peut donner.

Je passai la nuit dans ma propriété de Sainte-Adresse. Et, le lendemain, je partais pour Paris. Une ovation des plus flatteuses m'attendait à l'arrivée.

Puis, trois jours après, installée dans mon hôtel de l'avenue de Villiers, je recevais Victorien Sardou pour entendre la lecture de sa magnifique pièce : *Fedora*.

Le grand artiste ! L'admirable acteur ! Le merveilleux auteur !

BUSTE DE VICTORIEN SARDOU, PAR SARAH BERNHARDT.

Il me lut cette pièce tout d'une haleine, jouant tous les rôles ; me donnant en une seconde la vision de ce que je ferai.

« Ah ! m'écriai-je après la lecture. Maître chéri, merci pour ce beau rôle ! Et merci pour la belle leçon que vous venez de me donner. »

La nuit me laissa sans sommeil, car je voulais entrevoir dans les ténèbres la petite étoile en laquelle j'avais foi. Je la vis au commencement de l'aube ; et je m'endormis, pensant à l'ère nouvelle qu'elle allait éclairer.

Mon voyage artistique dura sept mois ; je visitai cinquante villes et donnai cent cinquante-six représentations, ainsi décomptées :

La Dame aux Camélias	65	représentations.
Adrienne Lecouvreur	17	—
Froufrou	41	—
La Princesse George	3	—
Hernani	14	—
L'Étrangère	3	—
Phèdre	6	—
Le Sphinx	7	—

Le total général des recettes fut de 2,667,600 francs, et la moyenne, par représentation, de 17,100 francs.

J'arrête là le premier volume de mes souvenirs ; car c'est vraiment la première étape de ma vie : l'évolution réelle de mon être physique et moral.

Je m'étais sauvée de la Comédie-Française, sauvée de Paris, de la France, de ma famille, de mes amis.

Je pensais faire une chevauchée abracadabrante à travers les monts, les mers, les espaces !

Et je revenais énamourée d'horizon, mais calmée par la sensation des responsabilités qui avaient pesé pendant sept mois sur mes épaules.

Le terrible Jarrett avait dompté ma trop sauvage nature par son implacable et cruelle sagesse et par un appel constant à ma probité.

J'avais, dans ces quelques mois, mûri mon cerveau, assagi la rudesse de mes vouloirs.

Ma vie, que je croyais d'abord devoir être si courte, me paraissait maintenant devoir être très, très longue ; et cela me donnait une grande joie malicieuse, en pensant l'infernal déplaisir de mes ennemis.

Je résolus de vivre.

Je résolus d’être la grande artiste que je souhaitais être.

Et, dès ce retour, je me vouai à ma vie.

Table des illustrations

Portrait de Sarah Bernhardt par Bastien Lepage, 1879 : première page.

Portrait de Sarah Bernhardt par Louise Abbéma, 1875 : page de garde.

Sarah Bernhardt (Allégorie), *La Foi*, tableau de Walter Spindler, édition d'origine : Chapitre XIX.

Crâne sur lequel Victor Hugo a écrit des vers à Sarah Bernhardt, photographie, anonyme, édition d'origine : Chapitre XXI.

Sarah Bernhardt dans Phèdre, carte postale, anonyme, Coll. Cl. Bouretz, 1874 : Chapitre XXII.

Sarah Bernhardt sculpteur, travaillant à sa Médée, photographie, anonyme, vers 1878, édition d'origine : Chapitre XXII.

Sarah Bernhardt dans son cercueil, photographie, anonyme, édition d'origine : Chapitre XXII.

Portrait de Sarah Bernhardt, huile, P. Parrot, 1875, édition d'origine : Chapitre XXIII.

Le cabinet de travail de Sarah Bernhardt, photographie, anonyme, édition d'origine : Chapitre XXIII.

Portrait de Sarah Bernhardt, huile, Louise Abbéma, 1876, édition d'origine : Chapitre XXV.

Sarah Bernhardt dans son atelier de peintre, Photographie, anonyme, vers 1878, édition d'origine : Chapitre XXV.

Sarah Bernhardt dans le rôle de « Doña Sol », photographie, anonyme, édition d'origine : Chapitre XVI.

Sarah Bernhardt, photographie, anonyme, collection privée, 1878 : Chapitre XXVIII.

Sarah Bernhardt, photographie, anonyme, 1879, édition d'origine : Chapitre XXX.

Sarah Bernhardt en amazone dans le rôle de « Froufrou », photographie, anonyme, édition d'origine : Chapitre XXXI.

Sarah Bernhardt en costume de voyage, photographie, anonyme, 1890, édition d'origine : Chapitre XXXI.

Tableau de Sarah Bernhardt (Allégorie) *L'espérance*, huile, Walter Spindler, édition d'origine : Chapitre XXXIII.

Sarah Bernhardt chassant avec ses camarades de tournée, photographie, anonyme, édition d'origine : Chapitre XXXVI.

Buste de Victorien Sardou, Sarah Bernhardt, édition d'origine : Chapitre XXXVIII.

Ce livre numérique

a été édité par

l'Association Les Bourlapapey,

bibliothèque numérique romande

http://www.ebooks-bnr.com/

en juin 2013.

– Élaboration :

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Anne C., Françoise.

– **Sources** :

Ce livre numérique est réalisé d'après : *Ma double vie Mémoires de Sarah Bernhardt avec de nombreuses illustrations dont plusieurs en couleur*, Paris. Charpentier et Fasquelle, 1907. L'illustration de première page *Portrait de Sarah Bernhardt* a été peinte par Bastien Lepage, en 1879 (pour les autres illustrations, voir la table des illustrations).

– **Dispositions** :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais uniquement à des fins non commerciales et non professionnelles. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– **Qualité** :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

– **Autres sites de livres numériques** :

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Ces sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : **www.noslivres.net**.

Vous pouvez aussi consulter directement les sites répertoriés dans ce catalogue :

http://www.ebooksgratuits.com,
http://beq.ebooksgratuits.com,
http://efele.net,
http://bibliotheque-russe-et-slave.com,
http://livres.gloubik.info/,
http://www.rousseauonline.ch/,
Mobile Read Roger 64,
http://gallica.bnf.fr/ebooks,
http://www.gutenberg.org.

Vous trouverez aussi des livres numériques gratuits auprès de :

http://www.echosdumaquis.com,
http://www.alexandredumasetcompagnie.com/
http://fr.feedbooks.com/publicdomain,
http://fr.wikisource.org et
https://fr.wikibooks.org/wiki/Wikilivres:Bienvenue.